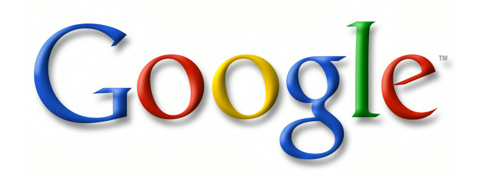
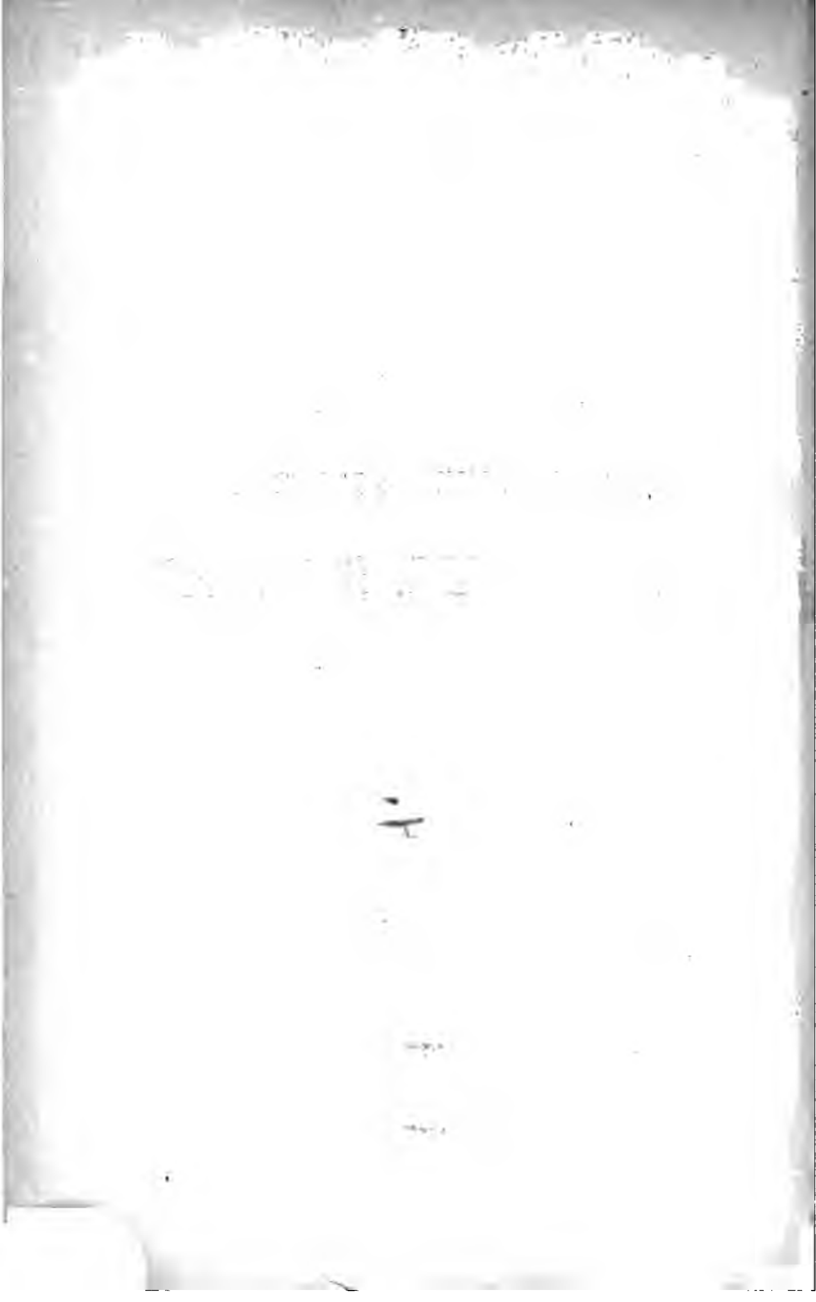


SOUVENIRS POLITIQUES ET MILITAIRES

DE BULGARIE





SOUVENIRS POLITIQUES ET MILITAIRES



DE

BULGARIE

DEUX RÉVOLUTIONS

LA GUERRE SERBO-BULGARE

PAR

Le Docteur CH. ROY

PARIS
CHARLES BAYLE ÉDITEUR
1887


HARVARD COLLEGE
MAY 21 1923
LIBRARY

AU LECTEUR !

La petite mais valeureuse nation bulgare, à peine délivrée par la Russie du joug turc, après cinq siècles d'esclavage, a rapidement reconquis sa place au soleil.

Les événements qui se déroulent en Orient et qui ont pour centre la péninsule des Balkans sont d'un intérêt constant pour l'Europe car de là partira peut-être le signal d'une guerre générale. L'alerte fut déjà vive en automne 1885. L'équilibre européen en est devenu instable et l'on pressent qu'un réglement de compte n'est pas éloigné. Le feu couve sous la cendre. Chacun veut être prêt au moment venu. Les Puissances intéressées se tiennent sur le qui-vive. Un sentiment universel de crainte et de malaise pèse également sur tous. L'inimitié des Russes

pour les Allemands s'accentue de plus en plus. La France recueillie depuis 1870 sort prudemment de la réserve qu'elle s'est imposée à la suite de ses malheurs. L'Angleterre voit son amour-propre national recevoir de cruels accrocs et son influence diminuer en Orient au profit de la Russie, qui progresse aussi dans l'Asie centrale. L'entente des trois empires ne subsiste qu'au prix des plus grands efforts des empereurs et de leurs chanceliers. Les Allemands ont reçu un coup sensible en voyant tomber un qui était des leurs. L'Autriche ne maintient que difficilement les velléités belliqueuses des Hongrois.

Un nouveau groupement des Puissances se dessine. On a le sentiment que l'Europe traverse une période critique pendant laquelle les communautés d'intérêts et les sympathies de nation à nation cherchent à se grouper afin de pouvoir, au moment du danger, marcher la main dans la main. Les anciennes alliances s'ébranlent et de nouvelles s'ébauchent ou se constituent. La diplomatie s'agite. Un conflit européen peut éclater d'un instant à l'autre.

Les dernières complications dont la Bulgarie a été le théâtre n'ont pas été pour rien dans l'évolution que subit la politique européenne. C'est ce qui a engagé l'auteur, auquel un séjour prolongé dans le pays a permis d'assister au développement du jeune État balkanesque à écrire ce livre. Comme la Bulgarie est imparfaitement connue et que les nouvelles qui en arrivent passent à travers les prismes officiels ou officieux, il a pensé qu'un récit vrai et sans prétention des dernières luttes intérieures et extérieures auxquelles il a assisté au double titre de médecin et de correspondant de journaux, comblerait une lacune, les exposés sur la situation ayant été souvent et forcément écrits un peu à la hâte, entachés de parti-pris. Il n'a pas avancé un seul fait sans en être absolument certain.

Pour la partie militaire il doit particulièrement remercier quelques officiers bulgares qui, très obligeamment, lui ont fourni les renseignements spéciaux qui lui manquaient sur divers points.

L'Auteur.

CHAPITRE I

Révolution rouméliote. — Le 18 septembre à Philippopoli. — Gouvernement provisoire. — Proclamations et appels. — Arrestation du Gouverneur. — Origines de la révolution. — Occasionnistes et radicaux. — Comité révolutionnaire. — Comité d'action. — Sous-comité. — Le prince Alexandre et son premier ministre Karavéloff. — Aspirations de la Macédoine.

Vers le milieu du mois de septembre 1885, une révolution ayant pour but de renverser le gouvernement turc et d'unir sous le sceptre d'Alexandre de Battenberg les deux Bulgarie du nord et du sud des Balkans, éclatait à Philippopoli, capitale de la province autonome, et se propageait rapidement à l'intérieur du pays. Cette révolution, qui ressemblait plus à un coup d'État ou à un *pronunciamento* militaire qu'à un mouvement populaire, fut l'origine de la guerre serbo-bulgare : elle troubla pendant plusieurs mois la paix de l'Europe, compromit l'alliance des trois empires et amoncela de noirs ...ges à l'horizon. Il est intéressant de s'y arrêter.

...e vendredi 18 septembre, à quatre heures du ...atin, sur la place du Konac (palais du gouver-

neur), à Philippopoli, le Comité révolutionnaire s'était réuni et mis à la tête d'une partie de la troupe et des réservistes venus pour les manœuvres, soldats sur lesquels il pouvait compter. Lecture leur fut faite de l'appel préparé par le Comité et daté de la veille, proclamation que nous transcrivons ici pour mémoire :

RENVERSEMENT DU GOUVERNEMENT ROUMÉLIOTE

APPEL

Frères,

L'heure de notre union a sonné.

Le gouvernement rouméliote étranger qui pèse sur nous depuis six années est renversé.

A sa place est proclamée notre Union avec la principauté de Bulgarie sous le sceptre du prince bulgare, S. A. le Kniaz (prince) Alexandre.

Citoyens !

Vous devez, au nom de la Patrie, pour la gloire et la grandeur de la Bulgarie, prêter votre concours à l'œuvre sainte en maintenant très sévèrement l'ordre public et la tranquillité. Rappelez-vous qu'on punira rigoureusement quiconque se permettrait une violence ou un acte de pillage, tout particulièrement si cette

violence était dirigée contre des étrangers que chacun doit protéger comme des frères.

Officiers et soldats, fils de la Bulgarie, un comité secret vous invite à vous incliner sous le fier lion bulgare et devant la grandeur du christianisme : la Croix! Contre qui et pour qui vous battez-vous? Rappelez-vous, fils de la Bulgarie, que vous servez l'indignité et l'avilissement, sous le Croissant, sous le drapeau de nos tyrans de cinq siècles.

Vénérables pasteurs spirituels, vous qui avez sauvé et soutenu la Bulgarie cinq siècles entiers, élevez la Croix du Sauveur et bénissez notre sainte œuvre : l'Union! Jusqu'à ce que l'Europe civilisée reconnaisse notre œuvre nationale et sacrée, jusqu'à ce que les armées de S. A. le prince, prennent possession de la Thrace, un gouvernement provisoire disposera de tout et gouvernera le pays.

Chacun est tenu de se soumettre à ce Gouvernement.

Que Dieu et nos bras nous viennent en aide : En avant!

Philippopoli, le 5/17 septembre 1885.

LE COMITÉ.

Cet appel est revêtu d'un sceau au centre duquel le lion bulgare foule aux pieds le croissant turc. Il porte comme signature :

Comité révolutionnaire central bulgare.

« *La liberté ou la mort!* »

La lecture de ce manifeste est accueillie par les : *Givo Soidénénié* (vive l'Union !) et les acclamations de la troupe et des miliciens qui prennent fait et cause pour l'Union,

Le palais du gouverneur est cerné ; ses abords sont gardés par de l'infanterie. Le bureau des postes et télégraphes, les différents établissements de l'État et les services publics sont occupés militairement ; il ne reste qu'à se saisir de la personne de Gavril-Pacha, gouverneur général de la province. C'est au capitaine Nicolaiëff, membre du comité révolutionnaire (qu'il ne faut pas confondre avec le major du même nom), chargé surtout de la défense militaire et de l'organisation de l'armée, qu'est dévolue cette mission ingrate ; laquelle s'accomplit du reste sans aucune violence.

Il est assisté de deux membres du Comité : Zacharie Stoïanoff et Antonoff, deux ex-fonctionnaires rouméliotes congédiés depuis l'arrivée de Gavril-Pacha et qui, de dépit, se sont jetés dans la révolution.

Son Excellence le gouverneur général était à la fin de son premier déjeûner quand l'officier chargé de l'arrêter entra dans la salle à manger, escorté de six soldats. Gavril-Pacha comprit immédiatement ce qui était arrivé et ne fut guère surpris.

C'est un fait acquis que ce haut fonctionnaire avait connaissance de la conspiration qui se tramait et qu'il tarda trop à sévir contre les instigateurs du mouvement unioniste.

Regardant par la fenêtre; il vit son jardin occupé par la troupe et se retournant vers le capitaine Nicolaïëff, il lui dit : « L'affaire a vite marché, mais je dois vous remettre une protestation écrite. »

Demande qui lui fut naturellement refusée.

Ici, relevons le côté burlesque de l'arrestation. Au lieu d'emmener, le plus rapidement possible, l'ex-gouverneur à Golémo-Konaré, une résidence d'été où il devait être interné, on le fait monter en voiture. A ses côtés s'assied une dame ou demoiselle coiffée d'un kalpak orné d'un lion foulant aux pieds le croissant, habillée ou costumée militairement, armée d'une carabine Winchester, le sabre au clair, gardant à vue l'illustre prisonnier, pendant que l'on fait un petit tour de ville. On exhibe ainsi le dernier pacha aux populations bulgares afin d'animer leur courage et d'exciter leur haine contre le Turc.

Pendant ce temps, le Comité révolutionnaire se constitue en Gouvernement provisoire sous la présidence du docteur Stransky. Les sous-comités de province et les affiliés sont avisés télégraphiquement de la réussite du mouvement à Philippopoli. Les établissements de l'État sont fermés et scellés; on s'empare des caisses publiques, et tous les services sont momentanément suspendus.

Les troupes et les milices sont réunies; le gouvernement provisoire leur fait prêter serment de fidélité au prince de Bulgarie ; il fait placarder, dans

toute la ville, les appels suivants qui invitent les citoyens valides à prendre les armes :

Frères,

Le sort en est jeté; l'union avec la principauté de Bulgarie sous le sceptre du prince bulgare est proclamée.

La patrie et la nation attendent les plus grands sacrifices de vos bras, de vos forces et de votre patriotisme, afin que le pays ne soit pas exposé aux plus terribles dangers.

Le gouvernement provisoire a pris les mesures nécessaires pour punir très sévèrement tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se soustrairont aux prescriptions de la proclamation; le gouvernement ne fera point de grâce :

Chaque soldat, 48 heures après la publication de la présente, devra se trouver au quartier général de son régiment avec ses armes et son uniforme, à la disposition du commandant.

Le président du gouvernement provisoire,

Dr STRANSKY.

Le gouvernement provisoire nomme pour commandant en chef de toute l'armée en activité le major Nicolaïëff.

Le président du comité provisoire,

Dr STRANSKY. *Le vice-président,*

Dr TCHOMAKOFF.

Philippopoli, 6/18 septembre 1885.

En même temps les soldats qui avaient combattu en 1876, les vétérans bulgares ainsi qu'on les nomme généralement, étaient invités à s'organiser pour la défense du pays contre les Turcs, et leur comité lançait l'appel suivant :

Peuple !

L'heure a sonné et l'œuvre sacrée de l'union a commencé.

Il n'y a pas à hésiter.

Tout Bulgare est obligé de donner la main à l'œuvre commune.

En avant ! et Dieu couronnera de succès cette œuvre sainte. Aux armes, Bulgares !

Légionnaires !

Dans ce moment solennel où s'accomplit l'œuvre sacrée de l'affranchissement — pour lequel vous avez opposé vos poitrines à l'ennemi, — vous êtes appelés à vous donner la main. Hâtez-vous, et, comme vous l'avez fait en 1876-77, accourez en corps.

Le moment est venu, l'union se fera, grâce à l'appui de vos bras et à la volonté de Dieu. En avant, frères !

Légionnaires, remplissons notre serment.

Philippopoli 6/18 septembre 85.

Société centrale des légionnaires de Philippopoli.

Toute la population est sous les armes pour faire face à la marche éventuelle des Turcs sur la pro-

vince; les fusils ne manquent pas; le général Skobeleff en a laissé plus de 100,000 de différents systèmes : Krnka, Martini et Berdan; par contre l'artillerie n'existe pas. Une batterie de quatre canons; c'est tout-à-fait insuffisant.

Le capitaine Pétroff est envoyé à Hermanli, frontière turque, pour détruire le pont du chemin de fer, couper la ligne télégraphique et interrompre les communications avec Andrinople et la Turquie.

Le major Nicolaiëff, un ancien officier russe qui a reçu le commandement de l'armée, forme et organise des bataillons qui sont immédiatement expédiés à la frontière, à Moustapha-Pacha, à Yamboli, à Bourgas, pour parer au premier mouvement offensif des Turcs. Ils attendront les secours et les renforts qui ne peuvent manquer d'être envoyés par les frères de la principauté. Ceux-ci, en effet, ne tardent pas à arriver.

L'excitation et l'anxiété étaient grandes à Philippopoli, car l'on ne savait guère comment se terminerait ce mouvement révolutionnaire ; non vis à vis de l'Europe que l'on craint très peu en Bulgarie, mais vis à vis de la Turquie. La population rouméliote, qui est une race d'élite, montrait beaucoup de courage, de bonne volonté et d'abnégation, comme elle le fit aussi plus tard pendant la guerre serbe.

Malgré l'état des esprits et l'inquiétude qui régnait, il n'y eut à regretter qu'un seul fait à Philippopoli et un autre à Tcherpan.

A Philippopoli, le major Raïtschoff, un des membres du comité révolutionnaire, avait pour mission de demander les comptes de son administration au directeur des postes et télégraphes, M. Théodoroff. Celui-ci, qui se trouvait devant un café, pour toute réponse, déchargea son revolver à six coups sur le major qu'il blessa grièvement. Le meurtrier s'enfuit à l'intérieur du café où il s'enferma. Des troupes étant arrivées, on lui intima l'ordre de se rendre. Théodoroff refusa et fit feu sur les soldats et le peuple ; il blessa deux bourgeois. Sur quoi la troupe tira à son tour et le directeur des postes tomba atteint mortellement. La foule pénétra dans le café et se rua sur le corps expirant de Théodoroff qui fut traîné dans la rue. Le peuple s'acharna encore sur le cadavre et le promena sur une charrette à ordures, dans les rues de la ville.

La victime de l'attentat, le major Räïtschoff, était un homme très estimé et très aimé ; il ne survécut à ses blessures que jusqu'au lendemain.

A Tcherpan, ville révolutionnaire où éclataient souvent des troubles pendant les élections provinciales, le gouvernement provisoire avait jugé prudent d'envoyer, pour maintenir l'ordre, une compagnie de soldats. Le peuple, à la tête duquel se trouvaient les jeunes gens de la ville, prenant une allure menaçante à la vue de ce déploiement de force, le chef de la compagnie ordonna à ses hommes de faire feu. Quatre jeunes gens furent tués. Cet exemple suffit et tout rentra dans l'ordre.

La révolution s'est accomplie sans secousse et presque sans effusion de sang et, comme Gavril-Pacha le disait lors de son arrestation : « Cela a vite marché ! » On pouvait ajouter le soir même du 6/18 septembre : et bien réussi !

Le gouvernement provisoire, qui vient de se constituer sous la présidence du docteur Stransky, avec Tchomakoff comme vice-président, Kaltcheff, Stoïanoff, Yancoloff, Nicolaïeff et d'autres, informe de suite le prince de Bulgarie des événements survenus et de la réussite du coup d'État.

M. Karavéloff, ministre de la principauté, en est aussi immédiatement avisé.

Les deux dépêches suivantes, adressées par le prince de Bulgarie au docteur Stransky, le 6/18 septembre, prouvent suffisamment qu'Alexandre de Battenberg n'a pas mis beaucoup de temps à accepter l'agrandissement de sa principauté et à assumer ainsi la responsabilité des événements et de la violation du traité de Berlin vis-à-vis de la Turquie et de l'Europe.

TÉLÉGRAMMES DE S. A. LE PRINCE DE BULGARIE

Au nom de l'œuvre sacrée, je prie de garder l'ordre et la tranquillité dans le pays jusqu'à mon arrivée à Philippopoli ; Dieu soit avec nous ! Je vous prie de dire au major Nicolaïeff que je le remercie pour son télégramme, et que je lui répondrai officiellement de Tirnovo?

Avez-vous du nouveau à m'annoncer.

Alexandre.

Au Docteur Stransky.

Merci pour les détails. Envoyez députation à Tirnovo où je me rends en ce moment et où j'arriverai demain soir. De Tirnovo je vous enverrai l'acte officiel pour la proclamation de l'Union. Avez-vous encore quelque chose à me communiquer? Les Turcs à Andrinople et Constantinople ont-ils connaissance de ce qui vient d'arriver?

ALEXANDRE.

On voit, par les deux télégrammes précédents, qu'un des premiers soins du gouvernement provisoire est d'envoyer une députation auprès du prince.

C'était de toute urgence afin de s'entendre sur la façon de procéder et d'organiser le pays.

Déjà le 18 septembre, jour de la révolution, le prince en accepta toutes les conséquences et, le lendemain, il nomma le docteur Stransky lieutenant princier de la Bulgarie du Sud, avec Z. Stoïanoff et R. P. Slaveikoff comme adjoints.

Le gouvernement provisoire n'avait pas duré plus de vingt-quatre heures et Alexandre de Battenberg recueillait sa succession.

Avant d'aller plus loin dans le récit des événements, jetons un rapide coup d'œil en arrière sur les causes de la révolution, sur ses origines, son organisation et sa préparation.

Les causes ne sont guère complexes; les aspirations panbulgares dataient déjà de la création de la principauté de Bulgarie, à la suite de la guerre

russo-turque, et elles n'avaient jamais manqué une occasion de s'affirmer.

Le traité de San-Stephano — auquel on avait substitué celui de Berlin, — qui consacrait une Grande Bulgarie, était présent à la mémoire des Bulgares et des Macédoniens. Les patriotes savaient très bien que l'existence de la Roumélie érigée en province autonome était éphémère. Du reste son organisation toute spéciale et ses rouages compliqués, fruits mal venus de la diplomatie européenne qui connaissait peu ces populations, ne pouvaient pas la faire considérer comme étant dans une situation stable. C'était un pis aller qui devait conduire tôt ou tard à l'Union et peut-être, avec la Macédoine, à la formation si désirée de la Grande Bulgarie. C'est le vœu le plus cher de tout Bulgare, à quelle condition qu'il appartienne.

Il est donc très naturel que le plan révolutionnaire ait fait rapidement son chemin, sans bruit et surtout sans divulgation, car le Bulgare étant excessivement méfiant et soupçonneux, garde fidèlement un secret. Sous le joug des Turcs, pendant plus de quatre siècles de servitude, il s'est habitué, comme tous les peuples rajahs, à cacher ses sentiments. Il y réussit peut être encore mieux que ses voisins, ayant eu plus longtemps à souffrir de la domination ottomane que les Serbes, les Roumains et les Monténégrins.

Le changement de gouverneur qui avait eu lieu en 1884 (aux termes du Traité de Berlin, il devait se

renouveler toutes les cinq années), avait mécontenté les populations rouméliotes. Quoique le prédécesseur de Gavril-Pacha, le prince Vogoridès, issu d'une riche famille bulgare, ne fut pas doué de grandes capacités, il avait néanmoins réussi à gouverner la Roumélie sans trop froisser les différentes personnalités assez remuantes de la province.

Au contraire Gavril-Pacha s'était, dès le début de son avènement, suscité des ennemis et avait éveillé les susceptilités des différents chefs de partis en prenant trop fait et cause pour les uns ou les autres ; il voulait être sympathique et favorable aux Bulgares en même temps qu'en bons termes avec la Sublime Porte.

Deux partis existaient en Roumélie avant le 17 septembre : les occasionnistes ou radicaux et les unionnistes ou conservateurs. Gavril-Pacha favorisait ces derniers qui réussirent à avoir la majorité aux élections de la province et détinrent le pouvoir depuis cette époque ; leur but était toujours l'Union à la principauté, mais sans rien brusquer. Ils voulaient y arriver par la force des événements et autant que possible, par des moyens légaux, avec l'assentiment et le consentement de l'Europe, en provoquant des manifestations pacifiques dans le pays. Leurs principaux chefs étaient Gueschoff, Bobtcheff, Madjaroff, Hakanoff, Naoumoff.

Les occasionnistes avaient avec eux tous les mécontents et ne cherchaient qu'un incident pour proclamer l'Union; ils s'étaient rallié les officiers

supérieurs de l'armée, les majors Nicolaiëff, Filoff, Stoïanoff, Raïtschoff et pouvaient ainsi compter sur la troupe.

On sera étonné que les officiers se soient si facilement lancés dans un mouvement révolutionnaire, mais l'ambition y était pour une large part En les enrôlant, les chefs du parti leur promettaient un avancement rapide après le départ des officiers russes. Le calcul était juste, car on peut citer l'exemple du major Nicolaiëff qui est actuellement colonel; deux grades gagnés en huit mois à peine. Ce parti, ayant l'armée avec lui, organisa très facilement la révolution.

Ses principaux chefs étaient le D[r] Stransky, Kaltcheff, Yancoloff, Tchomakoff, Tcherdafou.

De plus, l'ex-maître d'école Karavéloff, qui était venu prendre des vacances forcées en Roumélie, après le coup d'État du prince Alexandre (du 9 mai 81), s'était, pendant son séjour à Philippopoli, très activement occupé de politique. En revenant au pouvoir à Sofia, en 1884, il n'avait pas oublié ses coreligionnaires, avec lesquels il restait en relations très suivies.

Les premières démarches et tentatives des affiliés ne remontent pas antérieurement au mois de juillet 1885.

En deux mois, tout était prêt ; dans chaque ville ou localité importante, il s'était constitué des sous-comités. A Philippopoli, il existait un comité révolutionnaire et un comité d'action. Les membres du

comité d'action étaient Stoïanoff, rédacteur du *Borba* (Combat), Risoff, un journaliste aussi, venu de Sofia, et le capitaine Panitza. Ce dernier était officier judiciaire dans l'armée bulgare, venu en congé (peut-être en mission) à Philippopoli. Ce comité avait pour but de s'entendre avec les comités de province. Le comité révolutionnaire, qui se composait de la plupart des membres du parti occasionniste, avait pour mission de préparer la révolution à Philippopoli même : Il avait à sa tête le Dr Stransky et le major Nicolaïeff.

Une grave question se pose ici : l'organisation et le mot d'ordre sont-ils partis de Sofia, de Karavéloff et des Karavélistes, et, le prince avait-il connaissance de ce qui allait se passer ?

Les uns prétendent que le prince Alexandre et son ministre-président avaient été simplement avertis par les chefs du parti révolutionnaire de ce qui se préparait, mais qu'ils ne connaissaient ni le jour ni l'heure choisis. Ils étaient renseignés, c'est certain ! Nous le tenons d'un des membres du Comité.

D'autres prétendent au contraire que Karavéloff se mit en relations avec le parti occasionniste, auquel le reliaient des attaches antérieures, et que lui-même prépara et dirigea toute la révolution dans le secret de laquelle il fit entrer le prince Alexandre. On va même jusqu'à dire que le prince aurait reçu des lettres de menaces et qu'il aurait été avisé que l'on ne reculerait pas devant un

attentat s'il ne suivait pas le mouvement, et s'il n'en acceptait pas toutes les conséquences.

Karavéloff avait arraché au Prince la promesse de ne pas abandonner la cause de l'Union et d'en suivre toutes les phases. Il est certain que l'énergie avec laquelle le Prince de Bulgarie s'est jeté dans le mouvement et la responsabilité qu'il a prise dès le premier moment, sans consulter personne que son ministre (qui, coïncidence assez curieuse, l'accompagnait dans le pays), semble prouver qu'Alexandre de Battenberg connaissait les événements qui allaient se dérouler.

Bien plus étonnant est le voyage du Prince quittant sa capitale à une saison déjà avancée pour la Bulgarie. Ce voyage n'avait-il pas pour but de se soustraire, au moment décisif et psychologique, aux représentants des grandes puissances et à leurs conseils plus ou moins désintéressés, toujours très embarassants dans les crises préparées artificiellement, et de leur imposer plus tard le grand argument du fait accompli? Ce petit voyage, qui s'est fait juste à point nommé, est bien compromettant, et ne laisse pas que de vous faire réfléchir sur son véritable mobile.

Quant à la complicité du premier ministre, elle ne fait aucun doute pour nous ; c'est tout à fait dans son caractère et dans son style. Pour qui le connaît, c'est sa manière d'agir ; c'est du reste le type du sombre conspirateur et du révolutionnaire. Malgré le peu de sympathie que sa personne inspire

et le peu de constance de ses opinions [1], on ne peut ôter à cet homme d'État de hautes capacités, surtout celles de ne jamais douter, de ne pas perdre la tête et de ne désespérer en aucun cas.

Dans le texte d'une des dépêches que le prince Alexandre a envoyées au gouvernement provisoire, on remarque une phrase analogue à celle de l'Appel au peuple et à la révolution. Elle semble prouver qu'il n'était pas étranger à ce qui venait de se passer; on y lit en effet : « Au nom de l'œuvre sacrée, je vous prie, etc. etc. », et plus loin, dans une circulaire aux puissances, le Prince parle « du devoir sacré vis-à-vis de son peuple ». Ces expressions ont l'air de faire suite à un plan, d'être la conséquence d'un projet élaboré auparavant; pour employer les mots « œuvre sacrée; devoir sacré », il faut qu'ils aient eu une acception spéciale et comme convenue d'avance entre les initiés.

D'autres faits viennent s'enchaîner encore à ceux-ci. Il existait à Sofia un comité macédonien qui avait pour organe le journal la « *Voix de la Macédoine* ». Son but était d'entretenir les aspirations des frères macédoniens et de ne pas laisser endormir leurs sympathies pour la création de la Grande Bulgarie. Cette feuille était inspirée par Karavéloff et ses amis; on y remarquait des articles russophobes au possible.

[1] Voir les lettres contre le prince Alexandre et en faveur de la Russie qu'il écrivait en 1881-82 (de Roumélie) et dans lesquelles se montrait un russophile à outrance.

Le premier ministre avait, dit-on, si l'Union n'était pas reconnue, menacé l'Europe de provoquer aussi une explosion révolutionnaire en Macédoine. Il s'était même exprimé très ouvertement à ce sujet à un reporter. On a aussi prêté des paroles semblables au prince Alexandre.

Il paraît probable que Karavéloff tenait les fils d'une insurrection macédonienne, mais que, devant la crainte de l'Europe et de complications plus graves, il a arrêté les velléités d'indépendance de ce pays. La « *Voix de la Macédoine* » est suspendue ; le comité macédonien est dissous ; c'est une nécessité politique du moment.

Bien plus, dans une dépêche officieuse Havas de Sofia, du 23 septembre, on lit « Le gouvernement bulgare empêche toute manifestation en Macédoine ! » Voilà qui est un peu fort ! C'est le gouvernement bulgare qui se charge de la tranquillité et de la sûreté en Macédoine, province turque, et c'est dans une dépêche officieuse que l'on s'en porte garant ; c'est par trop montrer le bout de l'oreille.

Si nous avons cherché à prouver que le gouvernement bulgare avait la main dans la question de la Macédoine, où le fruit n'est pas encore mûr, c'est pour démontrer qu'à plus forte raison M. Karavéloff était parfaitement au courant de ce qui se passait en Roumélie et à Philippopoli ; que lui et ses partisans étaient les organisateurs et les fauteurs de la révolution.

Loin de nous la pensée d'attaquer ou de critiquer

les aspirations panbulgares et de blâmer le mouvement unionniste qui est un premier pas vers l'indépendance du peuple bulgare ; mais il faut être en garde contre l'ambition d'hommes politiques trop vite parvenus, qui peuvent entraîner une nation dans une voie malheureuse ou dans une triste aventure et la conduire à l'encontre du but désiré. Nous ne pouvons encore connaître les résultats définitifs du mouvement de septembre 1885. Nous croyons cependant que l'on s'est trop hâté et que l'on a trop vite voulu voler de ses propres ailes. Les Bulgares ont indisposé les puissances qui ne se désintéressent pas si facilement des questions soulevées en Orient ; les conséquences de la révolution rouméliote ne se sont pas toutes produites et le dernier mot n'a pas encore été dit dans les Balkans.

CHAPITRE II

Manifeste du prince Alexandre. — Circulaires aux puissances. — Ordre aux officiers russes de quitter l'armée bulgare. — Impression produite à la cour et dans l'armée. — Départ du premier régiment pour la frontière turque. — Volontaires. — Patriotisme. — Députation au Czar. — Sa mission et ses résultats.

Le prince de Bulgarie a accepté les conséquences de la révolution rouméliote vis-à-vis de son peuple et vis-à-vis de l'Europe. Ce n'est plus le gouvernement provisoire, issu du comité révolutionnaire, qui gouverne et qui veille à la sécurité intérieure et extérieure de la province, c'est Alexandre de Battenberg, par l'intermédiaire du docteur Stransky, son commissaire princier en Roumélie. De Tirnovo, l'ancienne capitale, partent tour à tour l'ordre de mobiliser l'armée, le décret ou ukase convoquant la Chambre à Sofia et le Manifeste du prince dont nous donnons ici la traduction.

« *Nous, Alexandre, par la grâce de Dieu et par la volonté du peuple, prince de la Bulgarie du Nord et du Sud.*

« *Je porte à la connaissance de mon peuple bien-*

aimé que, le 18 de ce mois, les populations de la Roumélie, après avoir renversé le gouvernement, ont institué une administration provisoire et m'ont unanimement proclamé Prince de cette province pour assurer le bien-être du peuple et répondre à son désir d'unir en un seul Etat les deux Bulgarie, celle du Nord et celle du Sud.

« *En acceptant le gouvernement de cette province, je déclare que la vie, l'honneur et la propriété de tous les habitants, sans distinction de religion et de nationalité, seront protégés et garantis.*

« *Toutes les mesures nécessaires ont été prises en vue d'assurer la paix et l'ordre. Toute personne qui contreviendra à ces mesures sera sévèrement punie.*

« *J'ai la confiance que mon peuple bien-aimé, qui a accueilli ce grand événement avec enthousiasme, voudra me prêter son appui pour consolider l'acte saint de l'union des deux Bulgarie et qu'il fera tous les sacrifices et les efforts nécessaires pour défendre l'union et l'indépendance de notre chère patrie.*

« *Dieu veuille nous assister dans cette tâche difficile.*

« *Donné dans notre antique capitale, à Grand-Tirnovo, le 20 septembre 1885.*

« ALEXANDRE. »

Ici, le prince Alexandre et son ministre-président, M. Karavéloff, commettent une grande faute. Au lieu de réunir la *Sobranié* (chambre bulgare) simplement pour voter un crédit en cas d'éventualités

graves, ils devaient lui demander de se prononcer sur la question rouméliote et laisser aux représentants du pays la responsabilité de la mobilisation. Ils auraient ainsi écarté les accusations de connivence avec les conjurés rouméliotes en faisant couvrir l'entrée des troupes bulgares en Roumélie par un vote de l'assemblée nationale, vote qui leur était certainement acquis. Le retard provenant de ce chef n'aurait pas eu de graves conséquences. Les Turcs n'étaient guère dangereux, ils ne bougeaient pas. La nation ayant parlé, il fallait s'incliner devant la volonté du peuple et le prince avait une réponse toute prête aux objections des grandes puissances : *Vox populi, vox Dei.*

Au contraire, avant que l'Europe, interdite par ce coup d'audace, ait pu revenir de sa première surprise, le prince Alexandre accepte l'union comme un fait accompli, accepte le titre de Prince des deux Bulgarie, accepte la violation du traité de Berlin, mobilise son armée, convoque la chambre bulgare et se met en route pour Philippopoli où ses troupes doivent le rejoindre.

Bien plus, il trouve que les puissances ne marchent pas assez vite, au gré de ses désirs, et il leur communique une première circulaire [1] leur notifiant,

[1] Voici le texte de cette circulaire-télégramme.

Le 6 septembre, vieux style, l'ex-Etat de la Roumélie orientale ayant cessé d'exister, le peuple, au moyen du suffrage universel, m'a proclamé son prince. Les habitants de la principauté m'ont prié, à l'unanimité, d'accepter cette nomination. Prenant

l'union des deux Bulgarie sous son sceptre. Bientôt une seconde circulaire leur demande instamment de mettre la Sublime Porte en demeure de se prononcer si, oui ou non, elle accepte l'Union bulgare, car le prince Alexandre doit désarmer les bandes musulmanes (imaginaires) qui se trouvent en Roumélie. Ces bandes, plus tard, disparaissent comme par enchantement. Il suffit au prince Alexandre de s'entendre avec les mufti (chefs des communautés religieuses mahométanes), de tirer ses bottes à la porte d'une mosquée et d'assister à des prières pour le sultan, qui se laisse si bénévolement dépouiller, pour que la tranquillité régne de nouveau sans partage en Roumélie.

A la Chambre bulgare la discussion est nulle. Et de fait, celui qui, à ce moment, voudrait s'élever contre l'Union ferait litière de son patriotisme et des aspirations panbulgares. Le crédit de dix millions de francs, demandé par le gouvernement pour parer à l'éventualité d'une guerre contre les Turcs,

en considération mon devoir sacré envers mon peuple, j'ai accepté, dans une proclamation à la nation bulgare.

Arrivé à Philippopoli et ayant pris le gouvernement, je déclare de la façon la plus solennelle que la réunion des deux Bulgarie se fait sans intention hostile au gouvernement impérial ottoman dont je reconnais la souveraineté.

Je me porte garant de la tranquillité des deux pays et de la sûreté des habitants sans distinction de race et de culte.

J'adresse au gouvernement de... la prière de reconnaître ce nouvel état de choses et d'intervenir auprès de S. M. le Sultan, afin qu'il sanctionne la réunion des deux Bulgarie pour éviter une effusion de sang inutile, — car le peuple est décidé à exposer sa vie pour la défense du fait accompli.

est accordé sans discussion. La *Sobranié* charge le ministère de prier les grandes puissances de reconnaître l'Union des deux pays. La susceptibilité de la Russie étant déjà éveillée, elle délègue deux de ses membres, le métropolitain Clément et M. Gueschoff, directeur de la banque nationale, auprès du Czar, à Copenhagen, pour amoindrir et adoucir si possible la pénible impression causée par les derniers événements révolutionnaires. En effet un ordre de Pétersbourg, sec et bref, commande aux officiers russes de quitter le service bulgare; le prince Cantacuzène, ministre de la guerre, a donné sa démission; il est remplacé par un jeune officier d'artillerie, le capitaine Nikiforoff (aujourd'hui major). Cependant les officiers russes, s'ils ne doivent pas accompagner les troupes qu'ils ont formées, sont autorisés à les mobiliser.

Ce départ des officiers russes, au moment critique, a été et est diversement interprété. Les uns y voient une manœuvre d'intimidation; d'autres pensent que le but essentiel de cette décision est d'éviter que les officiers russes fassent acte d'hostilité envers le sultan. Ils ne sont effectivement pas engagés comme volontaires bulgares, mais appartiennent encore aux cadres de l'armée russe où iis continuent à avoir droit à l'avancement.

L'ordre de rappel est resté, par une insouciance ou une ignorance sans égale du représentant de la Russie à Sofia, quarante-huit heures sans être communiqué à qui de droit. Or, comme nous croyons

qu'il avait pour but d'empêcher la mobilisation de l'armée bulgare; celle-ci une fois commencée, il n'avait plus sa raison d'être.

La Russie, en menaçant la Bulgarie du retrait de ses officiers, avait pour but d'arrêter le prince Alexandre et de ressaisir son rôle de puissance bonne conseillère qui venait de lui être enlevé par une révolution préparée sans son assentiment. L'avertissement venait trop tard : le prince ne pouvait ou ne voulait plus reculer. Cette intervention était maladroite et peu diplomatique, quoiqu'il fût très naturel que la Russie tînt à garder sa légitime part d'influence sur un peuple pour l'indépendance duquel elle avait combattu, donnant largement son sang et son argent, durant une longue et pénible guerre.

Les officiers bulgares furent en grande majorité satisfaits, quoiqu'inquiets du départ de leurs collègues russes ; ils montaient rapidement en grade. Quel est l'officier qui ne se réjouit pas d'un avancement inespéré ? Ils avaient aussi le sentiment que tout le mérite des faits d'armes qu'accomplirait la troupe leur appartiendrait sans partage. Confiants et ne doutant de rien, caractère distinctif des Bulgares, ils étaient convaincus de pouvoir se passer de l'étranger. Cette grande confiance, unie à la persévérance et au courage, fit accomplir des choses extraordinaires à ces jeunes officiers livrés à leurs propres forces.

A la cour et dans l'entourage allemand du prince

de Bulgarie, la satisfaction fut générale ! Ouf !... ils sont partis ! Pourvu qu'ils ne reviennent pas ! Quel ennui de moins ! Il y a longtemps que nous le désirions ! Enfin ! Ces opinions que j'entendis exprimer me firent élever des doutes sur l'opportunité d'une politique russophobe. Il me fut répondu, par une personne de l'entourage princier, que je ne nommerai pas : Laissez, laissez ! Ils sont beaucoup mieux chez eux, nous en avons assez, même trop !

Les officiers russes ont tous regretté cette mesure, et lors du départ du premier régiment d'infanterie, que quelques jours auparavant ils commandaient, ils avaient les larmes aux yeux. Sur la route de Constantinople, ils étaient venus en habits civils dire adieu à leurs élèves et frères d'armes. Je me rappellerai toujours un jeune capitaine russe, officier d'avenir. qui embrassait avec effusion ses collègues bulgares en leur souhaitant bon voyage et bon succès. Les Bulgares étaient toujours des frères slaves.

C'était triste pour les officiers russes d'avoir été à la peine et de ne pas rester à l'honneur ; d'avoir formé cette armée et de ne pas la conduire au moment du danger.

Le prince Cantacuzène, ex-ministre de la guerre, de la fenêtre d'un ami regardait partir « ses soldats » comme il les appelait. Ce militaire, raide et sévère pour lui comme pour les autres, avait aussi de la peine à contenir son émotion et à cacher sa tristesse.

De l'avis des instructeurs russes, avis qu'il est important de noter, les soldats étaient excellents et

les officiers capables d'entraîner leurs hommes. Ils étaient étonnés de la rapidité avec laquelle l'instruction du soldat se faisait ; le Bulgare est bon tireur, dur à la fatigue, discipliné et sobre ; avec de telles troupes, me disait le capitaine Stépanoff, si les munitions étaient en suffisance, nous n'aurions aucune crainte des Turcs. Le manque de munitions, c'était le danger du moment.

Le départ du premier régiment, régiment du prince Alexandre, ne laissait pas de dénoter l'insuffisance des officiers et le vide difficile à combler par de jeunes élèves (junker) de l'École militaire ; la troupe n'était pas en mains de ses chefs et, comme dans tous les départs, il y avait un peu de débandade. L'impression générale qui régnait parmi les spectateurs, tant bulgares qu'étrangers, c'était la tristesse. On plaignait ces robustes gaillards, pleins de vie et de santé qui allaient se faire massacrer et peut-être mutiler par les bachi-bouzouks dans une guerre sans pitié. Quand je me reporte à deux mois plus tard, au moment où les Bulgares vont se retourner et se battre contre les Serbes, l'impression est tout autre ; on sent qu'ils ne vont pas se mesurer avec un adversaire féroce et sauvage ; qu'ils combattront un ennemi civilisé et respectueux des lois de la guerre.

De tous côtés, à l'appel du pays, accourent des olontaires qui sont équipés aussi rapidement que ossible, et armés de fusils Martini ou de carabines erdan. Le costume est très simple et sommaire :

un bonnet d'astrakan de fabrique, ou kalpak orné du lion bulgare, une blouse en toile blanche à revers rouge ou vert, des bottes pour les mieux partagés ou des opintchki (sandales) pour les moins favorisés ; une ceinture servant de cartouchière à la mode tscherkesse (circassienne), un sac à provisions de toile ordinaire, voilà l'équipement des volontaires bulgares.

L'enrôlement se fait par inscription à la mairie, sans aucune pression. Les volontaires affluent. Des jeunes gens de quinze à seize ans s'engagent à côté de vétérans de la dernière guerre, hommes de quarante à cinquante ans.

Un premier bataillon est bien vite formé sous le commandement du lieutenant Sokoloff, ancien volontaire de la guerre russo-turque, qui vient d'abandonner les modestes fonctions de juge de paix. Les autres officiers sont aussi pour la plupart des vétérans de 1876-77. Le lundi 21 septembre, le bataillon se réunit sur la place du palais à Sofia, à une heure de l'après-midi ; un pope à cheval l'accompagne ; il porte aussi un fusil en bandoulière et une ceinture garnie de cartouches. Un drapeau, après sa bénédiction et une prière, est remis aux volontaires ; une allocution patriotique est prononcée par un des membres de la municipalité de Sofia, et la troupe se met en marche, accompagnée par les vivats de la population qui l'escorte jusqu'en dehors de la ville. Là, des commerçants de la capitale qui ont apporté des provisions de vin, de tabac

et de pain, attendent les soldats ; le bataillon forme le carré et la distribution commence. Je remarque le ministre-président, M. Karavéloff, qui a l'air de bonne humeur et plein de confiance dans son œuvre ; il s'entretient avec le gérant du consulat d'Angleterre.

Quand l'on connaît avec quelle difficulté les Bulgares délient les cordons de leurs bourses, on est étonné de la spontanéité avec laquelle les Sofiotes se sont aidés à organiser les corps de volontaires et à les fournir de provisions pour la route ; l'élan est général. Il faut reconnaître cette grande qualité à la nation bulgare, sous la domination turque comme depuis son indépendance : le patriotisme. Il existe un tel désir dans le peuple de se soustraire complétement au joug turc et de devenir une nation libre de toute attache qu'aucun sacrifice n'est de trop à ces affranchis d'hier.

Bientôt le bataillon de volontaires s'est reformé en colonne de marche ; j'ai le plaisir de serrer la main à son commandant. La troupe s'ébranle en chantant l'hymne national de la « Maritza » pour aller rejoindre les frères de Roumélie.

Les volontaires se donnent rendez-vous à Sofia, par bandes qui arrivent de tous les points de la Bulgarie, pour recevoir des armes et des cartouches. Le gouvernement a même réussi, très judicieusement du reste, à enrôler les brigands macédoniens des montagnes du Rilo (Balkans qui se rejoignent à la chaîne des monts Rhodopes) et nous avons le

bonheur de contempler ces figures patibulaires, sans danger d'être pris et retenus dans leur retraite jusqu'au payement de la rançon exigée par leur chef. Ils portent presque tous la fustanelle plus ou moins blanche, comme les Grecs et les Albanais; ils sont coiffés indifféremment du kalpak bulgare ou du bonnet rouge arnaute, avec le grand mouchet bleu; leur ceinture est un véritable arsenal de couteaux, de cartouches, entremêlés de gousses d'ails, de poivrons rouges et d'oignons; les mieux montés possèdent un ou deux vieux pistolets d'arçon à la crosse sculptée et incrustée de cuivre ou d'argent, armes qui feraient envie à un collectionneur, mais qui sont peu dangereuses. Ils ont été munis de carabines turques Martini-Peabody; nous les retrouverons plus tard sous les ordres du capitaine Panitza à qui incombe la pénible tâche de les commander, de les discipliner et de les conduire au feu alors qu'ils comptaient aller au pillage.

Dans la capitale et dans toute la principauté de Bulgarie, on le voit, la révolution rouméliote et la proclamation de l'Union ont été accueillies avec enthousiasme par la population sans distinction de parti. Le 18 septembre, des manifestants parcourent les rues de la capitale, drapeaux en tête, en chantant l'hymne national. Dans l'après-midi, ils se réunissent sur la place du palais où est organisé un meeting auquel prennent part différents orateurs bruyamment acclamés et applaudis par la foule. Ils parlent en faveur de l'Union et demandent

que la nation et le peuple sacrifient tout pour la réalisation de cette œuvre sainte, et pour secourir les frères de Roumélie en venant combattre à leurs côtés si les Turcs les attaquent.

Le 20 septembre, qui est un dimanche, un *Te Deum* est chanté dans toutes les églises de la Bulgarie du Nord et la capitale est brillamment pavoisée.

Les opposants des gouvernants, comme il est d'habitude et de rigueur dans tous les pays, ont fait cependant leurs petites réserves sur l'opportunité du moment choisi et ont commenté la froideur survenue à la suite des derniers événements dans les rapports entre la Bulgarie et la puissance libératrice, comme l'on a coutume d'appeler la Russie. Enfin, ils ont appuyé sur la nécessité de ne pas accentuer la tension entre les deux pays. Du reste le gouvernement et les patriotes bulgares l'avaient compris lorsqu'ils envoyèrent une délégation de la Chambre à l'empereur de Russie pour implorer sa haute protection et lui porter verbalement les vœux et les aspirations de la nation, déjà transmis télégraphiquement sous forme d'adresse. On sait qu'Alexandre III ne se laissa pas fléchir ; sa volonté est ferme, ses décisions implacables. Le prince de Bulgarie, trop entreprenant et remuant, jette son pays dans les bras de l'Autriche en l'éloignant de la Russie. C'est ce que le czar blanc ne saurait tolérer après tous les essais de gouvernement auxquels il a consenti envers son jeune cousin : « Pleins pouvoirs, retour à la cons-

titution[1], ministère des généraux, etc. etc, il le voit encore se mettre à la tête d'une révolution. C'en est trop, et l'empereur manifeste catégoriquement son mécontentement, soit directement à la délégation bulgare, soit par voie diplomatique, dans une dépêche de M. de Giers communiquée par M. Koïander au gouvernement princier et conçue en ces termes :

« Ayant reçu aujourd'hui, dit M. de Giers, les députés bulgares et sur leur prière de protéger et d'aider leur pays, S. M. le Czar a daigné leur répondre : Que les sentiments de la Russie vis-à-vis de la nation bulgare, malgré la fausse direction prise par le gouvernement princier, restent les mêmes qu'auparavant. Le vœu pour l'union des deux parties de la Bulgarie est légitime, et la Russie la désire aussi ; mais Sa Majesté ne saurait jamais approuver les moyens auxquels les Bulgares ont recouru, contre sa volonté. Par la démarche actuelle, ils se sont jetés dans une position excessivement dangereuse ; le gouvernement impérial fera son possible pour préserver la Bulgarie de ce péril menaçant et, dans l'intérêt du pays, pour lui procurer une organisation durable. On ne pourra y atteindre que si les Bulgares restent tranquilles et attendent que la question soit complètement résolue. »

[1] Lire à ce sujet le livre historique de M. A G. Drandar intitulé : *Cinq ans de règne. Le prince de Battenberg en Bulgarie.*

CHAPITRE III

Arrivée et réception du prince Alexandre de Bulgarie à Philippopoli. — Organisation de la défense. — La presse étrangère. — Attitude des grandes puissances. — La Turquie. — Les Serbes.

Le lundi, 21 septembre, trois jours après le début de la révolution rouméliote, le prince Alexandre de Battenberg fait son entrée à Philippopoli, capitale de sa nouvelle province. Il arrive par la route de Tirnova, entouré d'une partie seulement de son état-major qui l'a rejoint à la hâte. Les membres du gouvernement provisoire vont à sa rencontre jusqu'au village de Tchoulouk. Laissons parler ici le seul correspondant de journal alors à Philippopoli, celui de l'*Indépendance belge*. Il décrit la réception faite au prince par les édiles, les notables, le clergé et la population :

« A la porte de Carlovo, le prince a été reçu par le conseil municipal de Philippopoli qui lui a présenté le pain et le sel. De là jusqu'au pont, qui réunit le faubourg de Karsiaku à la ville, étaient rangées, des deux côtés de la rue, les corporations (esnafs); plus loin, jusqu'à Djouniaya, place centrale

de la ville, étaient alignés les élèves des deux sexes des écoles publiques et deux compagnies de réservistes. Sur la place, le prince a été reçu par le clergé bulgare et les chefs des autres communautés religieuses. Un arc de triomphe avec des inscriptions de bienvenue était dressé au milieu de la place. La foule était compacte et poussait des hourras frénétiques.

« Un peu plus loin, les dames de la haute société, sur une seule ligne, présentent au prince de magnifiques bouquets. Il s'arrête pour recevoir leurs hommages, puis il se dirige vers la cathédrale bulgare, précédé du clergé et de Mgr Gervasius, métropolitain de Philippopoli qui a chanté le *Te Deum* à l'occasion de l'arrivée de Son Altesse.

« Au sortir de l'église, le prince prend le chemin qui côtoie le jardin municipal pour se rendre au palais du gouvernement, toujours entouré d'une foule compacte. Au palais, dans la cour, sont rangées deux compagnies de réserve ; la musique militaire exécute des airs nationaux et la marche bulgare. Au moment où le prince fait son entrée au palais, le drapeau national bulgare est arboré sur l'édifice.

« Les présentations au prince ont eu lieu de la manière suivante : le gouvernement provisoire, le commandant en chef avec l'état-major, puis les citoyens notables, les chefs des corporations et les députations des diverses nationalités.

« La province est tout en armes, et l'enthousiasme est à son comble. Les rues sont parcourues par des

soldats et des réservistes, tout équipés, prêts à être expédiés sur les frontières à Moustapha-Pacha et sur d'autres points stratégiques de la province. »

Le prince et son état-major se sont installés au Konac, l'ancien palais du gouverneur[1].

Ils s'occupent activement des mesures prises et à prendre pour la défense de la frontière turque. La concentration des troupes sur les différents points stratégiques s'effectue sans interruption à Hermanli, à Haskeny, à Yamboli, à Bourgas, localités où sont élevées à la hâte des fortifications de campagne.

Déjà le 22 septembre le régime militaire est établi dans toute la province de Roumélie et dans la principauté de Bulgarie; l'état de siège est proclamé et les tribunaux militaires constitués; il est bon d'ajouter qu'on n'en est guère plus sévère pour cela et que l'on circule comme auparavant et comme bon vous semble.

Dès le 23 septembre, les troupes bulgares commencent à arriver. C'est la cavalerie du deuxième régiment de Schoumla, qui fait la première son entrée à Philippopoli. On ne tient naturellement pas compte des hussards qui forment l'escorte princière.

Le prince Alexandre se met à leur tête et commande le défilé dans la ville. Ce même jour, il part

[1] On sait que Gavril-Pacha a été expédié sous escorte à Sofia ainsi que l'ex-commandant des milices Drigalsky-pacha et l'ex-chef de la gendarmerie Borthwick-pacha. Tous vont pouvoir de là rejoindre Constantinople, par la voie de Varna, et rendre compte au Sultan de la révolution qu'ils ont laissé éclater sous leurs yeux.

pour inspecter les troupes rouméliotes échelonnées le long de la frontière turque. Il revient deux jours après très satisfait de la tenue et de l'attitude des milices, des réserves et des volontaires.

Le prince se donne beaucoup de mouvement et se dépense bravement : inspections de l'armée, revues et allocutions aux partants, visites aux chefs des différentes communautés religieuses, visites aux hôpitaux et établissements publics. Tout en faisant de la popularité et cherchant à s'attirer les sympathies de ses nouveaux sujets, il veille et prépare la défense nationale. Il est secondé dans cette tâche par le lieutenant-colonel Nicolaïeff, commandant en chef de l'armée, par le capitaine Pétroff, chef d'état-major, par le lieutenant-colonel baron de Corvin, chef de la cavalerie, etc., etc. Son frère, le prince François-Joseph de Battenberg, qui était à Sofia, vient bientôt le rejoindre et endosse l'uniforme de lieutenant de cavalerie bulgare, après avoir donné sa démission de lieutenant dans l'armée prussienne.

La partie administrative et politique est laissée à M. Karavéloff et au docteur Stransky ; le ministre-président, sitôt la session de la Chambre nationale bulgare terminée, est venu rejoindre son souverain à Philippopoli.

La tranquillité et le calme règnent dans la population rouméliote et dans la capitale ; les mesures de défense sont assurées, les troupes à la frontière attendent patiemment un ennemi qui ne se décidera pas à attaquer et restera imaginaire ; l'intérêt du

moment n'est plus en Roumélie, les regards vont se tourner vers Constantinople où les ambassadeurs, réunis en conférence sur l'invitation de la Russie, vont, entre deux tasses de thé, décider du sort des Bulgares. Jusqu'à présent nous n'avons regardé que du côté de la Russie et de la Russie gouvernementale ; nous n'avons pas analysé de quelle façon l'entreprise des patriotes bulgares est accueillie par les autres états de l'Europe, tous intéressés plus ou moins directement à la solution de l'éternelle question d'Orient.

A Berlin, à Vienne, à Paris on est stupéfait de ce qui vient d'arriver. L'alliance des trois empires est-elle si précaire qu'un des trois cabinets ait osé pousser, à l'insu des deux autres, le prince Alexandre dans une aventure ? Partout c'est un concert de critiques acerbes. Les journaux officieux : la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, le *Journal de Saint-Pétersbourg*, la *Gazette de Cologne*, le *Nord*, l'*Agence Havas*, annoncent la déposition à bref délai du prince de Bulgarie, lequel mérite de payer ses frasques révolutionnaires par la perte de son trône. Seuls les panslavistes, souvent en désaccord avec le gouvernement russe, expriment dans le *Nowoë Wremié* leurs sympathies pour les bratouschki (petits frères) bulgares. Les Aksakoff, [1] les Katkoff

[1] Aksakoff est décédé depuis la guerre serbe. Un de ses amis bulgares qu'il avait beaucoup protégé, a donné une somme de 3,000 pour récompenser l'auteur de la meilleure biographie du célèbre publiciste russe.

ont des relations suivies avec leurs amis de Bulgarie pour lesquels ils ont travaillé et travaillent encore, mais reconnaissant que le mouvement est dirigé contre la Russie et son influence, ils déclarent ouvertement n'avoir aucune connexion avec les agitateurs qui exposent la patrie bulgare à sombrer dans ce mouvement inconsidéré. Le peuple russe reste toujours sympathique aux Bulgares qui sont les enfants gâtés du slavisme ; ils se feront vite pardonner pour peu qu'ils secondent la Russie dans sa marche progressive en Orient.

La *Gazette de Cologne*, feuille inspirée de temps à autre par le prince de Bismarck, ne ménage pas le prince de Bulgarie : coupable, il portera les conséquences de ses actes, et elle s'attend à le voir destituer et reprendre bientôt sa vie de garnison. Les attaques du journal rhénan sont conçues dans des termes tels que M. E. de Laveleye, le défenseur habituel des petits peuples et des Bulgares, les relève vivement dans une lettre à l'*Indépendance belge*.

Les lecteurs de la *Gazette* ne seront pas étonnés du brusque revirement d'opinion et du changement d'attitude opérés par elle, très peu de temps après la publication de l'article ci-dessus mentionné. Il y a des arguments irrésistibles et sonnants, surtout pour une feuille qui reçoit souvent l'inspiration de la chancellerie prussienne.

Ici, citons l'opinion émise par le *Journal de Saint-Pétersbourg*. Si nous ne résistons pas au désir de reproduire l'avis qu'émettait cet organe, c'est qu'il

était seul à ce moment à voir un peu clair dans l'imbroglio politique turco-bulgare. La qualité de journal officieux du gouvernement russe donne une grande portée à ses appréciations. Nous nous permettons de souligner les passages importants qui concordent avec la réalité des faits.

« Ce journal assure de bonne source que pendant la dernière entrevue avec M. de Giers, à Frangensbad, le prince de Bulgarie avait assuré le ministre russe *de son dévouement illimité pour la Russie* et de sa volonté de ne rien entreprendre sans l'assentiment de ce pays.

« Au retour du prince à Sofia, *l'influence de M. Karavéloff reprit le dessus*, et le prince s'empressa seulement *post factum* d'informer les puissances de ses résolutions si contraires à ses promesses les plus formelles.

« Dans ces conditions, les nouvelles d'après lesquelles le peuple bulgare compterait sur l'appui actif de la Russie doivent être accueillies avec la plus grande réserve. Ce sont des inventions lancées dans un but politique. »

On était déjà bien loin des entrevues de Sekiernevice et de Kremsier et de la prétendue entente qui s'y était établie entre les trois cours du Nord.

La surprise de la diplomatie apprenant ce qui se passait en Orient fut très manifeste. Personne ne savait ni ne soupçonnait rien. Connaissiez-vous quelque chose ? Non, et vous ? Moi, non plus. C'est étonnant ! Voilà probablement quel fut le sens des

premières dépêches échangées entre les différents cabinets européens. Les souverains et les diplomates en vacances rejoignirent le plus rapidement possible leurs capitales. Bismarck, lui qui ne s'émeut et ne se dérange pas facilement de son demi-repos campagnard, quitta ses terres de Varzin et revint précipitamment à Berlin.

« La Russie s'étant prononcée contre le mouvement bulgaro-rouméliote et expressément défendue de toute connivence avec les meneurs unionistes, nous voyons l'Angleterre entrer sournoisement en ligne, et venir diplomatiquement prendre pied à Sofia en occupant le terrain momentanément abandonné par l'empire du Nord. Le prince Alexandre n'est-il pas parent, par son frère, de la famille impériale? La perfide Albion vient auprès de lui s'installer à la place que jamais la Russie n'a pu occuper. La guinée est d'or plus fin et à plus de valeur que le pol impérial.

Question d'antipathie ! Question d'ingratitude, dira-t-on ! Non ! jamais à la cour de Sofia, un seul instant, les Russes n'ont été regardés comme des amis ; c'était l'ennemi et un ennemi à ménager.

M. F. Lascelles, le représentant de l'Angleterre auprès du prince de Bulgarie, est revenu précipitamment de Suisse à Sofia où il passait un congé. Il ne s'y arrête que deux jours pour se mettre au courant de la situation et prendre des instructions ; puis il continue sur Philippopoli où il rejoint le prince Alexandre. Nous nous remémorons ce que

nous écrivions, à l'Indépendance belge, au sujet du voyage en Roumélie de ce diplomate :

« Les dispositions de l'Angleterre paraissent favorables au prince Alexandre. On interprète dans ce sens la démarche du représentant de l'Angleterre M. F. Lascelles qui, deux jours après son arrivée ici, s'est rendu en Roumélie, auprès du prince. C'est une question en effet assez délicate de savoir si les diplomates accrédités auprès d'un souverain peuvent le suivre dans un pays dont il vient d'accepter le gouvernement sans la sanction des puissances. On peut voir là une demi-reconnaissance du nouvel état de choses, car jusqu'à présent la tradition est que les attachés militaires seuls sont autorisés à suivre le chef de l'Etat hors du pays. »

On voit clairement l'Angleterre s'immiscer dans les affaires bulgares, et maintes circulaires aux grandes puissances, où l'on reconnaissait soi-disant la main du prince Alexandre, sont sorties de l'officine de l'agence diplomatique anglaise. Aussi a-t-on tout d'un coup découvert chez le prince de Bulgarie des qualités d'homme politique et de gouvernement ignorées jusqu'alors.

Les autres pays se tiennent à l'écart. L'Autriche, sortie pour un moment de sa réserve habituelle, après quelques conseils intéressés donnés à M. Karavéloff, bat prudemment en retraite; Bismarck qui veut la paix a déjà ressaisi les rênes de l'alliance à trois, un instant compromise, et la proposition d'une conférence à Con-

stantinople est bientôt acceptée des puissances.

La France s'est depuis longtemps tenue, malheureusement, à l'écart des questions de l'Orient; l'extrême Orient seul la préoccupe. L'Italie entrera en scène un peu plus tard, sous la ferme impulsion donnée par le général de Robilant à sa politique extérieure; elle jouera un rôle désintéressé, mais pas sans succès diplomatique.

On nous pardonnera facilement d'avoir laissé jusqu'à présent la Turquie complètement de côté, en oubliant l'adage : « A tout Seigneur tout honneur. » Le sultan est si peu seigneur dans son empire qu'il ne nous a pas été difficile de faillir à cette maxime.

La Turquie, la bonne Turquie, qui tombe en loques et en guenilles, n'a pas bougé. La province autonome ne lui appartenait que nominalement; pourquoi s'en occuper? Au contraire la peur a remplacé l'indignation; on a été presque terrifié à Constantinople, car l'effectif de l'armée n'existait que sur le papier! La crise rouméliote, ce qui était très adroit de la part des révolutionnaires, tombait en pleine fête religieuse; les Ottomans célébraient les fêtes du Courban-Baïram. Les troupes turques à Constantinople étaient en nombre tout à fait insuffisant et le sultan s'opposait absolument à dégarnir sa capitale dans la crainte d'une révolution du palais. Seul Osman Pacha poussait à la guerre, mais il se vit bientôt écarter des affaires. Ainsi il ne resta au grand Vizir que les atermoiements, l'éternel moyen desTurcs; attendre la suite des événements et pro-

tester auprès des puissances signataires du traité de Berlin.

La situation de la Turquie était très critique. Si elle envoyait des troupes pour rétablir l'ordre en Roumélie, elle avait à craindre un soulèvement (prêt à éclater) en Macédoine. Les Serbes et les Grecs, qui avaient mobilisé leur armée se préparaient à revendiquer *manu militari* une part du gâteau oriental, comptant sur un moment favorable pour se mettre de la partie. Aussi les conseils d'attendre les décisions de l'Europe prévalurent-ils auprès d'Abdul-Hamid et les troupes turques se mirent sur la défensive comme les troupes bulgares !

Un revirement très sensible s'est opéré dans la politique de l'Europe sous l'influence de la Russie et, pour éviter de plus graves complications, la conférence des ambassadeurs à Constantinople, va se réunir à brève échéance.

Pour sauvegarder l'alliance à trois et donner satisfaction à la Russie, on se décide à discuter des mesures de coercition pour rétablir le « *statu quo ante.* » La Serbie, dont l'armée est mobilisée, ne peut se lancer seule contre la Turquie pour s'emparer de la Vieille Serbie ; encouragée et poussée par l'Europe diplomatique, elle manifeste ses intentions de ne pas laisser se modifier l'équilibre oriental à son détriment. Elle provoque ainsi les premiers incidents avec la Bulgarie.

Le but est bien visible. Le prince Alexandre doit expier son ambition ; on le pousse doucement au

bord du fossé où l'on croit le faire sûrement tomber. Une première circulaire, sous forme d'avertissement des puissances, invite le gouvernement bulgare à suspendre ses armements et à retirer ses troupes de Roumélie. A Sofia, les ministres sont alarmés. Le prince Alexandre est inquiet. On parle ouvertement d'abdication. Va-t-on perdre les fruits de la révolution et d'un plan habilement conçu? Non! La Serbie est là; elle va, en cherchant à donner le coup de grâce à la Bulgarie et en exécutant les volontés de l'Europe, sauver la situation critique des Bulgares et leur donner l'occasion de faire connaître leur courage et leur valeur militaire sur les champs de bataille de Sliwnitza; elle va leur concilier définitivement les sympathies des peuples qui ont aussi combattu pour leur indépendance.

CHAPITRE IV

Sentiments de la Serbie à l'égard de la Bulgarie. — Le rôle qu'elle joue sur le conseil des puissances. — Provocations répétées. — Incident à la frontière. — Déclaration de guerre. — Manifeste royal et manifeste princier.

Déjà, le 22 septembre, parut un décret royal ordonnant la mobilisation de l'armée serbe et appelant le premier ban de la réserve sous les armes. Il convoquait aussi l'assemblée nationale ou Skouptchina pour le 1er octobre. Chacun se figurait que l'on allait marcher contre la Turquie et occuper les districts de la Vieille Serbie. En même temps, la liberté de la presse et du droit de réunion était suspendue, et les correspondants de journaux expulsés. Les Bulgares, plus adroits, recueillirent ces derniers qui ne se firent pas faute de tomber à bras raccourcis sur le gouvernement serbe.

Six jours après la révolution rouméliote, le 24 septembre, le roi Milan a déjà ordonné la concentration des troupes serbes sur la frontière de Bulgarie, sous prétexte de troubles et d'insurrection dans les districts limitrophes de la principauté.

C'est ainsi qu'à la fin de septembre apparaissent les premiers indices de provocation de la part des Serbes, et ce n'est pas sans étonnement que l'on voit les Bulgares et le prince Alexandre rester longtemps parfaitement tranquilles et confiants dans la sympathie et l'amitié de leurs voisins, illusion qui aurait pu leur coûter cher. Le prince de Bulgarie avait une confiance illimitée dans les bonnes intentions du roi Milan et, malgré les avertissements répétés de ses ministres, il n'a pas cru, jusqu'au dernier moment, à la possibilité d'une attaque de la Serbie et à tant de noirceur de la part de son ami. Les avertissements et incidents provoqués par la Serbie ne manquaient pourtant pas.

Il est heureux qu'au ministère de la guerre et à l'état-major cette opinion optimiste n'ait pas été partagée, et que les plans de mobilisation et de défense aient été préparés dans l'éventualité d'une guerre serbo-bulgare. De plus, aux premiers jours d'alarme, quelques faibles corps de troupes prirent déjà position du côté de la frontière serbe tandis qu'un changement de front s'opérait de Samakoff et Küstendil vers Trn, Wrabtcha, Dragoman et Tzaribrod. Le capitaine Nikiforoff, ministre de la guerre, ordonna, de sa propre autorité, la formation d'un corps d'armée du Nord destiné à défendre Viddin et la partie de la Bulgarie située au sud du Timok, entre les Grands Balkans et le Danube. Le ministre n'avait pas le droit positivement d'organiser et de disposer de nouvelles troupes sans l'assentiment de l'état-

major général. Il faut cependant reconnaître qu'il fut singulièrement heureux et perspicace ; car, sans la formation de ce corps du Nord, la place de Viddin eût été enlevée les premiers jours de l'entrée en campagne des Serbes, ce qui eût changé la face des choses au moment de la cessation des hostilités et des préliminaires de paix. Dès le commencement du mois d'octobre, le génie faisait élever les fortifications qui furent d'une si grande utilité à Trn, Wrabtcha, Sliwnitza et à l'entrée du défilé de Dragoman.

Les coups d'épingles du gouvernement serbe se faisaient sentir chaque jour. C'était à se demander s'il ne désirait pas pousser à bout les Bulgares et leur faire déclarer la guerre ; mais ceux-ci se tenaient prudemment sur la réserve. Dans tous les cas, la Serbie avait, paraît-il, intérêt à attiser le feu et à maintenir la tension existant entre les deux pays pour faire éclater la guerre au moment propice (qui ne le fut guère).

On se demande à quoi attribuer les hésitations et les atermoiements du roi Milan, et quel était au fond le but de la campagne que menaient ce prince et son gouvernement.

Il est à supposer qu'à l'origine la Serbie était un des facteurs qui devaient amener le gouvernement bulgare à retirer ses troupes de Roumélie ; mais, devant la persistance du prince Alexandre à rester à Philippopoli, elle reçut le mandat de le mettre à la raison par les armes.

De qui reçut-elle cette mission? Très probablement de l'Autriche-Hongrie, en vertu d'une entente établie entre les trois empires pour éviter un conflit plus étendu et donner surtout satisfaction à la Russie qui venait de rayer le prince Alexandre des cadres de son armée.

Le plan était ainsi conçu : entrée de l'armée serbe en Bulgarie et prise de Sofia, ce qui ne faisait aucun doute ; intervention de la Russie ; déposition du prince Alexandre ; union complète des deux Bulgarie sous un autre sceptre. La Serbie recevait pour prix de ses services la ville et le district de Viddin et, de plus, au sud, une rectification de frontière qui comprenait le district de Trn, une partie des districts de Küstendil et de Sofia. La ligne de démarcation entre ces deux pays se trouvait ainsi passer en avant de Sliwnitza, à 40 kilomètres au plus de la capitale bulgare. C'était une jolie gratification. On verra plus tard comment le plan d'invasion de l'armée serbe s'accorda avec cette combinaison diplomatique, et avec quel mépris des règles militaires l'état-major du roi Milan chercha à occuper le plus de territoire possible, oubliant qu'il fallait avant tout s'emparer de la capitale bulgare ou battre tout au moins l'armée ennemie. Non ! on voulait étendre aussi loin que faire se pouvait l'occupation du territoire bulgare pour avoir au moment de la suspension des hostilités des gages plein les mains.

La rupture des rapports et des relations entre

Serbes et Bulgares remontait à l'année précédente. Elle s'était produite au sujet de la revendication par le gouvernement du prince Alexandre d'un coin de terre, situé sur la rive droite de Timok, dans le district de Viddin où les Serbes faisaient paître leurs bestiaux depuis le règne de Milosch 1er. A brûle-pourpoint, le ministre-président bulgare d'alors, M. Dragan Tzankoff, sans autre forme de procès, fit occuper militairement ce pâturage. Cela donna lieu à une série de notes diplomatiques et à une demi rupture des relations entre les deux pays. Cependant le secrétaire de l'agence serbe continuait à résider à Sofia où il assistait le consulat de Grèce chargé des intérêts de la Serbie.

Le premier incident qui éclata et qui, déjà à ce moment, risqua de faire commencer les hostilités eut lieu dans le district de Trn. Nous l'écrivions à peu près dans les termes suivants à l'*Indépendance Belge* :

« On racontait hier matin que, dans la nuit du 5 au 6 octobre, des officiers serbes avaient fait occuper un petit village bulgare. Aussitôt le télégraphe joua et on donna l'ordre à une compagnie stationnée à Breznik de se transporter à Trn, frontière serbe. Cette marche fut exécutée très rapidement. (L'armée bulgare fournit de grandes traites sans laisser derrière elle ni traînards ni écloppés). C'était une fausse alerte ; les soldats du roi Milan s'étaient retirés. Mais rapprochez cet incident des aspirations du gouvernement serbe et du fait que les relations

diplomatiques entre les deux pays sont rompues ; il est évident que, d'un moment à l'autre, le conflit peut éclater. »

Le prince de Bulgarie est rappelé à Sofia vers le 19 octobre par ses ministres qui voient les mauvais rapports avec la Serbie augmenter de jour en jour. Il se décide à envoyer, en mission spéciale auprès de son ami le roi Milan, un de ses fidèles, M. D. Grékoff, porteur d'une lettre particulière[1]. Le roi de Serbie refuse de recevoir l'envoyé du prince, prétextant que cette missive contient la proposition d'une alliance offensive contre le sultan et la Turquie.

Le prince était en route pour inspecter les troupes à la frontière turque du côté de la Macédoine et venait de quitter la petite ville de Radomir, lorsqu'il fut rejoint par un courrier qui lui portait la nouvelle du refus de Milan d'accepter la mission Grékoff. Il rentra précipitamment à Sofia pour se concerter

[1] Voici cette lettre :

La population de la Bulgarie s'inquiète au sujet des nouvelles arrivant de la Serbie. Je me décide à t'informer que les émigrés ont été renvoyés et leurs chefs arrêtés.

La population a peine à croire aux bruits tendant à déchirer les liens d'amitié et de sang qui unissent nos pays frères. Je m'adresse à toi, cher ami, en te priant de m'autoriser à démentir ces bruits alarmants.

Les événements, survenus en Roumélie, qui ont réuni les deux Bulgarie n'ont aucune tendance hostile envers la Serbie, et je t'assure de toute mon amitié et de mon amour fraternel.

M. Grékoff, ancien ministre, que je charge de te porter cette lettre, a l'ordre de te répéter de vive voix tous les sentiments qui nous animent envers nos frères serbes.

avec ses ministres et arrêter les dispositions à prendre dans le cas de complications. Il est curieux d'ajouter que, même après cette fin de non-recevoir de la Serbie, le prince Alexandre ne croyait pas à la probabilité d'une guerre. Il retourna bientôt à Philippopoli, toujours accompagné du représentant de l'Angleterre M. Lascelles. C'est là qu'il reçut l'annonce de la déclaration de guerre.

Peu de temps après, les Serbes occupent le poste douanier de Dascheno-Kladenitza, dans les environs de Trn, puis se retirent. On voit qu'ils employaient toujours la même tactique. Cette dernière violation de la frontière bulgare produisit une grande sensation et inquiéta déjà l'Europe.

Les insinuations et les attaques serbes continuent et, peu avant la déclaration de guerre, on assiste à un combat à coups de télégrammes officieux entre les deux ministres des affaires étrangères, Garachanine et Tzanoff. C'est l'agence Havas qui paie les pots cassés de l'affaire; la Serbie la renie absolument et n'en veut plus. Elle est trop bulgarophile.

Les Serbes cherchent à corrompre les fonctionnaires et les maires des districts voisins de la frontière et réussissent parfois. Ils entretiennent des relations continuelles avec la population des districts de Trn et de Küstendil.

Le gouvernement bulgare, fatigué par cette accumulation de petites attaques et de froissements, demande à la Serbie par l'intermédiaire de M. Rhangabé, représentant de la Grèce à Sofia, des expli

cations au sujet de l'accusation qui prétend que deux cents Serbes auraient été jetés en prison. La note bulgare exige la preuve du fait avancé et demande à M. Rhangabé s'il a reçu des réclamations à ce sujet de la part des ressortissants serbes dont il est chargé de défendre les intérêts. Au surplus, le gouvernement bulgare lui propose de visiter les prisons. La réponse à cette note arriva huit jours plus tard sous la forme d'une déclaration de guerre.

Ici, citons deux correspondances qui donneront une idée de ce qui se passait à Sofia et en Roumélie :

Du 25 octobre et du 8 novembre :

Le retour au *statu quo ante* paraît être considéré par certains diplomates comme la chose la plus simple, mais pour nous qui sommes à même de nous rendre compte des dispositions des populations bulgares et qui connaissons leur tempérament, il est matériellement impossible. Une tentative d'intervention de la Porte amènerait la guerre, car les Bulgares de la Roumélie s'y opposeraient par les armes et ceux de la principauté accourraient à leur aide. On verrait se renouveler les massacres qui ont précédé la guerre de 1877-78.

Les complications que l'on croit écarter ne feraient que s'aggraver, car les panslavistes russes ne se résigneraient pas à abandonner leurs frères de la péninsule balkanique.

Deux solutions sont possibles : l'Union personnelle dont on a tant parlé et sur laquelle je ne reviendrai pas, ou la reconnaissance pure et simple de l'Union. Si les puissances veulent absolument la paix, elles doivent se rallier à cette dernière alternative, la soutenir et contenir la Serbie et la Grèce plutôt que de tenter l'aventure d'une in-

surrection bulgare. On dit que la Serbie a ajourné ses prétentions vis-à-vis de notre pays, remettant la partie à la fin de la conférence ; mais si les Serbes ont eu réellement l'intention de marcher contre nous, ils ont, comme les Turcs, laissé passer le bon moment.

Notre frontière était tout à fait dégarnie de troupes, il y a huit jours : aujourd'hui ils auront à compter avec une armée d'au moins vingt mille hommes qui les attendent derrière des retranchements.

On fortifie le défilé de Dragoman qui est très facilement défendable ; on établit une deuxième ligne de défense à Sliwnitza ; enfin la capitale voit ses anciens retranchements et forts remis en état. Sofia est protégée à l'ouest par un fort dominant la plaine du côté serbe et qui rendrait difficile l'approche d'une armée ennemie. Elle est en outre défendue, du côté de l'est et du sud, par deux autres forts et, au nord, par un fortin. Sofia ne résisterait certainement pas à un siège prolongé et à de la grosse artillerie, mais son haut plateau se prêterait très bien à une bataille décisive.

Le roi Milan courrait des risques sérieux en venant guerroyer sur notre territoire. Il laisserait derrière lui des districts peu sûrs, celui de Zaïtschar notamment, où l'effervescence, pour se maintenir à l'état latent, n'en existe pas moins. D'autre part les partisans des Karageorge, les révolutionnaires Paschich, Petranowistch et *tutti quanti* n'attendent qu'une occasion de se soulever.

Du 8 Novembre :

Je vous ai télégraphié que le départ du ministre-président Karavéloff pour Philippopoli donnait lieu à des interprétations diverses. Il ne semble pas que ce soit la question serbe, toujours pendante, qui ait motivé ce déplace-

ment; car dans ce cas, M. le ministre des affaires étrangères Tzanoff, et M. le ministre de la guerre ne seraient pas restés à Sofia. Le prince désirait tenir un conseil de cabinet pour arrêter l'attitude à prendre vis-à-vis des décisions éventuelles de la Conférence. Il avait été avisé télégraphiquement de Constantinople qu'on allait lui faire remettre un *ultimatum* exigeant le retrait des troupes de la Roumélie et lui enjoignant de faire son mea culpa.

Son Altesse ne s'est nullement gênée de communiquer cette nouvelle à son entourage et de la rendre publique. Le prince est personnellement décidé à ne pas retirer ses troupes, par conséquent à ne pas s'avouer fautif. Il combattra avec son peuple, à la vie et à la mort, pour l'Union bulgare. Ce sont ses propres paroles.

Du reste, comme je vous l'ai déjà fait pressentir, les Rouméliotes, s'ils étaient abandonnés par leurs frères du Nord, ne se soumettraient pas au *statu quo ante*, et préfèreraient dévaster leur pays, brûler leurs villes et leurs villages et se retirer dans les montagnes.

En même temps que l'on confère à Constantinople contre la Roumélie, on confère à Philippopoli pour parer à la décision des ambassadeurs, et soyez sûr que le conseil des ministres imitera le prince dans son attitude résolue. Alexandre de Battenberg n'a du reste rien à perdre. Sa personnalité est actuellement tout à fait dégagée ; il a offert en temps et lieu d'abdiquer, si l'Union pouvait être ainsi assurée. On n'a rien voulu entendre. Son peuple et ses ministres sont avec lui, il ne peut et ne doit reculer. Nous verrons si la Conférence fera exécuter ses décisions par la force. Il n'y a que la Turquie qui puisse avoir cette mission, car on ne peut guère supposer qu'une puissance étrangère se chargerait de cette besogne. Mais voyez-vous, en plein XIX[e] siècle, sous l'égide des grandes puis-

sances et de ses ambassadeurs, les Turcs reprendre et réoccuper une province qu'il n'y a pas huit années on avait sorti de leurs griffes et qui est en pleine voie de civilisation ! Il faut que la paix de l'Europe soit bien précaire pour que la seule façon de sortir de l'imbroglio oriental soit d'aboutir à un tel barbarisme : le recul de la civilisation et la négation du principe des nationalités.

Le conflit serbo-bulgare devient chaque jour plus intense. Le secrétaire de l'agence diplomatique, qui était resté *privatim* à Sofia comme aide de M. Rhangabé, a été rappelé par son gouvernement. La cavalerie bulgare a fait prisonniers dix soldats serbes avec armes et bagages.

Nous étions jusqu'ici à la demi-rupture des relations diplomatiques ; nous voici maintenant en demi-état de guerre. Il sera difficile d'éviter le conflit ; des deux côtés on y est préparé.

Il est intéressant de noter que la Serbie a eu jusqu'à huit jours avant la déclaration de guerre, sinon un diplomate, du moins un agent officieux, à Sofia, auquel il était très facile de se rendre compte des précautions que prenaient les Bulgares, en fortifiant différents points de leurs frontières. Il pouvait même avoir des indications précises sur les ouvrages de défense qui n'étaient un secret pour personne. Il est étonnant que le gouvernement bulgare ait toléré si longtemps le secrétaire de l'ancienne agence de Serbie à Sofia, alors que la Bulgarie n'avait aucun représentant à Belgrade.

Même lorsque, dans la nuit, l'employé serbe prit la route de Sliwnitza, Dragoman et Tzaribrod, quoique bien et dûment escorté, il pouvait distin-

guer, malgré l'obscurité, les lignes de terre fraîchement remuées et se rendre compte que le génie bulgare était loin de rester inactif. Car il n'est pas probable que pendant six heures de voiture on ait tenu le malheureux les yeux bandés.

Peu après se place le dernier incident qui donna aux Serbes prétexte à déclarer la guerre : c'est une attaque qui eut lieu à la frontière du district du Trn, dans un endroit perdu et sauvage. Bulgares et Serbes se déclarant innocents, on ne peut savoir qui engagea les hostilités.

Il est assez indifférent de s'arrêter à cette dernière cause, car il est suffisamment établi que les Serbes voulaient la guerre ; ils l'ont avoué dès lors. Ce ne sont pas ces conflits qui se produisaient incessamment à la frontière qui décidèrent le roi Milan à entreprendre cette expédition malheureuse, mais il y était poussé par la diplomatie comme il l'a dit plus tard. A titre de mémoire, nous donnons la version serbe et la version bulgare de l'engagement de Vlassina :

Version Serbe. — *Les Bulgares ayant attaqué les Serbes à Vlassina, territoire serbe, le roi Milan a fait déclarer au prince Alexandre qu'il envisage cet acte d'hostilité comme une déclaration de guerre et qu'il va agir en conséquence. Il a ajouté qu'il considérait la paix entre les deux pays comme ayant pris fin.*

Version Bulgare. — *Le poste bulgare faisant la garde sur la frontière à Iswor, district de Küstendil,*

a été attaqué aujourd'hui par des troupes serbes. Un des gardes a été tué, un autre blessé; les Serbes ont dévalisé les deux victimes.

Le sous-préfet de Trn, accompagnant un officier en tournée d'inspection, est tombé ce matin dans une embuscade serbe sur territoire bulgare. Il a eu son cheval tué sous lui, mais a, néanmoins, réussi à s'échapper.

Le 14 novembre, à 2 heures du matin, arrivait à Sofia la déclaration de guerre à l'adresse de M. Rhangabé, représentant de la Grèce et chargé des intérêts serbes, pour être transmise au ministre des affaires étrangères de la principauté. Cette note était heureusement télégraphiée en clair et fut immédiatement connue du gouvernement qui avisa tout de suite le prince à Philippopoli. Par une étonnante inadvertance, ce télégramme resta à l'agence de Grèce, sans être communiqué, jusqu'à 11 heures et demie du matin. M. Tzanoff, inquiet et ne voyant rien arriver, fit demander à M. Rhangabé s'il n'avait rien reçu. Celui-ci trouva effectivement un télégramme, datant de la nuit, dont on n'avait pas encore pris connaissance! C'était la déclaration de guerre qui ne fut donc officiellement connue que le 14 aux environs de midi et alors que l'armée serbe avait déjà envahi le territoire de la principauté. Ce retard eût pu être préjudiciable aux armes bulgares, en différant le départ des renforts de Roumélie qui seraient peut-être arrivés trop tard devant Sliwnitza.

La déclaration de guerre était conçue dans les termes suivants :

Le commandant de la 1re division et les autorités de la frontière annoncent simultanément que les Bulgares ont attaqué aujourd'hui 13, à 7 heures et demie du matin, les positions occupées par un bataillon du 1er régiment d'infanterie, sur le territoire serbe, dans les environs de Vlassina.

Le gouvernement royal regarde cette agression non motivée comme une déclaration de guerre et vous prie de notifier en son nom à M. Tzanoff, ministre des affaires étrangères en Bulgarie, que la Serbie, acceptant les conséquences de cette attaque, se considère en état de guerre avec la Bulgarie à partir de samedi, 6 heures du matin, 14 novembre.

Il est très intéressant de citer en regard la circulaire serbe et la circulaire bulgare aux grandes puissances, la proclamation du roi Milan et la proclamation du prince de Bulgarie à leurs peuples.

CIRCULAIRE SERBE

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence, au nom du gouvernement royal, que les troupes bulgares ont attaqué hier à 7 heures et demie du matin les positions occupées par le 1er bataillon du 1er régiment d'infanterie royale, sur le territoire serbe, dans les environs de Vlassina. Le gouvernement royal, regardant cette agression non motivée comme une déclaration de guerre de la part du gouvernement princier, a fait notifier, par l'agent diplomatique et le consul général de Sa Majesté Hellénique à Sofia,

que le royaume se considère en état de guerre, à partir du samedi 14 novembre à 6 heures du matin.

L'agression de la Bulgarie justifie entièrement la décision que le gouvernement royal, à regret, s'est vu obligé de prendre, s'étant jusqu'à présent imposé, par déférence pour les grandes puissances, une extrême réserve.

Le gouvernement royal pouvait, à juste titre, espérer que la crise actuelle se terminerait à bref délai et que la principauté serait mise dans l'impossibilité matérielle et morale d'inquiéter ses voisins.

Toutefois, vis-à-vis de la situation créée par le gouvernement bulgare et dont la Serbie ne saurait accepter la responsabilité, le gouvernement royal espère que votre gouvernement voudra bien reconnaître qu'il se trouve en cas de légitime défense et que la dignité du royaume lui impose le devoir de ne pas se soustraire à la provocation qui lui a été adressée.

J'ai en même temps l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que Sa Majesté le roi Milan a pris aujourd'hui le commandement de l'armée royale, et qu'il n'entre aucunement dans les intentions de la Serbie de porter préjudice aux droits de Sa Majesté Impériale le sultan. La Serbie, qui a toujours témoigné de son respect pour les traités, ne saurait, dans la situation qui lui a été imposée, poursuivre un but incompatible avec sa dignité.

MANIFESTE ROYAL

Fidèle à la politique héréditaire des Obrenovitch et pour protéger les intérêts traditionnels de notre pays, j'ai pris, avec l'assistance des représentants de mon cher peuple, toutes les mesures nécessaires que motivait la violation des traités par le gouvernement bulgare. J'ai agi ainsi pour

démontrer clairement que la Serbie ne peut rester indifférente en présence d'une perturbation de l'équilibre des forces des états des Balkans, et surtout lorsque cette perturbation a lieu exclusivement au profit d'un État qui n'a utilisé sa liberté qu'à l'effet de prouver à la Serbie qu'il est pour elle un mauvais voisin, et qu'il ne veut respecter ni ses droits ni son territoire.

Les mesures douanières non justifiées que la Bulgarie a prises contre la Serbie, — mesures qui ont anéanti toutes les relations commerciales entre les deux pays, — n'avaient d'autre but que de prouver à la Serbie les sentiments d'hostilité dont est animée vis-à-vis d'elle la principauté deBulgarie, depuis qu'elle existe comme État indépendant.

La façon violente et illégale dont les Bulgares se sont approprié Brégovo, les encouragements que la Bulgarie a ouvertement prodigués aux entreprises séditieuses contre la sécurité intérieure du royaume, fomentées par des individus condamnés pour crime de haute trahison, j'ai supporté tout cela, animé du désir de donner des preuves de patience, comme il sied à un État qui a acheté sa liberté au prix de son sang, qui a prospéré grâce aux sympathies de l'Europe et qui, dans toutes les phases de son développement, a protégé et respecté les droits d'autrui comme les siens propres.

Mais les mauvais traitements que l'on fait subir avec intention à des sujets serbes en Bulgarie, les mesures prises pour fermer la frontière, et la concentration à la frontière serbe de masses de volontaires indisciplinés qui ont attaqué à main armée, non seulement les populations de la frontière, mais aussi l'armée serbe, chargée de la défense du territoire du royaume, tous ces faits constituent une provocation intentionnelle que les intérêts les plus sa-

crés du pays, la dignité du peuple serbe et l'honneur des armes de la Serbie me défendent de supporter.

Telles sont les raisons pour lesquelles j'ai accepté l'état d'hostilité publique créé par le gouvernement bulgare, et ordonné à ma fidèle et brave armée de franchir la frontière de la principauté. Le triomphe de la juste cause des Serbes ne dépend donc plus que du sort des armes, du courage de l'armée et de la protection du Tout-Puissant.

En faisant connaître cet état de choses à mon cher peuple, je compte, dans ces graves circonstances, sur son amour pour la patrie et sur son dévouement à la sainte cause de la Serbie.

CIRCULAIRE BULGARE

Le gouvernement princier bulgare, dit-elle, n'a rien entrepris d'hostile ni d'agressif contre la Serbie; personne n'ignore que la frontière bulgaro-serbe était totalement dégarnie de troupes, il y a un mois ; des troupes bulgares furent dirigées à la frontière, seulement quand il fut avéré et connu que la Serbie, au lieu de menacer directement l'empire ottoman, avait fait tout à coup une diversion contre la frontière bulgare. Personne non plus n'ignore que les troupes bulgares, encore aujourd'hui, se trouvent à 5, 10 et 25 kilomètres de la frontière.

Ces mesures ne sont-elles pas un témoignage incontestable des dispositions empreintes de prudence et de modération du gouvernement bulgare qui, loin de vouloir prononcer une action offensive quelconque, faisait, au contraire, tous ses efforts pour éviter à tout prix un conflit, en se renfermant dans une attitude défensive ?

Dans ces conjonctures, le gouvernement bulgare fait appel à la haute impartialité et au jugement équitable des

gouvernements étrangers sur le caractère et la portée de la déclaration de guerre de la Serbie.

Il appartient à l'Europe de juger lequel de nous a pris l'initiative de cette guerre et de décider de quel côté est le bon droit.

MANIFESTE PRINCIER

Le gouvernement serbe, conduit par un but égoïste, brisant les liens de la sainte union, nous a déclaré la guerre aujourd'hui sans aucun prétexte juste, et il a ordonné à l'armée d'entrer dans notre pays.

Nous avons appris cette nouvelle avec un grand chagrin, car nous n'aurions jamais cru que nos frères, qui ont le même sang et la même foi, lèveraient la main et commenceraient une guerre fratricide dans les moments difficiles que traversent les peuples des Balkans, et qu'ils se comporteraient d'une manière si inhumaine et si irréfléchie envers des voisins qui, sans faire de tort à personne, travaillent et combattent pour une cause juste, généreuse et digne d'éloges.

Laissant aux Serbes et à leur gouvernement toute la responsabilité de cette guerre fratricide et de ses conséquences pour les deux États, nous annonçons à notre peuple bien-aimé que nous avons accepté la guerre déclarée par les Serbes ; que nous donnons à nos troupes courageuses l'ordre de commencer les opérations contre l'ennemi, de défendre énergiquement le pays, l'honneur et la liberté du peuple bulgare.

Notre cause est sainte et nous avons l'espoir que Dieu nous prendra sous sa protection et nous donnera le secours nécessaire pour vaincre les ennemis, et nous sommes convaincus que, pour défendre cette cause sainte, chaque Bul

gare capable de porter les armes viendra sous les drapeaux combattre pour la patrie et la liberté.

Nous prions Dieu de protéger la Bulgarie et de la secourir dans les temps difficiles que traverse le pays.

ALEXANDRE.

Philippopoli, 14 novembre.

A l'Armée Bulgare.

Officiers, sous-officiers et soldats !

Le roi serbe nous a déclaré la guerre. Il a ordonné à l'armée serbe d'envahir notre territoire. Nos frères Serbes, au lieu de nous aider, veulent ruiner notre patrie.

Soldats, montrez votre courage ! Défendez vos mères, vos foyers ; poursuivez l'ennemi qui nous attaque lâchement et traîtreusement jusqu'à son complet anéantissement.

Frères, en avant ! que Dieu nous aide et nous donne la victoire !

ALEXANDRE.

Il est curieux de comparer ces deux styles : l'un pesant et embarrassé, tournant et retournant difficilement ces phrases compliquées et entortillées comme la pensée qu'elles expriment ; l'autre ferme, patriotique et concis, défendant le bon droit d'une nation attaquée à un moment critique d'où dépend son avenir.

La déclaration de guerre a été reçue avec calme et très dignement par le peuple bulgare, avec enthousiasme par l'armée ; mais on n'a remarqué aucune manifestation bruyante et braillarde.

Le manifeste princier, daté de Philippopoli, a été

affiché à deux heures de l'après-midi. Des rassemblements se formaient pour en prendre connaissance. Quelqu'un en donnait lecture à haute voix, puis le groupe se dispersait, faisant place à d'autres curieux.

Le régiment n° 5, Donausky-polk, est parti le 14 au matin ainsi qu'une batterie d'artillerie. Les soldats chantaient : « Allons, allons, marchons contre les Serbes que nous allons battre ! » Leurs fusils portaient au bout du canon des branches de buis. Ils se rendaient à Sliwnitza pour renforcer les troupes occupant cette position ; l'entrain était admirable et le soldat bien équipé.

Le 15 au matin, je me rends chez le ministre de la guerre pour recueillir quelques nouvelles et détails sur le combat de la veille à Tzaribrod.

Le ministre ne paraît pas trop inquiet quoique préoccupé. Il nous dit qu'il s'attend à une attaque des Serbes du côté de Trn et de Wrabtcha. On voit qu'il n'a pas perdu espoir, mais qu'il augure mal de la journée qui va se dérouler.

Le prince est attendu vers 10 heures du matin venant de Philippopoli. Une grande partie de la population se porte à sa rencontre ; il y a foule sur la route de Constantinople. Il est vivement acclamé par le peuple. Au palais, il est attendu par ses ministres et son état-major. On va tenir un conseil de guerre et un conseil de cabinet pour parer aux événements politiques et militaires.

La vie est excessivement mouvementée ; on vi beaucoup et rapidement dans des moments de cris

comme ceux-ci, surtout lorsqu'il faut courir à droite et à gauche pour attraper une nouvelle. A midi je me rends à un *Te Deum* chanté à la cathédrale de Saint-Kraal. Le prince, les ministres Karavéloff, Tzanoff, Radoslavoff, Karoleff, l'état-major et beaucoup d'officiers y assistent. L'église est remplie par une foule recueillie. C'est le métropolitain de Sofia, Mgr Clément, qui officie. Alexandre de Battenberg a la figure soucieuse, le séjour en Roumélie a bronzé son visage.

Pendant la prière, implorant la bénédiction du Tout-Puissant, tous les assistants s'agenouillent : l'impression est sublime. On sent que chacun demande à Dieu de donner la victoire aux armes bulgares et de tirer le pays du péril et du danger où il se trouve.

Lorsqu'on se relève, Monseigneur, d'une voix forte, prononce une allocution patriotique : « Les Bulgares, dit-il, contraints de se battre contre un peuple frère ont Dieu et le bon droit pour eux. Une cause juste triomphe toujours. Il est du devoir de chaque citoyen, jeune ou vieux, de défendre la liberté de la patrie. » Ces paroles prophétiques sont accueillies par des murmures approbateurs. Le prince reçoit ensuite la bénédiction de l'évêque qu'il remercie en l'embrassant ; il est vivement acclamé à la sortie de l'église.

Déjà le canon a parlé. Il est grand temps que le prince se rende à l'armée[1] avec tout ce qui peut

[1] L'armée bulgare était composée de huit régiments d'infanterie désignés par le nom de la contrée où ils étaient recrutés.

porter un fusil pour offrir à l'ennemi la dernière résistance. Sliwnitza enlevé, la partie est perdue.

1er régiment : Alexandrowsky polk, Sofia.
2e régiment : Stroumsky polk, Samakoff, Küstendil, Radomir.
3e régiment : Bdinsky polk, Viddin et Lom.
4e régiment : Plewnsky polk, Plewna et Lowtcha.
5e régiment : Donausky polk, Roustouck et Silistrie.
6e régiment : Tirnousky polk, Tirnova et Sistovo.
7e régiment : Preslawsky polk, Schoumla et Preslaw.
8e régiment : Primorsky polk, Varna.

Les quatre premiers régiments formaient la première division de l'Ouest, les quatre autres, la deuxième ou division de l'Est. En temps de paix, le régiment était composé de trois drougines ou bataillons d'un effectif de sept cents hommes. La division comprenait deux brigades. L'infanterie était armée du fusil Berdan.

L'artillerie était forte de deux régiments (six batteries de campagne de huit canons par régiments), de deux batteries de montagne à quatre canons et d'une compagnie de position. Six batteries étaient de 10,5 centimètres, cinq de 8 centimètres et une de 9 centimètres.

La cavalerie se composait de deux régiments, comprenant chacun quatre sotnias (escadrons) de cent cinquante chevaux et d'une sotnia servant d'escorte princière, comptant deux cents chevaux. Ils étaient armés d'un mousqueton, système Berdan.

Un bataillon de quatre compagnies (pontonniers, pionniers, sapeurs, télégraphistes), montant à deux cent vingt hommes formait le génie.

Le train d'armée n'existait pas. Il fut remplacé par un service de réquisition.

L'effectif de paix arrivait à dix mille hommes. L'organisation militaire portait qu'en temps de guerre deux drougines supplémentaires (une de marche et une de dépôt) seraient adjointes au régiment. En outre, par l'introduction des réserves, les drougines possédaient mille ou mille deux cents hommes et l'effectif total de l'armée mobilisée s'élevait par ce fait de trente-cinq mille à quarante mille hommes.

Dès la mobilisation, qui remontait au mois de septembre, on avait préparé l'organisation de deux troisièmes régiments pour la cavalerie et l'artillerie. Celui de cavalerie fut en partie formé par

la gendarmerie et prit part à la campagne. Celui d'artillerie fut prêt au moment de la cessation des hostilités.

Au début de la campagne, le ministère de la guerre disposait aussi de dix mille hommes de landwehr, armés du fusil Krinka, qui formaient dix bataillons avec un seul officier. Cette troupe, dès les premières affaires, se désagrégea complètement et ne pu être reconstituée qu'après Sliwnitza. Elle fut envoyée à Breznik et à Trn. L'organisation de la landsturm, entreprise surtout dans un but politique, était défectueuse.

En dehors du cadre de l'armée, un corps du Nord avait été constitué pour opérer dans le district de Viddin. Il se composait de quatre mille réservistes, de cinq mille hommes de landsturm et de mille volontaires.

L'armée roumélioto comprenait : douze bataillons du 1er ban avec vingt-quatre officiers et neuf cent quarante-neuf hommes ; deux escadrons avec cent cinquante chevaux, une compagnie de pionniers et une batterie de quatre canons. Elle était armée de fusils Berdan, Peabody-Martini et Krinka. L'effectif des troupes rouméliotes qui prirent part à la guerre serbo-bulgare fut de treize mille combattants environ.

CHAPITRE V

Commencement des hostilités. — Occupation de Tzaribrod et du défilé de Dragoman par l'ennemi. — Concentration des troupes bulgares devant Sliwnitza. — Invasion des Serbes. — Combats de Wrabtcha et de Trn.

Lorsque les Serbes envahirent, le 14 novembre, au matin, le territoire de la principauté, ils y pénétrèrent par la vallée de la Nischava. Le premier combat s'engagea à Tzaribrod, avec un des petits corps bulgares échelonnés tout le long de la frontière depuis Kroupatz, dans les grands Balkans, jusqu'à Iswor, district de Küstendil. Les trois divisions serbes de la Drina, du Danube et de la Schoumadia, nommées ainsi d'après la région du pays où elles se recrutent, étaient concentrées à Pirot depuis le milieu du mois d'octobre, une quatrième division, celle de la Morava, occupait le district de Vlassina. L'avant-garde serbe composée de six bataillons, de deux escadrons et de deux batteries, attaqua en avant de Tzaribrod les troupes bulgares. Celles-ci n'opposaient à l'ennemi qu'une drougine (bataillon) du quatrième régiment (Plewnsky Polk) de Plewna et un escadron du troisième régiment de cava-

lerie, régiment qui venait d'être formé par la mobilisation de la gendarmerie à cheval, enfin deux cents hommes de landsturm (opoltschénié), appelés improprement mais plus commodément « milices ». Les troupes bulgares n'étaient soutenues par aucune artillerie. L'action s'engagea vers les 7 heures et demie du matin et ne dura guère plus de deux heures et demie à trois heures, quoique la résistance fût très opiniâtre et que les hommes du landsturm se défendissent en désespérés. Ils étaient pour la plupart des Bulgares réfugiés de Pirot, ayant tout à craindre des Serbes.

Un témoin oculaire raconte que la cavalerie serbe voulant charger fut vivement repoussée. Cependant, vu l'inégalité des forces engagées, les Bulgares durent abandonner le village de Tzaribrod, à l'entrée du fameux défilé de Dragoman par lequel ils effectuèrent leur retraite et sur lequel on avait fondé tant d'espoir surtout parmi les personnes n'ayant que de vagues notions militaires. C'est ce qui explique la panique et l'anxiété qui régnèrent à Sofia, quand on apprit qu'il était aux mains des Serbes.

En Europe, on considérait déjà la situation sinon comme perdue, tout au moins comme désespérée et l'on spéculait sur la prochaine entrée des troupes serbes dans la capitale bulgare.

L'armée bulgare ayant à défendre deux frontières, l'état-major ne jugea pas opportun de tenir à Dragoman. Ce point demandait, pour son unique défense, une troupe de vingt mille hommes, sans compter

les flancs de cette position qui devaient être couverts par une dizaine de bataillons. Ce déploiement de troupes constituait le chiffre respectable d'environ trente mille hommes, presque la totalité de l'armée bulgare. Au contraire, les positions de Sliwnitza pouvaient être défendues avec beaucoup moins de soldats et permettaient ainsi d'attendre l'arrivée des secours et des troupes venant de Roumélie.

Dans cette même journée du 14 novembre, les Serbes pénétrèrent sur le sol bulgare par cinq points différents[1] :

1° A la gauche serbe, la brigade de cavalerie Praporcétowistch, par la route de Kroupatz, sur Gintzi, et celle de Rgana sur Pétrohan ;

2° Au centre par la route directe de Pirot à Sofia par Tzaribrod et le défilé de Dragoman;

3° Par la route de Pirot-Trn sur Wrabtcha par Gonidol et Banskidol ;

4° Par la Vlassina sur Zeneligrad et Trn ;

5° De Vrania sur Bogitza et Trn.

Sur Trn convergeaient deux divisions : celle de la Morava, à l'extrême droite, arrivant par les deux dernières routes citées plus haut, de la Vlassina et de Vrania, et la division de la Schoumadia venant par Banskidol sur Wrabtcha et Breznik.

Enfin les deux autres divisions s'avançaient sur

[1] Les opérationns du corps d'armée de Viddin devant être complètement séparées de celles de l'armée principale, seront traitées à part.

Sofia par la route principale ; c'étaient les divisions de la Drina et du Danube, auprès desquelles se trouvaient l'état-major de l'armée et le roi. Quant à la brigade de cavalerie, elle fut signalée sur la route de Kroupatz, mais on n'entendit plus parler d'elle jusqu'à la journée du 17 novembre où la ligne télégraphique fut coupée aux environs de Gintzi. Le fait fut imputé à quelques cavaliers serbes, poussant une pointe jusqu'à la route de Lom-Palanka ; il causa une vive émotion à Sofia.

Le lieutenant Zafiroff, chargé de la défense des Balkans de Gintzi, et n'ayant que deux compagnies d'infanterie, se retira le 15 novembre sur Komschitza et arriva le 17 à Godech. A Pétrohan stationnait une compagnie.

L'extrême droite bulgare se trouvait ainsi tout à fait dégarnie de troupes, et une colonne serbe se serait très facilement emparée des hauteurs de Gintzi. Il est assez curieux de remarquer que la cavalerie serbe fut justement envoyée du côté où elle n'avait que peu d'utilité et où elle vint se heurter aux hauteurs des grands Balkans. Il est probable qu'elle fut plus tard, en partie ou en totalité, rappelée pour être répartie entre les différentes divisions de l'armée serbe.

Pour terminer avec l'aile droite bulgare, nous devons dire qu'elle ne commença à jouer un rôle effectif que lors de l'arrivée de la colonne du capitaine Panitza, composée essentiellement de volontaires macédoniens et destinée à faire la guerre de

partisans. Le premier, il reporta le théâtre de la lutte sur le territoire ennemi ; nous retrouverons plus tard cet intrépide officier.

La journée du 15 novembre fut signalée sur toute la ligne de Rgana et Kroupatz à Iswor et Bogitza, par des combats partiels et indépendants, à Tschiflick-Belleva, au sud de la chaussée de Tzaribrod, à Wrabtcha et à Trn. Ces deux derniers furent les principaux et décidèrent de la retraite générale avec concentration devant Sliwnitza.

Pendant cette même journée, un combat de plus de deux heures eut lieu dans l'après-midi à la sortie du défilé de Dragoman.

Les troupes bulgares, appartenant au quatrième régiment, se retirèrent sur Sliwnitza.

Sur la route de Tzaribrod à Banskidol, une compagnie de réguliers et deux de landsturm, commandées par le capitaine Boucoureslieff, furent attaquées par un régiment et deux batteries; elles se retirèrent sur Dolnénevlic et rejoignirent le détachement de Wrabtcha où elles prirent part au combat du 15 novembre.

Le détachement bulgare de Trn se composait de de deux drougines du 5e régiment (Donausky polk), de deux drougines du 3e régiment (Bdinsky polk) d'une drougine du 4e (Plewnsky polk), d'une drougine du 2e (Stroumsky polk), d'une batterie de campagne et d'une batterie de montagne. Ils comprenaient aussi un escadron de cavalerie.

Ces troupes qui avaient pour mission de défendre

le village de Wrabtcha et la ville de Trn étaient ainsi réparties :

Quatre drougines occupaient les positions situées en avant de Trn ; elles étaient soutenues par la batterie de campagne, capitaine Slatarsky. Trois compagnies aux environs du village de Banka les reliaient avec les cinq compagnies placées en avant de la localité de Wrabtcha et appuyées par une batterie de montagne.

Comme réserve des deux subdivisions de Wrabtcha et de Trn, à la bifurcation des deux routes à Philipowtzi, deux drougines devaient être prêtes à soutenir l'une ou l'autre des deux subdivisions dans un moment critique ou en cas d'attaque d'un ennemi trop supérieur en nombre. Malheureusement ces troupes, au lieu de rester à l'endroit indiqué, rejoignirent le corps de Trn tandis qu'elles eussent été d'un secours incontestable aux défenseurs de Wrabtcha.

Cette dernière position, située à un kilomètre du village de Wrabtcha, est formée de quatre mamelons, dont trois plus élevés prennent la route en écharpe ; ces mamelons sont couverts d'épaulements, de batteries et de fossés de tirailleurs. Plus en arrière, à la hauteur du village, le génie avait élevé quelques retranchements pour protéger la marche en cas de retraite.

Dès le matin du 15, le combat commença à Trn et à Wrabtcha; les assaillants formaient environ une demi-division de la Morava à Trn et

une demi division de la Schoumadia à Wrabtcha.

Le capitaine Guéneff, qui commandait à Trn, reçut toute la journée le choc des troupes serbes sans que celles-ci parvinssent à le déloger des positions situées en avant de cette ville, au village de Zélénigrad. Nous verrons plus loin quelles furent les causes de sa retraite, retraite pendant laquelle les Bulgares furent forcés d'abandonner une batterie de campagne de huit canons.

A Wrabtcha, — où commandait par erreur ou faute le capitaine Marinoff, adjudant du prince, bien qu'aucune troupe de son régiment [1] ne se trouvât là, — les choses tournèrent malheureusement autrement qu'à Trn. L'ennemi étant très supérieur en nombre, les retranchements n'étant munis que d'artillerie de montagne, et les deux drougines de réserve, qui devaient stationner à la bifurcation de la route, s'étant dirigées sur Trn, les cinq compagnies qui couvraient la position (ne pouvant être renforcées) durent battre en retraite vers 4 heures et demie de l'après midi. Trois compagnies et la batterie de montagne se retirèrent sur Sliwnitza par Gaber et Krousché; deux compagnies, avec le capitaine Marinoff, rejoignirent la route de Breznik.

Pendant ce temps, le combat de Trn donnait un résultat beaucoup plus satisfaisant; aussi le capitaine Guéneff fut-il très surpris de recevoir l'ordre

[1] Deux drougines de son régiment se trouvaient à Trn et les deux autres à Doubnitza.

de battre en retraite. Cet ordre était cependant motivé, les troupes de Wrabtcha ayant été poursuivies par la cavalerie ennemie, qui coupa entre sept et huit heures du soir le fil télégraphique de Trn à Sofia. La ligne put être rétablie un peu plus tard à l'aide des deux compagnies qui s'étaient retirées de Wrabtcha sur Breznik. Vers 9 heures du soir, l'état-major, inquiet de cette interruption momentanée de communication, donna l'ordre au corps de Trn d'opérer sa retraite et de l'effectuer non par la route directe, mais par la vallée de la Glagovitza, passant par Milowtzi et Iswor, et conduisant à la bourgade de Breznik.

Ne sachant pas, vu l'interruption de la ligne télégraphique, si la route était libre et afin de ne pas s'exposer à une marche de flanc, dangereuse dans une gorge étroite entre Trn et Philipowtzi, ignorant aussi que deux compagnies bulgares gardaient encore la jonction des deux routes principales, à la hauteur de ce dernier village, on jugea prudent de prendre par cette petite vallée où ne se trouvait qu'un chemin de montagne très problématique qui causa la perte d'une batterie d'artillerie de campagne.

Le but de cette retraite était de laisser entre la route Trn-Breznik et l'itinéraire suivi par la troupe une chaîne de hauteurs protectrices. Aux environs de Milowtzi, la colonne du capitaine Guéneff manqua le bon chemin, et celui que l'on avait pris se resserrant de plus en plus, les chevaux d'artillerie

étant éreintés et se refusant à tirer, on fut obligé d'abandonner les huit pièces de la batterie dont on enleva les coins et faussa les culasses. Peut-être eût-on pu les sauver si l'on avait eu de la cavalerie à envoyer en reconnaissance sur la grande route. On se serait aisément assuré que celle-ci était encore libre par Philipowtzi, en rencontrant les deux compagnies de Wrabtcha qui avaient pris position non loin de cette localité. Ce qui prouve le choix malheureux de ce chemin, c'est que deux compagnies, envoyées en flanqueurs de droite sur la grande route, opérèrent leur jonction avec les deux compagnies du capitaine Marinoff sans être inquiétées par l'ennemi.

La retraite commença aussi un peu tard. L'ordre transmis à 10 heures du soir ne fut exécuté qu'entre une et deux heures du matin et, le détachement bulgare ne se trouva à Milotwtzi qu'à 4 heures du matin le samedi 16.

Il paraîtrait cependant que la batterie aurait pu passer si l'on avait eu des pionniers, et qu'alors un travail d'une heure aurait suffi à la dégager et à lui frayer un chemin.

Cette histoire de canons restera toujours le point noir de la campagne : huit pièces abandonnées sans poursuite de l'ennemi et alors qu'il restait une route libre !... un tel acte est incompréhensible.

Une commission d'enquête a été nommée pour examiner, s'il y avait eu cas de force majeure ; il paraît certain que si une faute a été commise, elle

n'incombe pas au chef de la batterie, le capitaine Slatarsky, qui ne pouvait être rendu responsable de la ligne de retraite adoptée.

La journée du 16 novembre ne fut signalée par aucun combat important, si ce n'est par la marche rétrograde du capitaine Marinoff qui, avec quatre compagnies, disputa pendant toute la journée, pied par pied, le terrain jusqu'à Breznik. Cette défense aussi opiniâtre que valeureuse empêcha les Serbes d'attaquer les positions de Sliwnitza sur la route principale de Tzaribrod à Sofia, en les inquiétant sur leur aile droite; elle contribua, pour beaucoup, au succès des armes bulgares, en permettant de gagner vingt-quatre heures et d'opérer la concentration de l'armée. De Breznik, Marinoff rejoignit Sliwnitza, en traversant la montagne pendant la nuit du 16 au 17 novembre et y arriva le mardi 17, à 5 heures du matin avec des troupes exténuées et harassées de fatigue.

Il ne restait plus à l'aile gauche que de l'infanterie : le demi régiment de la Strouma (Stroumsky polk) et trois compagnies du 3e régiment (Bdinsky polk). Ce détachement se trouvait entre Breznik et Pernik. Le premier de ces villages fut occupé dans la journée du 17 par les troupes serbes qui s'avancèrent le 18, jusqu'au village de Sopitza, le point extrême que les Serbes occupèrent sur l'aile gauche bulgare avant d'être contraints de reculer sous le coup de leurs insuccès répétés devant Sliwnitza.

Ils atteignirent, avec l'avant-garde d'un corps de

quatre mille hommes, ce village où se livra un combat peu meurtrier avec le détachement du capitaine Kissoff, qui jugea prudent de battre en retraite jusqu'à Samakoff!...

On reproche à ce commandant de s'être retiré inconsidérément sur cette ville, malgré les ordres formels de l'état-major qui lui enjoignaient de passer ou par le défilé de Wladaya, déjà protégé par des retranchements et défendu par de l'artillerie, ou, tout au moins, d'opérer sa marche en arrière sur la vallée de Sofia, pour venir renforcer les troupes de Sliwnitza, en traversant la montagne par les villages de Verdical et de Razoman entre les monts Visker et Lünlün.

Cette retraite savante qui avait toute l'apparence d'une fuite, est d'autant plus critiquable que, le 18 novembre, le combat de Sopitza n'était qu'un engagement d'avant-gardes et que la colonne Kissoff ne fut nullement poursuivie, ni inquiétée.

Le commandement de l'armée de l'Ouest était, jusqu'au 17 novembre au matin, confié au major Goudgieff. Si nous n'avons pas parlé de ce dernier, c'est qu'il joua un rôle assez effacé pour ne pas dire plus.

Le 15, il avisait l'état-major général qu'il allait à Wrabtcha; le soir de cette journée, il annonçait de Breznik qu'il se rendait à Sliwnitza où il arriva le 16 au matin. Il semble que cet officier se perdit en allées et venues, sans s'occuper de la direction générale et de l'ensemble des opérations de son corps

d'armée, s'oubliant par fois à diriger un combat partiel, comme à Wrabtcha, sans s'inquiéter de ce que devenaient les autres subdivisions placées sous ses ordres comme à Trn, et laissant ainsi l'état-major général dans l'incertitude et la perplexité. On lui attribua les premiers insuccès des armes bulgares.

Le samedi soir, 16 novembre, le prince présidait le premier conseil de guerre à l'armée où le même commandant, toujours très timoré, soutint la nécessité et l'urgence de se retirer sous les murs de Sofia.

On verra plus tard que les événements devaient lui donner tort et que la résistance à Sliwnitza était plus que justifiée militairement ; sans compter l'impression morale qui aurait pesé sur l'armée et sur la population de Sofia et peut-être donné lieu à une intervention diplomatique des grandes puissances.

CHAPITRE VI

État des esprits à Sofia. Opinions pessimistes. — Départ comme médecin de la Croix-Rouge bulgare pour Sliwnitza avec M. Slaveikoff délégué de cette Société. — Quelques mots sur mon compagnon de voyage. Arrivée à Sliwnitza. — Entrevue avec le prince. — Première nuit à l'armée.

A Sofia l'on ne savait guère comment se dessineraient les événements, et chacun cherchait à s'orienter. En sortant du ministère des affaires étrangères où j'avais été aux renseignements, je rencontrai un des amis politiques et fidèles séides du vieux Tzankoff, M. K..., ; je lui demandai ce que pensait de la situation le chef du parti libéral. « Venez, me dit-il, entrons chez lui nous causerons un peu et il vous dira lui-même ce qu'il pense de l'impasse dans laquelle nous nous trouvons. »

Je suivis M. K..., curieux d'entendre l'adversaire de la politique de nos gouvernants et du prince Alexandre porter un jugement sur les affaires du pays, alors que tout était incertain et qu'un rien pouvait nous faire perdre la partie engagée. C'est le 16 novembre; Tzaribrod a été pris, Dragoman tourné, à Trn et Wrabtcha les troupes bulgares n'ont pu tenir et

les jours suivants vont décider du sort de la capitale d'abord, de la principauté ensuite.

Dragan Tzankoff est entouré d'un cercle d'amis et de fidèles, il juge le moment critique, et s'exprime très vertement sur l'entreprise aventureuse et hasardée du prince de Bulgarie qui, d'un côté, se met à dos les Turcs et, de l'autre, les Serbes, sans compter qu'il se brouille avec la puissance libératrice et protectrice et augmente la tension des rapports avec le czar. « L'œuvre d'un fou, conduite sans réflexion, ne peut mener qu'à la ruine, dit-il. » Ces paroles que je transcris textuellement ne laissent pas de jeter un certain froid chez les personnes présentes.

Nous examinons la carte pour juger, autant que faire se peut, de la situation militaire et de la position du village de Wrabtcha et de Trn où ont eu lieu les combats de hier, pendant lesquels la canonnade s'entendait jusqu'à Sofia, et nous rendre compte si possible de ce que l'avenir nous réserve.

Je constate chez les assistants une grande anxiété, sentiment bien légitime quand on sait que déjà le sol de la patrie est foulé par l'ennemi.

Seul l'ancien ministre Dragan fume sa pipe et ne s'émeut pas ; elle et lui en ont vu bien d'autres. Le temps presse dans des moments comme ceux-ci. Adieu, adieu ! espérons, espérons !

Tout en marchant je réfléchis à la situation qui me paraît très sombre.

Si les Serbes sont en nombre, Sofia est prise, la

guerre terminée. Chemin faisant, je rencontre un entrepreneur de la ligne de chemin de fer Tzaribrod-Sofia-Vakarel dont la baraque centrale de construction est tombée aux mains des Serbes.

Il se trouvait en avant des positions de Sliwnitza et a assisté au combat de la veille : les Serbes ont débouché sur l'aile gauche bulgare, à droite du défilé de Dragoman ; ils se sont rapidement mis en batterie et leur tir précis a causé une grande peur aux troupes et à l'artillerie bulgare : cette dernière hésitait dans son tir et l'on se rendait compte que les officiers bulgares étaient incertains et encore jeunes dans l'art de la guerre.

Encore une opinion pessimiste ! Que faire ! que penser ! C'est le 16, deux jours après la déclaration de guerre ; les avant-postes serbes sont à 38 kilomètres de la capitale, soit à une journée de marche forcée. Heureusement, aujourd'hui, on n'entend pas la canonnade ; les Serbes nous donnent peut-être le temps de nous masser. Une marche en avant et, suivant la ligne directe, une pointe rapide et hardie sur Sofia, voilà le danger, le grand danger.

Bien sage et prudente a été la précaution prise par l'état-major de ramener les troupes échelonnées, trop échelonnées surtout relativement à leur nombre, le long de la frontière, et de les concentrer sous les positions de Slinwitza[1]. Peut-être a-t-on

[1] L'honneur de cette retraite revient au capitaine Marinoff, adjudant du prince et commandant le 3[e] régiment (Bdinsky polk).

fait de nécessité vertu, ne pouvant tenir à Breznik, en abandonnant l'aile gauche pour venir soutenir le choc principal de l'armée serbe, sur la route directe de Pirot à Sofia. Mais je m'écarte de ma narration et de mes souvenirs.

Pendant que je suis à déjeûner, on vient me demander de partir comme médecin de la Croix-Rouge bulgare, à Sliwnitza. Dans une heure je dois donner ma réponse et dans trois il faut que je sois en route ; je n'hésite pas un instant : voilà bientôt sept ans que je suis dans ce pays, j'ai une dette à payer, et je suis décidé ; seulement je prévois ce qui m'attend : manque de matériel et insuffisance d'organisation.

Enfin je puis toujours être de quelque utilité. Comme il était convenu, je me rends chez le docteur S..., membre du Conseil de la Croix-Rouge, un médecin bulgare lui, et qui ne part pas ! C'est triste à dire, mais les seuls médecins civils à l'armée furent tous des étrangers.

« Vous acceptez, vous acceptez, n'est-ce pas ? Au nom de l'humanité je vous en prie ! Vous aurez 20 francs par jour ! !... » Je ne discute rien que de savoir si je serai effectivement le chef de mon ambulance ? — Mais certainement, certainement et vous aurez tout le matériel voulu. Les fourgons vous rejoindront (je note ici que ces fourgons ou plutôt ces chars à blessés n'ont été prêts qu'après la conclusion de l'armistice).

Je me rends ensuite chez monseigneur le métropolitain Clément, président du Comité national de

la Croix-Rouge, où je dois me rencontrer et m'entendre avec mon compagnon de voyage, le délégué civil de la Société.

Son Eminence est entourée des membres du comité de la Croix-Rouge. Tout est un peu sens dessus-dessous, car le temps presse ; quelques charrettes de blessés sont déjà arrivées.

Je rencontre Mme Flesch, la femme du représentant de la France. Elle est venue, avec la sœur supérieure, offrir une installation pour un hôpital, dans l'établissement catholique où l'on va transformer les salles d'école en salles pour les blessés. Cet hôpital a rendu plus tard d'excellents services.

Après de nouvelles assurances que mon matériel suivra avec un deuxième médecin, un pharmacien et les volontaires, je pars pour m'équiper tant bien que mal.

Les effets de voyage manquent et sont difficiles à compléter à Sofia. Puis on ne sait ce qui peut arriver ; l'on est peut-être à la veille d'une défaite et il est nécessaire autant que prudent de mettre ses affaires personnelles en ordre. Il y a tellement de personnes démoralisées qui disent : « vous reviendrez avec les Serbes ! » que l'on se fait peu à peu à cette idée, à force de l'entendre répéter par les étrangers et les gens du pays. Chacun semble en prendre son parti. Du reste la crainte, l'anxiété et la peur ont persisté dans la capitale jusqu'après la victoire du 19 novembre.

A 5 heures et demie du soir, je suis rejoint

par mon compagnon de voyage qui arrive avec un phaéton attelé de quatre chevaux de front, selon la mode du pays. L'attelage ne fait guère bonne impression ; nous arriverons, mais péniblement. Le temps est grincheux, le ciel couvert ; on se sent saisi et transpercé jusqu'aux os par un air froid et humide, accentué par un léger vent ; aussi nous nous enveloppons dans nos couvertures. La nuit tombe vite à l'entrée de l'hiver, heureusement que la lune se lève bientôt et perce les nuages. Tout en roulant on se rend facilement compte des avantages qu'offriraient les plis du terrain de la plaine de Sofia pour la défense d'une armée qui, en retraite, pourrait livrer une série de combats d'arrière-garde.

A 4 kilomètres de la ville se trouvent les fortifications de Sofia, relevées et complétées à la hâte : des fossés de tirailleurs, épaulements de batteries qui se détachent en lignes noires et forment des zigzags sur la plaine : ouvrages s'appuyant à un excellent fort qui se trouve à gauche de la route et barre la vallée. Toute la population valide avait été requise pour travailler à ces remparts de terre par l'autorité militaire.

Jeunes et vieux, bulgares et turcs, tziganes et juifs, chacun devait manier la pioche ou la pelle ; lorsque les gendarmes attrapaient un fainéant dans la rue, vite ils l'envoyaient aux fortifications. Les gamins étaient employés à l'arsenal pour graisser les cartouches.

Les juifs étaient les plus malheureux.

En effet dès qu'on leur parle guerre, fusil, bâton ou n'importe quoi qui puisse leur entamer la peau, leur chatouiller l'épiderme ou leur causer quelque mal, ils fuient comme des lapins de garenne et vont se blottir dans leurs terriers ou leurs bouges et trouvent tous les trucs pour s'esquiver. Mais laissons là cette peu intéressante compagnie de Juda et revenons au but de notre voyage et à mon compagnon.

P. R. Slaweikoff, un poète aimé qui a chanté et rechanté la Patrie bulgare, ancien maître d'école, (il n'y a que les maîtres d'école qui réussissent à devenir fonctionnaires et surtout ministres comme Tzankoff, Karavéloff) appartient au parti radical; c'est un fidèle karavéliste. Il a été plusieurs fois ministre, aussi la Chambre bulgare, une fois généreuse, lui a-t-elle voté une pension, qu'on lui reproche déjà et qu'on voudrait lui retirer. Cela ne l'a pas empêché, aux premiers bruits de la révolution rouméliote, de prêter son concours à l'œuvre de l'Union, en devenant l'un des adjoints du lieutenant princier, le Dr. Stransky. Il fait, encore une fois, œuvre d'abnégation et de dévouement en partant pour l'armée, à l'âge de soixante ans, comme délégué de la Croix-Rouge bulgare et en allant au devant des privations de toute nature qui l'attendent.

Nous arrivons bientôt au premier khan ou mehana, espèce d'auberge, qui ressemble plus à une

écurie qu'à un établissement de ce genre; nous faisons une courte halte pour en reconnaître la disposition intérieure, le nombre de pièces, le nombre de malades ou de blessés que l'on pourrait éventuellement y coucher et y soigner en cas d'urgence. Cinq kilomètres plus loin, nous reconnaissons un nouveau khan plus grand, plus spacieux et surtout plus propre. Je transmets à mon conpagnon les notes nécessaires à la Croix-Rouge pour organiser le service d'étape. Le comité de Sofia doit déléguer et installer dans ces bâtiments une ou deux personnes, à poste fixe, avec charge de tenir toujours une boisson chaude et réconfortante à toute heure du jour et de la nuit pour les blessés, ainsi que des pansements de rechange, de la paille pour y coucher les soldats très gravement blessés ou mourants. Tous ces khans peuvent devenir, en cas de retraite, une série de petits hôpitaux provisoires où l'on sera bien heureux de trouver un bon feu, avec un samovar d'eau bouillante, quelques provisions consistant en café, vins, thé, liqueur, pain, et viandes froides; les villages sont éloignés de la route et surtout très pauvres en articles de ce genre. Ces stations sanitaires ainsi que les hopitaux d'étapes ont été relativement vite et bien organisés. Elles ont été d'un grand secours pour la journée du 19 novembre et les suivantes. Plusieurs personnes sont restées courageusement, nuit et jour, isolées dans ces auberges qui ne sont que de misérables gourbis, sans savoir ce qui se passait et

quelle serait l'issue des combats qui se livraient à Sliwnitza, alors qu'à Sofia on se laissait aller à la peur.

A notre droite, nous voyons disparaître les dernières habitations avant Sliwnitza ; déjà nous apercevons les feux du bivouac dans le lointain ; la route est de plus en plus encombrée. Aux approches du quartier général, les arabas (voitures à bœufs) nous accompagnent des grincements de leurs roues et du cahotement de leurs charges ; notre cocher, malgré ses « warda » (gare) répétés, a beaucoup de peine à avancer dans ce dédale de chariots et de voitures.

Nous suivons un dernier détour de la route et nous voilà en face de Sliwnitza ; un pont sans parapet à passer et nous arrivons dans le village. Mais nous sommes de nouveau arrêtés, le pont est obstrué. L'impatience me gagne et je saute à bas de la voiture, invitant mon compagnon à en faire autant ; nous ne sommes du reste qu'à deux pas du quartier général où nous devons nous présenter.

Il tombe une pluie fine qui transperce les vêtements ; la boue est générale ; on patauge à qui mieux mieux. A droite et à gauche du pont, dans le lit même de la rivière, de grands feux sont allumés et, dans d'immenses chaudières, on prépare la soupe des troupes qui viennent renforcer l'armée. Les silhouettes des soldats se détachent sur la clarté des feux et leurs ombres agrandies se projettent sur les rochers.

Les uns abattent les quelques pauvres arbres qui

se trouvent dans chaque village bulgare, ce qui permettra d'attendre le bois amené de plus loin que Sofia; d'autres dépécent un bœuf et des moutons ; là des fantassins se préparent à partir pour les positions, ils essuyent leurs armes que la pluie mouille incessamment, attachent leurs opintchki, car le soldat bulgare dès qu'il fait de grandes traites abandonne ses bottes qu'il porte alors en bandouillère pour se chausser du brodequin national.

Devant la station télégraphique un escadron est aligné ; il appartient au deuxième régiment de cavalerie de Schoumla. Les cavaliers bouclent leurs selles, sanglent leurs chevaux, puis on entend le « Smirna » garde à vous ! à cheval ! marche !.. et la colonne se met en route au pas. On perçoit encore longtemps le cliquetis des sabres, l'ébrouement et le hennissement des chevaux, le choc des sabots, puis tout bruit se perd en s'éloignant... Qui reviendra ?

Nous nous rendons à la maison où le prince Alexandre est installé depuis l'après-midi. Il faut nous annoncer à l'état-major. Le conseil de guerre est en séance, mais il a bientôt terminé ses délibérations : les dispositions pour la journée du lendemain sont arrêtées.

Le prince Alexandre sort après les officiers de la chambre où se tenait le conseil. Il s'entretient avec quelques Sofiotes venus le soir même pour aider à transporter et soigner les blessés.

Son Altesse fait part à l'assistance d'un télégramme du Grand Vizir ; ce dernier l'informe que

lorsqu'il se sera rendu compte, par une enquête, de quel côté se trouvent les torts, la Sublime Porte agira. « En attendant, ajoute le prince, écrasez-vous mutuellement si c'est possible! » Tel est la conclusion que l'on peut tirer de ce télégramme. Son Altesse donnant l'exemple, l'assistance se laisse aller à une douce hilarité.

Dans l'intervalle, nous nous sommes fait annoncer par le capitaine Vinaroff, un des adjudants du prince; peu après M. R.-P. Slaveikoff et moi avons l'honneur d'être introduits. Son Altesse nous reçoit très aimablement et nous remercie d'être venus. Elle pense qu'à la pointe du jour suivant le combat s'engagera, très probablement sur notre aile droite.

« Nous serons seize mille contre vingt-cinq mille et c'est nous qui attaquerons! »

Nous prenons congé du prince, et nous choisissons, pour établir notre ambulance et le dépôt du matériel de la Croix-Rouge, le khan situé à gauche en entrant dans le village du côté de Sofia.

La première nuit à l'armée (et dire que ce sera la meilleure) n'est pas gaie; beaucoup d'entre les volontaires de la Croix-Rouge sont partis à l'improviste sans couverture. Il fait un froid de loup et point de feu. Je retrouve parmi ces messieurs : le prince Hilkoff de la Croix-Rouge russe, plusieurs juristes de ma connaissance, un membre de la cour d'appel, des juges. Fait curieux, les gens de robe sont décidément en majorité.

Chacun cherche à s'établir comme il peut pour

goûter quelques instants de repos. C'est à tour de rôle que l'on se couche sur les bancs qui entourent la grande salle de la « Kretchmar » (auberge). Après quelques recherches, je finis par me procurer un peu de paille et une pelisse pour me couvrir en échange d'un verre de cognac. Seul M. Slaveikoff ne se repose pas, il s'y refuse ; je crois que l'inquiétude l'en empêche ; lui qui a combattu pour l'indépendance de son pays contre les Turcs, redoute de voir la Bulgarie perdre le fruit de ses dernières années en succombant devant les Serbes.

Je me livre, pour quelques moments, à un sommeil agité. L'anxiété de ce que nous apportera le lendemain, la nouveauté de me trouver à l'armée et à la veille d'une bataille, tout cela m'empêche de dormir.

Je me réveille en sursaut en sentant le poids d'un quidam qui s'est installé très commodément sur moi. Du reste le matin approche et le froid, augmentant, on éprouve le besoin de marcher pour se réchauffer ; il est quatre heures ; une partie de mes compagnons sont aussi debout. Un bataillon est arrivé et les officiers sont entrés pour se réconforter si possible. Un pauvre diable d'industriel est venu avec samovar en fer-blanc offrir un thé horrible qui rappelle une décoction de douce-amère ; c'est tout ce que ces officiers ont pu trouver pour se restaurer avant de reprendre leur marche vers les hauteurs fortifiées qui se trouvent à trois et quatre kilomètres du village de Sliwnitza.

Je suis rejoint par mon collègue, ancien insurgé polonais réfugié en Turquie ; comme beaucoup de ses compagnons d'infortune et d'exil, il y a pratiqué l'art de guérir. Le pharmacien de l'ambulance l'accompagne ainsi que quelques infirmiers. Je reçois en outre un peu de matériel, mais bien peu, car on a été pris au dépourvu à Sofia.

Ici ouvrons une large parenthèse pour faire connaître au lecteur la position de Sliwnitza, le terrain où vont se dérouler les combats des 17 et 18 et la bataille décisive du 19 novembre, ainsi que la situation dans laquelle se trouvait l'armée bulgare le 17 novembre au matin.

CHAPITRE VII

Situation politique et militaire avant le 17 novembre. — Agitation à Sofia. — Les fortifications de Sliwnitza et les troupes chargées de leur défense. — Décision du conseil de guerre.

Soit politiquement, soit militairement, la situation était précaire la veille du 17 novembre. A Sofia, les partis commençaient à s'agiter et les classes dirigeantes, appartenant à la bourgeoisie, étaient dans une inquiétude voisine de la terreur. On se croyait à la merci de l'ennemi et exposé à la colère des grandes puissances. De plus, on était complètement abandonné par la Russie à qui l'on avait fait mauvaise mine depuis le départ de ses officiers et la radiation du prince de Bulgarie des rôles de l'armée russe, décisions qui affirmaient le mécontentement du czar. Enfin l'armée arrivait trop lentement de Roumélie au gré des trembleurs, et l'Union était fortement compromise par l'évacuation de cette province.

Tout cela se traduisait par des allées et venues entre les différents chefs de parti, des conciliabules chez le métropolitain M. Clément, des visites aux

consuls et agents diplomatiques étrangers. On ne parlait rien moins, dans le cas d'une défaite et d'une retraite de l'armée à Sliwnitza, que d'abandonner la capitale et de ne pas défendre les retranchements élevés à 5 kilomètres en avant de celle-ci. On ne voulait pas exposer Sofia à recevoir quelques malheureux obus égarés. Autant aurait valu tout de suite porter aux Serbes les clés de la ville sur un plateau, clergé et métropolitain en tête. On était loin des mâles et patriotiques discours prononcés deux jours auparavant.

Les uns arrêtaient des voitures pour s'enfuir ; d'autres cherchaient un abri pour leur fortune et leur famille ; on dit même que certain ministre avait perdu la tête. Ce n'était que le commencement de la panique qui régna, sans partage et sans distinction de classe, sur toute la population, pendant la journée du 19 novembre.

Si des défaillances bien rares se produisirent au début chez quelques officiers s'occupant plus de politique que de leur métier de soldat, la troupe et ses chefs se comportèrent vaillamment. C'est leur bravoure qui sauva la situation le 17 novembre et les journées suivantes. Quant aux bourgeois et aux politiciens, ils ont été de la dernière faiblesse pour ne pas dire plus.

La situation militaire s'améliore pourtant d'heure en heure car les renforts approchent ; chaque retard dans l'attaque des Serbes est un avantage pour nous. Tout ce qui reste de troupes et de milices

a été massé à Sliwnitza. Les différents détachements repoussés de Trn, de Wrabtcha, de Dragoman ont pris position derrière les retranchements de cette deuxième ligne de défense.

Le chef de l'état-major, Pétroff, alors capitaine, me racontait plus tard qu'une fois avisé à Sofia que la concentration était effectuée, il n'avait plus douté du succès de nos armes et que le ministre de la guerre pensait comme lui. C'était un jugement prématuré, mais les faits leur donnèrent raison. Après le 17, la situation était définitivement améliorée et l'on pouvait l'envisager sans crainte.

Les hauteurs de Sliwnitza, à cheval sur la route Pirot-Sofia, ne pouvaient être évitées, contournées ou laissées de côté par une armée assaillante sans qu'elles ne devinssent immédiatement un danger menaçant pour sa ligne de retraite et sa base d'opérations. Facilement défendable avec un effectif de troupes relativement peu considérable, — quinze bataillons suffisaient à la garder, — cette position permettait une concentration de troupes sur ce point. Il ne faut pas oublier que l'état-major devait être prêt à deux éventualités: la guerre turque et la guerre serbe. Dans cette dernière alternative, il devait chercher un point, ni trop éloigné ni trop rapproché de Sofia, qui permît d'arrêter l'ennemi avec un nombre de troupes restreint et d'attendre les renforts ou plutôt la presque totalité de l'armée venant de Roumélie.

En même temps, il était de toute importance que

la position de Sliwnitza ne put être évitée par l'ennemi, sans être une menace, et une gêne pour sa marche en avant. C'était surtout le cas pour l'aile droite serbe qui ne pouvait avancer plus loin que Breznik sans que le centre eut emporté les ouvrages de Sliwnitza [1].

Par contre, du côté des grands Balkans, la position pouvait être tournée soit entre la montagne et la plaine de Sofia, soit en prenant par les hauteurs de Gintzi [2].

Le corps assaillant se trouvait ainsi immédiatement dans la plaine de Sofia, et la capitale n'était plus à l'abri d'un coup de main.

Cependant, avec un nombre de défenseurs suffisant (ce qui n'était pas le cas alors), la position de Sliwnitza, qui se prolongeait à droite par les hauteurs de Bélidié-Han, pouvait facilement servir de pivot à un changement de front pour faire face à un ennemi descendant de Gintzi ou venant par la route de Kroupatz.

Sur la gauche, elle s'étendait aux hauteurs de Lünlün, chaînons se détachant du mont Vitosch, et à la passe fortifiée de Wladaya. En résumé la ligne de défense, choisie par l'état-major bulgare, pouvait être prolongée, soit à gauche (Wladaya), soit à droite (Bélidié-Han), suivant les mouvements

[1] Notons ici que le 15 novembre Sliwnitza n'étant défendue que par deux bataillons, sur la position et deux à Dragoman, les Serbes avaient la partie belle et pouvaient s'avancer sans coup férir.

[2] Les Serbes arrivèrent le 17 novembre jusqu'à cette localité.

et la force des troupes serbes assaillantes, en s'étendant en forme de demi-cercle autour de la capitale, dans un rayon de 30 à 35 kilomètres.

On découvre les hauteurs de Sliwnitza du village, situé sur le bord d'une petite rivière aux eaux boueuses ; elles barrent la plaine à une distance de 4 à 5 kilomètres en avant. Un mamelon de forme conique nu et aride, couvert de rocailles de couleur gris rougeâtre, présentant çà et là des éboulis, masque incomplètement la colline qui s'y trouve accolée et porte les ouvrages de défense bulgares. On voit ceux-ci déborder *à droite*, en s'abaissant, en pente douce, vers la route de Dragoman qui passe à la faveur d'une légère dépression de la montagne, *à gauche*, en pente rapide et abrupte, dans la direction du village d'Aldomirowtzi.

Le sommet de la colline située en avant du mamelon qui la masque en partie, a une altitude de 700 mètres ; il est couronné d'une redoute dominante.

Le centre de la position est situé entre le village d'Aldomirowtzi et la route de Sofia-Pirot (c'est la clé de la vallée). Il commande une petite plaine comprise entre les villages de Sablontzé et Solintzé, à gauche, et les fameuses collines des Triouschi (trois oreilles), à droite. On les aperçoit en arrivant au sommet du petit col que la route traverse. On ne découvre aucune forêt ; plaines et montagnes sont également nues et arides, à part quelques buissons chétifs qui croissent ça et là. Cette partie centrale occupe un front d'environ quatre kilo-

mètres. Elle était pourvue de quatre épaulements de batteries placés en dessous de la redoute et protégés par de nombreux fossés de tirailleurs qui s'étageaient sur trois rangs.

A ces ouvrages du centre, à droite et à gauche venaient se rallier d'autres fortifications de campagne moins élevées et qui prolongeaient le front total d'un côté et de l'autre de 5 à 6 kilomètres.

A droite, en partant de la route Sofia-Pirot, existaient plusieurs emplacements de batteries protégés par des fossés de tirailleurs qui ne furent pas tous occupés pendant les combats du 17 au 20 novembre. Ces fortifications faisaient face à la colline des Triouschi, qui ne rentrait pas dans le système de la défense, et aux villages de Malo-Malovo et de Golemo-Malovo.

Les derniers ouvrages sur le flanc droit finissaient en face du village de Vacilewtzi, qui fut occupé par les Serbes le 17 novembre et d'où ils prirent en écharpe les lignes bulgares.

A gauche, en partant d'Aldomirowtzi, le génie bulgare avait construit une première redoute, en avant de ce village, avec emplacement pour deux canons, et une seconde, en avant de Bratouschkovo, pour l'infanterie seulement. Entre ces deux redoutes se trouvait un épaulement pour six pièces d'artillerie. Ces différents ouvrages étaient encore reliés et protégés par des fossés de tirailleurs.

Le 18 novembre, les Serbes essayant de se frayer un chemin le long des Balkans de Breznik, on

reconnut la nécessité d'étendre le front à l'extrême gauche, en prenant position en avant de Goloubowtzi, entre ce village et celui de Gourgouliata, sur une colline où fut établie une batterie de campagne et une de montagne. Le front total de la ligne avait ainsi, depuis les environs de Vacilewtzi jusqu'à Goloubowtzi, une longueur de 14 à 16 kilomètres environ.

L'aile droite bulgare était dominée par une petite chaîne de trois collines, déjà citée, les Triouschi (trois oreilles) appelées ainsi à cause de leur forme particulière. Cette chaîne, occupée par les Serbes depuis le 16 novembre, jour de leur arrivée devant Sliwnitza, fut un danger constant pour notre aile droite. C'est de ce côté qu'eut lieu l'attaque des troupes bulgares à la première journée de combat.

Les ouvrages de terre qui ont été élevés pour protéger et abriter l'artillerie et l'infanterie ont quelque analogie comme forme avec ceux qui furent construits sur l'ordre d'Osman Pacha autour de Plewna. Mais à Sliwnitza ils ne forment qu'une ligne presque droite barrant l'entrée de la plaine de Sofia. Comme le soldat turc, le fantassin bulgare a la faculté de s'enterrer avec une facilité et une rapidité étonnantes ; s'enterrer est le mot propre, car il ne laisse voir, une fois couvert, que la tête et les mains lorsqu'il fait feu, ce qui explique l'abondance des blessures qui atteignirent ces régions. Encore, la plupart du temps, le soldat d'infanterie tire-t-il par

une embrasure ménagée pour passer son fusil, en ayant ainsi le chef abrité.

Cette qualité de profiter du terrain est très développée chez le Bulgare. Elle est de toute nécessité dans un pays aussi nu et dégarni de forêts, d'arbres et de villages qui, dans d'autres contrées, fournissent autant d'abris naturels à l'infanterie.

La plaine de Sofia se prête admirablement aux travaux de défense de campagne; l'œil et la vue n'y sont gênés par rien; elle offre des champs de tir qu'on ne peut facilement se représenter. Les plaines bulgares sont comme de vastes pelouses sur lesquelles on peut manœuvrer avec une grande facilité, lorsque le sol n'est pas trop détrempé par les pluies; aussi les caractères d'une guerre y sont-ils autres dans leurs détails et dans leur aspect.

Le 17 au matin se trouvaient en ligne à Sliwnitza : le régiment n° 7, Preslawsky polk; le n° 4, Plewnsky polk, et le n° 5 Donausky polk. Tous ces régiments étaient au complet. On comptait en outre : trois drougines du n° 3, Bdinsky polk, deux drougines du n° 2, Stroumsky polk et une drougine du 1er régiment Alexandrowsky polk; un bataillon de volontaires et un bataillon de landsturm. En tout 19 bataillons de 1000 hommes environ.

L'artillerie se composait de six batteries : quatre de campagne du 1er régiment, les nos 1, 2, 3, et 6 et deux de montagne[1], soit au total quarante bouches à feu.

[1] Les batteries de campagne sont de huit pièces, celles de montagne de quatre (système Witford).

La cavalerie comprenait deux escadrons du 2e régiment, deux escadrons du 3e régiment et un escadron de l'escorte princière (convoi).

L'aile gauche se trouvait en avant d'Aldomirowtzi ; elle était formée par le régiment n° 7 ou Preslawsky polk, qui occupait la redoute en avant du village et protégeait la batterie de gauche. Devant le centre de la position était placé le 4e régiment ou Plewnsky polk ; sur la droite du centre, le 5e ou Donausky polk, près de la route de Dragoman.

A l'aile droite, les trois compagnies du régiment de Viddin, les deux du régiment de la Strouma, la drougine du 1er régiment et celle de volontaires.

Trois batteries d'artillerie se trouvaient sur la position centrale. A droite la 6e, capitaine Stoïanoff ; au milieu la 2e, capitaine Ivanoff ; à gauche, la 3e, capitaine Danatcheff ; cette dernière avait détaché une section à la redoute située en avant du village d'Aldomirowtzi.

La batterie n° 1, capitaine Guerginoff, occupait les emplacements de batteries situés à droite de la route de Dragoman ; à l'extrême droite se trouvaient les deux batteries de montagne, Lt Bakardgieff et Cne Zélénowsky.

La cavalerie couvrait les deux ailes.

Le commandement supérieur appartenait au major Goudgieff. Le centre était sous les ordres du capitaine Pétroff (commandant du régiment de Plewna) ; l'aile droite sous les ordres du capitaine d'état-major Bendéreff, et l'aile gauche sous les

ordres du capitaine Savoff, aussi de l'état-major.

Le 16 au soir, en conseil de guerre sous la présidence du prince Alexandre, il était vivement question de se retirer sur Sofia. Le major Goudgieff et son chef d'état-major le capitaine Paprikoff soutenaient la retraite comme nécessaire et urgente. Le chef de l'aile droite capitaine Bendéreff, un officier très courageux et énergique, de concert avec le capitaine Panoff, chef de l'artillerie, s'élevèrent contre cette manière de voir ; leur avis était de résister jusqu'à la dernière extrémité. Cette opinion l'emporta et il fut décidé que l'on se maintiendrait à Sliwnitza, que l'on pousserait une forte reconnaissance avec l'aile droite, sur l'aile gauche des Serbes, du côté de Malo-Malovo, et que, le cas échéant, on accepterait le combat.

C'est sur ces résolutions qu'eut lieu la bataille du lendemain, la première journée de Sliwnitza.

CHAPITRE VIII

Premier combat de Sliwnitza. — Le prince Alexandre. — Départ pour le champ de bataille. — Le capitaine Chrestof. — Secours aux blessés. — Incertitude sur l'issue de la journée. — Retour au village. — Chez le prince ; interrogation des prisonniers. — Expédition de nuit, à la recherche de la batterie du capitaine Danatscheff.

Le jour se lève tard, le temps est sombre. L'escorte princière est arrivée il y a quelques instants. Les pauvres cavaliers ont fait une rude traite et sont exténués. Plusieurs se laissent tomber sur la route en descendant de cheval,

La diane sonne. A la lueur blafarde du jour qui commence, chacun se prépare pour les événements de la journée ; les fantassins bouclent leurs sacs ; les artilleurs et les soldats du train pansent leurs chevaux ; tous sont bientôt prêts à rejoindre les lignes de nos troupes.

Le prince est déjà sorti de bonne heure. Il se promène de long en large, attendant le commencement du combat. Son Altesse, en m'indiquant que la droite attaquera, m'engage à tenir l'ambulance de la Croix-Rouge prête au départ, car le village de

Sliwnitza, en cas d'insuccès, peut devenir « un véritable nid à bombes ». J'ai aussi appris que le prince a donné l'ordre à son cocher de le suivre à un kilomètre de distance, en arrière des lignes, en cas de retraite. On voit que personne n'était rassuré sur l'issue de cette première journée.

Le temps, qui est couvert et froid, s'obscurcit de plus en plus et une neige fine et serrée commence à tomber. Il est probable que l'attaque projetée sera retardée. Les Serbes ont commis une faute irréparable en n'avançant pas pendant la journée d'hier et en laissant ainsi à nos troupes le temps de se concentrer et de s'établir dans leurs positions.

Quelques combats partiels d'infanterie ont cependant eu lieu car, vers les neuf heures, arrive un officier blessé soutenu sur son cheval par deux soldats. C'est le lieutenant Sarendoff, de la 3ᵉ drougine du 1ᵉʳ régiment d'infanterie. Cette drougine qui se trouvait à l'extrême droite dans les Balkans a reçu l'ordre de rejoindre le gros de l'armée et c'est en ralliant Sliwnitza qu'un engagement a eu lieu avec l'aile gauche serbe.

Cet officier a été touché par une balle à la cuisse; on l'aide à descendre de cheval, on le fait entrer à l'ambulance. Aussitôt le long docteur T... qui est arrivé la veille, se précipite sur lui et vite une discussion s'élève : est-ce qu'on fera un pansement à l'huile ou à l'eau phéniquée, au iodoforme où à l'acide salycilique? Autant de médecins, autant d'opinions. Enfin le long collègue conserve sa proie et

fait ce qu'il veut. Le fin mot de l'affaire est que la guerre a ses désagréments et que le Dr T... a assez d'une nuit de bivouac. Il emmène donc son malade pour ne plus revenir. C'est du reste le jour où cela sent le plus mauvais ; on craint d'être tourné par les Serbes. A Sofia, c'est plus sûr; il y a des consuls compatissants !

Bientôt la canonnade commence, mais de l'avis des médecins militaires, il n'est pas nécessaire, de se porter en avant (!) ; il faut attendre que les premiers blessés arrivent. Je me conforme à cette manière de voir jusqu'à ce qu'impatienté et présumant que des secours sont urgents sur le champ de bataille, éloigné de 5 kilomètres environ, je pars en compagnie du docteur Ratschoff, médecin au régiment de Viddin. Celui-ci trouvant en route un blessé revient avec lui à Sliwnitza. De temps en temps je rencontre des fantassins qui se rendent à pied à l'ambulance, appuyés sur des camarades; mais je ne vois pas de voitures pour le transport des blessés ; elles restent paisiblement au village !

Quelques kilomètres plus loin, la route s'infléchit un peu à droite pour gravir le petit col qui sépare l'aile droite du centre de la position. A mi-hauteur de la montée, j'aperçois un soldat couché qui se roule et se tord ; je descends de voiture pour l'examiner et constate qu'il n'est qu'indisposé et qu'il ne porte aucune trace de blessure. Vingt mètres plus haut, je trouve encore un homme étendu dans le fossé qui borde la route; celui-là n'a pas besoin de

mes soins : une balle lui a traversé la poitrine et il est venu expirer en se traînant péniblement en arrière des lignes. C'est le premier mort que je rencontre ; une impression pénible et indéfinissable me saisit. J'éprouve un sentiment de profonde pitié pour ce pauvre garçon dans la force de l'âge qui, blessé mortellement en défendant son pays, est venu mourir misérablement dans un fossé, alors qu'il croyait arriver encore à temps pour trouver un refuge et un soulagement à ses blessures.

Mon cocher fait avancer péniblement ses deux rosses, et réussit enfin à arriver au haut de la montée de laquelle on découvre la plaine et les lignes ennemies. On entend la crépitation des feux de tirailleurs à l'aile droite et au centre ; c'est exactement semblable au bruit produit par du sel jeté sur des charbons ardents. A de rares intervalles, le canon gronde sur notre aile gauche ; la bataille ne fait que commencer.

Je suis arrêté par une drougine qui protège la batterie du centre, et je demande que l'on me conduise auprès du chef de bataillon. Tout le long de la crête de la colline, l'infanterie est échelonnée d'étages en étages, bien établie dans des fossés de tirailleurs, munis de véritables murailles de terre et de branchages entrelacés, dans lesquelles les fantassins ménagent une ouverture pour tirer.

Les soldats entretiennent de petits brasiers dans le fossé et viennent tour à tour se chauffer ; ils sont pleins d'entrain et, malgré la rigueur de la

journée et la neige qui tombe serrée, ils ne se plaignent pas. La plupart sont des paysans habitués à la dure.

L'ascension de la colline est pénible. La neige ne prend pied qu'à moitié et la terre s'attache par larges plaques aux chaussures. De poste en poste, d'officiers en officiers, je finis par rejoindre le capitaine Chrestof qui commande le bataillon. Je lui demande quelques indications sur l'endroit où le combat est le plus vif et où doit se trouver, selon toutes probabilités, le plus grand nombre de blessés. Sur ces entrefaites nous sommes rejoints par le capitaine Vinaroff, un des adjudants du prince; il nous raconte que, jusqu'à présent, les troupes bulgares se sont admirablement comportées, montant à l'assaut aux sons de l'hymne national de la Maritza, mais que, malheureusement, elles n'ont pu se maintenir dans les positions acquises, qu'elles ont dû rétrograder. Cet officier est très enthousiaste, et parle avec feu ; on voit qu'il est heureux de l'entrain du soldat bulgare.

Pendant que nous causons, je tressaille tout à coup : c'est la batterie du capitaine Soïanoffqui ouvre le feu au-dessus de nous ; je ne suis pas encore habitué au bruit du canon ; mais je m'y ferai. D'intervalle en intervalle, les coups se répètent, suivis de ce sifflement particulier en rond, si je puis m'exprimer ainsi, qui indique que l'obus se visse dans l'air.

La batterie répond à l'artillerie serbe établie

dans la plaine, derrière des épaulements naturels, sorte de petits tumuli, mais dont les obus mal dirigés tombent en avant de nos lignes. On les voit éclater sans qu'ils fassent aucun mal à nos tirailleurs.

Comme il est à prévoir que, vers la fin de la journée, nous aurons beaucoup de blessés, je prie le capitaine Vinaroff, de bien vouloir, si possible, faire transmettre un avis à l'ambulance de la Croix-Rouge, pour que volontaires et voitures à blessés se portent en avant. Immédiatement et très obligeamment, il fait partir le cavalier qui l'accompagne et nous nous quittons, non sans que je le remercie vivement de sa complaisance.

La neige tombant toujours, le capitaine Chrestof m'invite à entrer dans sa cabine de branchages, digne de Robinson Crusoë. Je sèche un peu au brasier de son feu la semelle de mes souliers ; mais la fusillade et la canonnade reprenant de plus belle, je quitte cet aimable officier pour rejoindre la route où je dois retrouver mes volontaires de la Croix-Rouge.

Effectivement, je rencontre à l'endroit désigné l'avocat Titéroff et deux brancardiers militaires avec lesquels je me mets à la recherche des blessés à la droite de la route, dans la direction des Triouschi. Les deux brancardiers ont peur ; il n'avancent qu'à regret et en rasant le sol. Ils disent que c'est dangereux « *Opasno rabota* ». Mais nous sommes abrités par un repli de terrain et je les force à aller

de l'avant malgré les balles qui sifflent au-dessus de nos têtes. Le combat se rapproche et il devient périlleux d'avancer ; nos tirailleurs ayant épuisé leurs cartouches sont contraints de se replier ; les soldats blessés grièvement tombent aux mains des Serbes qui avancent, et nous nous retirons vers les voitures que nous avons laissées au contour de la route. Là, je trouve le docteur Bisséroff, médecin du régiment du Danube ; il ne s'épargne pas. Nous installons de concert une place de pansements et nous partageons un morceau de pain, la seule nourriture de la journée.

Les blessés commencent à affluer. Malheureusement nous n'avons que très peu de matériel sanitaire. Nous chargeons plusieurs voitures et charrettes à destination des ambulances à Sliwnitza.

Pendant ce temps, entre trois et quatre heures, la bataille continue et notre aile droite est toujours obligée d'abandonner du terrain. La position devient critique et il est à craindre que nous soyons tournés de ce côté. On voit très bien que la fusillade se produit maintenant en arrière de la prolongation de notre ligne du centre.

L'inquiétude nous gagne. Allons-nous être culbutés ou tournés? Heureusement, la nuit commence à tomber. Tout à coup nous entendons pousser des hourras dans le fond de la vallée, du côté de Sliwnitza ; un moment nous pensons que les Serbes ont pénétré jusque-là. Non, c'est le 1er régiment qui arrive de Roumélie et qui est accueilli par des

vivats. Nous reprenons confiance. Les nôtres ont déjà regagné du terrain ; les munitions sont heureusement arrivées encore à temps pour permettre aux troupes bulgares de reprendre quelques positions perdues.

Il nous arrive beaucoup de blessés, parmi lesquels de jeunes porte-épées ou *junkers*. C'est ainsi que l'on appelle les élèves de l'école militaire. Ces jeunes officiers de la veille, quoique âgés de moins de vingt ans, se sont admirablement comportés ; beaucoup ont payé de leur vie leur ardeur et leur intrépidité au combat.

Je me rappellerai toujours un soldat blessé qui a réussi à s'emparer d'un fusil serbe, nous voulons l'obliger à monter dans la voiture, il s'y refuse; il veut rentrer à pied et, chargé de ses deux fusils, il descend péniblement du côté du village. Il a peur qu'on lui enlève l'arme qu'il a prise d'une façon héroïque et courageuse. Il était tombé blessé, un Serbe s'avance sur lui pour le désarmer, il se relève, le couche en joue, l'étend raide mort, s'empare de son fusil et, quoique poursuivi, réussit à s'échapper.

La dernière voiture étant chargée, je descends avec elle sur Sliwnitza. Quel lamentable trajet ! C'est à fendre le cœur ! De ma vie je n'oublierai cette descente sur une route mauvaise où les roues du véhicule rencontrant, à chaque instant. d'énormes cailloux, occasionnent des cahots qui arrachent aux pauvres blessés des plaintes et des gémissements. Il y en a un surtout qui souffre horriblement ; le

bandage qu'on lui a posé le serre ; il est impossible de l'enlever, il fait obscur. J'essaie cependant en tâtonnant de le couper avec des ciseaux ; les secousses de la voiture sont trop fortes, il n'est pas possible de faire arrêter et je risque de trancher à côté. Je cherche à faire prendre patience à ces malheureux, car Sliwnitza n'est plus bien loin et, là, on pourra changer les appareils provisoires. A l'entrée du village on avance péniblement. La route est encombrée de voitures de munitions, de chars d'approvisionnements, de troupes qui rejoignent leurs cantonnements. Une foule compacte de soldats, de milices et de civils circule dans la rue principale ; avec cela une boue liquide dans laquelle on patauge et s'embourbe à chaque instant.

La voiture s'arrête bientôt devant l'ambulance où les blessés que nous amenons vont être pansés à nouveau puis expédiés à Sofia, soit encore dans la nuit, soit le lendemain. L'ambulance se compose d'une grande salle à boire qui a, pour toute installation, des lits préparés d'urgence tant bien que mal. Autour de cette salle sont d'autres petites pièces : l'une sert de pharmacie et de dépôt de la Croix-Rouge ; une autre, de salle de pansements ; une troisième de dortoir pour les médecins ; les dernières sont remplies de blessés. Malheureusement, je n'ai pas pu installer la Croix-Rouge dans un local indépendant ; une série de conflits inévitables sont à prévoir avec les médecins militaires qui nous détestent à titre d'étrangers et de civils.

J'ai encore le malheur d'avoir comme pharmacien une espèce d'aigre-fin, juif, Hongrois d'origine, orthodoxe à l'occasion, qui ne comprend rien à son rôle de pharmacien d'ambulance responsable de son matériel. Il cherche à se rendre populaire en distribuant à chacun le cognac et le vin destinés aux blessés !

En rentrant, je suis assailli de réclamations de toutes sortes : il n'y a plus rien ; les blessés demandent à boire et nous n'avons qu'une eau vaseuse à leur donner. aucun réconfortant. Bien plus, le comité de la Croix-Rouge ne nous a confié aucun argent pour pourvoir à nos dépenses générales. Malgré télégrammes sur télégrammes, adressés au métropolitain Clément, président, demandant bandanges, nourriture, pain, vin et secours de différentes natures, nous ne recevons rien. On fait de la politique à la Croix-Rouge, cela doit nous suffire. Les brancards que l'on nous envoie sont trop pesants et inutiles ; les bois sont trop gros pour les gaînes où ils doivent entrer. Les fourgons promis n'arrivent pas ; ils n'ont été terminés que trop tard.

La disette est si générale que je suis même apostrophé par un médecin de l'armée qui me demande de lui donner des bandages et des vivres. Je lui réponds poliment que ce n'est pas à moi à fournir aux médecins militaires ce qui leur manque. Le service de la Croix-Rouge est indépendant,et nullement responsable vis-à-vis de l'armée si ses approvisionnements ne lui suffisent pas.

Mais le temps n'est pas aux controverses. Je réussis à trouver quelques bouteilles de cognac, contre espèces sonnantes, chez un baccal (épicier) ; encore faut-il livrer un véritable combat pour pénétrer dans la boutique de ce trafiquant. Grâce à l'obligeance du commandant de place, le capitaine Yankoff, je puis recevoir quelques pains ; cet officier a toujours été excessivement aimable pour moi et je lui resterai toujours reconnaissant pour les nombreux services qu'il m'a rendus.

On distribue ces quelques provisions aussi équitablement que possible ; il y a de pauvres diables qui, l'estomac vide, se sont battus toute la journée et qui, blessés, ne reçoivent rien de chaud à l'ambulance. Parmi les blessés se trouvent quelques Serbes ; dont deux officiers. L'un n'a pas moins de cinq blessures ; il fait pitié à voir et on ose à peine le toucher pour le panser. Un tout jeune soldat d'infanterie serbe, presqu'un enfant, voulant parer un coup de sabre que lui portait un cavalier bulgare, a eu un morceau du bras gauche quasi enlevé, cependant il dit que ce n'est rien et a l'air heureux d'en être quitte pour si peu.

Sur ces entrefaites un des adjudants du prince, me prévient que Son Altesse me fait demander ; je me rends à son invitation. Le prince, en me remerciant de l'initiative que j'ai prise de porter le service sanitaire en avant, par l'entremise du capitaine Vinaroff, me demande mon opinion sur le moyen d'organiser et de coordonner le service sanitaire. Je

réponds que l'on ne manque pas de médecins, mais qu'ils restent tous au même point pendant le combat ainsi que les voitures de transports pour blessés. Il faudrait avoir un médecin d'état-major capable de diriger le service, avec des adjudants en nombre suffisant; mais étant donnée l'instruction sanitaire bulgare, il est difficile de trouver un tel officier.

Le prince a aussi l'intention de demander à l'ennemi une suspension d'armes pour enterrer les morts et, au matin, il lui enverra un parlementaire. Il n'a pas été donné suite à cette idée parce que l'on a pensé que cela pourrait produire une mauvaise impression sur les Serbes et les engager ainsi à renouveler leur attaque.

Ces explications fournies, le prince Alexandre a l'obligeance de me faire servir un verre de vin de France et des biscuits anglais, ce qui n'est guère à dédaigner, par le temps qui court : « C'est tout ce que j'ai, mes provisions ne sont pas arrivées et je pense qu'il n'y en a guère à Sliwnitza, » dit-il. — Le prince est logé dans une ancienne auberge (Kretschmar). La salle à boire sert de salle de réception, de salle à manger, de dortoir pour l'état-major et la suite du prince. Faisant face à la porte d'entrée, une porte basse donne dans une petite chambre que j'appellerai plutôt un réduit, qui sert de cabinet de travail, de chambre à coucher au prince et de salle de réunion pour les conseils de guerre que Son Altesse préside chaque soir après son dîner. L'on étudie la carte, on prend les dernières

dispositions pour le lendemain. Cette pièce est si petite que quand le prince est couché sur son lit de camp, il y a tout juste place pour sa haute stature. L'ameublement se compose d'un ou deux coffres recouverts de tapis d'Orient, d'une table et de quelques tabourets de bois. Trois ou quatre personnes réunies dans cette chambre peuvent à peine se tourner.

Peu après on amène deux officiers serbes faits prisonniers pendant la journée. Le prince, désirant les questionner lui-même, j'ai la bonne fortune d'assister à cet interrogatoire. Il leur adresse la parole en bulgare qu'il prononce nettement, mais avec une légère intonation qui fait reconnaître en lui un étranger. Il y a si peu de différence entre la langue serbe et la langue bulgare que les prisonniers comprennent parfaitement les demandes posées. Le prince s'enquiert de la division à laquelle ils appartiennent ; ils font partie de la division de la Drina et fournissent quelques renseignements qu'il est bon de ne pas prendre au pied de la lettre.

A chaque nouvelle question, ils saluent militairement. Ils ont l'air d'être très disciplinés et ont une excellente tenue. Leur uniforme ressemble à celui de l'armée française dont il diffère par la couleur verte des parements et passe-poils. La capote et le pantalon sont gris bleu ; la tunique bleu foncé pour l'infanterie ; celle de la cavalerie est bleu clair et le pantalon rouge.

En terminant S. A. leur dit : « N'avez-vous pas

honte de prendre les armes contre nous qui sommes vos frères slaves ? » C'est une question embarrassante et un peu déplacée. Les deux prisonniers paraissent visiblement gênés, enfin l'un d'eux répond très judicieusement : « Nous avons reçu l'ordre de marcher, et quand on est soldat il faut obéir sans discuter. »

Je prends congé du prince pour me rendre à l'ambulance de la Croix-Rouge où une surprise m'attend : le capitaine Yankoff, commandant de place, me fait appeler ; il a été avisé, par le télégraphe de campagne qui relie les positions au quartier-général, que des blessés tombés à l'aile gauche, vers la batterie du capitaine Danatcheff, n'ont pas reçu de soins et qu'il est nécessaire de se rendre à cet endroit avec une voiture de transport. Il est très difficile d'atteindre cette batterie ; les chemins sont problématiques et défoncés. En passant à l'état-major, je consulte la carte. D'un côté l'on risque de tomber dans les lignes serbes ; de l'autre la route est presque impraticable.

Il est 8 heures et demie du soir, il fait très obscur. Le commandant de place m'a fourni un cheval de cavalerie. C'est la première fois que je me trouve sur une selle cosaque. Un cavalier nous escorte ; il est chargé de conduire notre convoi qui se compose de deux médecins, d'un infirmier et de deux soldats sanitaires. Nous avons peine à avancer au milieu du dédale de chariots, de voitures, de pièces d'artillerie qui encombrent l'entrée du village. Nous n'avons pas fait trois kilomètres que notre guide

nous abandonne; il juge plus prudent et moins pénible de rentrer à Sliwnitza; il fait du reste un froid assez vif et la campagne est recouverte d'une mince couche de neige.

Arrivé à la hauteur du petit col dont j'ai parlé plus haut, je conviens avec mes collègues qu'ils m'attendront là pendant que j'irai à la recherche du chemin le plus praticable pour retrouver le commandant du bataillon que j'ai vu le matin. Je me dirige donc vers les retranchements où sommeillent, plus ou moins mal, les soldats d'infanterie couchés dans les fossés de tirailleurs. Tout à coup une sentinelle me couche en joue et me crie : « Halte ! on ne passe pas ! si tu avances, je fais feu ! Diable, il en est bien capable, le gaillard. » Mais si je me retourne, j'ai encore plus de chance qu'il me tire dessus. Il faut parlementer et surtout répondre au plus vite car le bonhomme s'inquiète. « Je suis médecin; tu dois me laisser passer. Ne vois-tu pas que je porte le brassard de la Croix-Rouge ? — Non, en arrière, on ne passe pas. — Appelle ton sergent. Ce colloque à distance a fini par réveiller le poste et j'ai le bonheur de trouver un sous-officier qui me laisse avancer et, après quelques explications, me fait conduire chez le capitaine Chrestof. Je retrouve cet obligeant officier dans sa petite hutte de branchages où il s'abrite tant bien que mal contre la froideur de la nuit. Je lui indique le but de ma pérégrination nocturne et il me fait conduire par un de ses hommes auprès du commandant de l'armée.

En arrière de la batterie du capitaine Stoïanoff se trouve un petit bosquet de bois et deux ou trois maisonnettes de paysans où l'on a établi le commandement général et la station télégraphique. Je me fais annoncer auprès du major Goudgieff par un de ses officiers d'ordonnance. Le commandant en chef se repose dans une étroite pièce enfumée où brûle un feu de bois.

Tant bien que mal, je parviens à faire comprendre le but de ma mission et mon désir d'être accompagné à la batterie de l'extrême gauche. Un officier d'état-major se charge de me donner quelques explications sur la route à suivre, mais de guide, point.

A ce moment passe le lieutenant Mathéeff que je revois avec plaisir. Il a pris du service pour la campagne. C'est un jeune avocat de Sofia qui venait de terminer ses six mois de volontariat dans l'artillerie et que les événements ont repincé. Comme l'on manquait d'officiers, on lui a donné un grade et il va remplacer un de ses collègues tué pendant la journée. Les vides se font d'autant plus sentir que les cadres sont incomplets. Nous avons la même route à suivre, mais comme j'attends des nouvelles de mes collègues qui doivent me rejoindre, je ne puis partir et il ne peut retarder son départ.

On vient m'appeler pour voir un blessé à la station télégraphique. Autour d'une table où sont installés les appareils, les employés de la station sont assis ; deux chandelles éclairent tant bien que mal l'intérieur de la baraque ; à droite, couché sur

la terre humide, je vois un artilleur, solidement découplé et dans la force de l'âge. Hélas ! il n'a plus besoin de soins chirurgicaux ; il a reçu une balle dans la tête et râle bruyamment. C'est un tableau saisissant que celui de ce soldat rendant le dernier soupir sans que l'on s'occupe de lui et sans même que le travail des télégraphistes en soit troublé. L'être humain s'endurcit vite à la guerre.

Peu après je reçois l'avis que mes collègues impatientés ont repris la route de Sliwnitza, mais je n'en démordrai pas ; il faut que j'arrive à l'endroit où j'ai reçu mission de me rendre. Je remonte à cheval sur les deux coussins de ma selle cosaque, et me voilà en route. On n'y est vraiment pas trop mal, quoique la différence avec les selles militaires en usage dans nos armées soit très sensible ; je crois que l'on se blesse et se fatigue moins facilement. Mais comme élégance et coup d'œil, ce n'est guère joli ; la selle cosaque ressemble trop à un bât ; le cavalier se trouve beaucoup trop haut perché, ce qui est disgracieux ; si le cheval est petit de taille la disproportion devient très apparente.

Une demi-heure plus tard, j'arrive à la batterie du centre, capitaine Ivanoff. Cet officier enveloppé de son grand manteau russe se promène dans sa batterie dont les épaulements ressortent en noir sur la neige tombée le matin. Au loin, dans la plaine, le capitaine m'indique les masses foncées et les feux de bivouac de nos troupes qui occupent les fossés de tirailleurs ; au delà on distingue, mais

à peine, les lignes serbes. Il m'explique que j'ai fait fausse route et que la batterie que je dois atteindre est encore très éloignée, excentriquement placée et isolée. Il m'indique l'itinéraire à suivre pour me rendre d'abord à la réserve de batterie : « Au revoir et bonne chance ! »

Et me voilà de nouveau chevauchant à l'aventure. De temps à autre je rencontre des soldats conduisant des chevaux ou des chariots chargés de munitions. On approvisionne pendant la nuit pour la journée du lendemain.

Enfin j'aperçois dans le lointain des feux de bivouac. C'est la réserve de la batterie ; je suis heureux de trouver du feu pour me chauffer, car il fait terriblement froid, et suis satisfait d'être arrivé au terme de ma course. Le maréchal des logis chef me raconte que ne voyant pas arriver de secours, ils ont chargé, tant bien que mal, les blessés sur des arabas à bœufs (voiture de paysans à quatre roues plus ou moins cerclées qui cahotent d'une façon impitoyable). Le corps du capitaine Danatcheff, tué sur sa batterie, a été aussi emmené à Sliwnitza.

Ma pérégrination a été inutile ; tant pis ! Après avoir pris un peu de calorique, je m'achemine vers le quartier général, conduit par un soldat qui me lâche naturellement au moment le plus difficile. C'est pardonnable car il n'est pas gai de marcher dans la neige, et le pékin trouvera bien son chemin tout seul. La descente du côté de Sliwnitza est très pénible ; comme à chaque instant mon cheval risque

de s'abattre dans les rocailles, je suis obligé de mettre pied à terre et de le conduire par la bride, avec beaucoup de peine, au travers des pierres. Heureusement le ciel s'est découvert et la lune est claire. Au bas de la montagne je rejoins la bonne route et un temps de trot que la bête, sentant l'écurie, accélère, me ramène à l'ambulance de la Croix-Rouge. Il est une heure du matin. La plupart des médecins militaires sont couchés et occupent les quelques lits disponibles. Ils ont trouvé de quoi faire un peu de cuisine, ce qui me permet de me restaurer. Plus heureux étions-nous encore que les pauvres soldats qui, le ventre vide, s'étaient battus tout le jour !

CHAPITRE IX

Appréciations de la journée du 17 novembre. — Le 18 novembre. — Attaque d'une voiture d'ambulance par un parti de cavalerie serbe. — Combat de l'après-midi du 18. — Conseil de guerre. — Mouvement des troupes serbes. — Disposition de l'armée bulgare avant la bataille du 19 novembre.

Le combat fut engagé en suite de la reconnaissance entreprise par l'aile droite bulgare. Il avait été décidé, la veille au soir, en conseil de guerre, que le capitaine Bendéreff inquiéterait au point du jour l'armée serbe qui menaçait, avec son aile gauche, de tourner nos positions. Il devait, le cas échéant, accepter le combat. Cet officier disposait des troupes suivantes : Une drougine du 1er régiment, capitaine Baktschévanow; une drougine du 2e, capitaine Popoff; une drougine du 5e, capitaine Koutintcheff; une drougine du 3e, capitaine Christoff; une compagnie du bataillon de dépôt [1] du premier régiment; cent cinquante volontaires sous les ordres du lieutenant Sokoloff; une batterie de montagne à quatre canons et un escadron de cavalerie.

[1] Chaque régiment, outre les quatre bataillons ou drougines du régiment, en compte un 5e de dépôt qui lui sert de réserve.

Les Serbes occupaient, avec une batterie montée et de la cavalerie, une position située un peu en arrière du village de Vacilewtzi. De là ils prenaient en flanc l'extrême droite bulgare et rendaient sa situation périlleuse.

En raison de la neige et du mauvais temps, les troupes du capitaine Bendéreff ne se mirent en mouvement que vers les neuf heures du matin. Elles vinrent se heurter aux avant-postes serbes qui furent rejetés sur le gros de la division ennemie. Ce petit avantage eut pour effet de faire retirer la batterie et la cavalerie du village de Vacilewtzi. C'est cette batterie qui, plus tard, s'établit au nord de la colline des Triouschi.

Sur ces entrefaites, l'ennemi attaqua nos troupes et un combat très vif s'engagea sur toute l'aile droite. Il devint bientôt nécessaire d'appuyer celle-ci avec de l'artillerie de campagne pour répondre aux pièces serbes établies sur les flancs des Triouschi. Le capitaine Panoff, chef de cette arme, envoya et accompagna une demi-batterie (capitaine Guerginoff), du 1er régiment, dont il dirigea le tir. C'était 11 heures du matin. Trois quarts d'heure plus tard, cet officier fit amener les quatre autres pièces de la batterie. Ainsi soutenue, l'aile droite bulgare résista à la vigoureuse attaque des Serbes.

Mais le combat ne resta pas localisé. Vers midi, il s'étendait au centre et à l'aile gauche que l'ennemi attaqua opiniâtrement.

Au centre ce fut surtout un combat d'artillerie;

à gauche les deux batteries du capitaine Ivanoff et du capitaine Danatcheff (extrême gauche) eurent beaucoup à faire pour riposter au feu violent de l'artillerie serbe. Ce dernier officier eut la tête emportée par un obus. A ses côtés, un lieutenant d'infanterie et un artilleur furent tués du même coup. Le capitaine s'était imprudemment exposé, en montant sur le parapet de la redoute d'Aldomirowtzi, pour se rendre compte du tir de sa batterie. Très estimé de ses camarades, il était considéré comme un des meilleurs officiers de son arme.

Le combat à l'aile gauche fut très vif l'après-midi et dura jusqu'à près la nuit tombée; l'infanterie ennemie s'avança assez près des retranchements, au dire d'un officier jusqu'à deux cents pas de batterie.

A 3 heures de l'après-midi environ, un mouvement très sensible de recul se produisit dans les lignes bulgares; l'aile droite pliait. La position devenait critique. C'était le manque de munitions d'infanterie qui se faisait sentir. Mais cela ne dura guère, les Bulgares, recevant de nouvelles cartouches, reprirent courageusement l'offensive et repoussèrent, d'un élan irrésistible, les troupes serbes jusqu'aux villages de Golemo et de Malo-Malovo. C'est la 3e drougine du 1er régiment qui s'empara, dans la soirée, de cette dernière localité. Pendant les treize jours de campagne, ce bataillon assista à onze combats en supportant des marches forcées. Une drougine du régiment de Viddin enleva

à la baïonnette et au son de la Maritza le premier mamelon de la colline des Triouschi.

Vers le soir, deux drougines des régiments n° 4, Plewnsky polk, et n° 5, Donausky polk, avaient été envoyées en réserve ; elles ne prirent pas part au combat. C'est à tort qu'il a été dit que le prince Alexandre avait engagé dans cette journée jusqu'à son dernier fusil.

A la faveur de la nuit, les troupes bulgares se retirèrent des positions qu'elles avaient enlevées aux Serbes. Il était imprudent, avec un effectif restreint, de se maintenir en dehors des retranchements, sans avoir préalablement battu l'ennemi. L'attaque de celui-ci, il est vrai, avait été vivement repoussée et suivie d'un retour offensif. Les lignes de Sliwnitza restaient intactes ; c'était un succès acquis. On avait surtout gagné un temps précieux qui suffisait pour rétablir l'équilibre un instant conpromis et permettre aux troupes venant de Roumélie, d'arriver pour la bataille décisive. On avait aussi obtenu un effet moral et un regain d'enthousiasme chez les soldats et les officiers, par cette première victoire des armes bulgares.

Le soir de cette journée, en conseil de guerre, le major Goudgieff et son chef d'état-major soutinrent de nouveau la nécessité de se retirer sous les murs[1] de Sofia. Encore sous l'impression du danger couru

[1] Sofia avait été fortifiée par les Turcs pendant la guerre de 77. Les forts qui la protégeaient, au nombre de quatre ouvrages de terre, avaient été remis en état. Celui d'ouest avait été pourvu de trois pièces d'artillerie de position.

dans l'après-midi, ils ne pensaient pas que l'on pût résister le lendemain. Le capitaine Panoff, chef de l'artillerie, et le capitaine Bendéreff s'élevèrent contre cette manière de voir, affirmant que, si nous avions éprouvé des pertes, l'ennemi avait été encore plus maltraité que nous.

Il fut arrêté que l'on n'attaquerait pas, mais que l'on se maintiendrait à Sliwnitza. Ce fut la dernière fois que la question de retraite fut agitée.

Nos pertes avaient été de six cent cinquante hommes environ, tânt blessés que morts, parmi lesquels plusieurs officiers. Nous avions fait prisonniers un capitaine, un lieutenant serbe et trente soldats.

Le 18 novembre, le temps est toujours couvert et froid ; il tombe une pluie fine chassée par un vent violent. Les sommités des Balkans sont couvertes de neige. Le matin, nous expédions sur Sofia les blessés qui ont passé la nuit à l'ambulance. Nous avons des voitures de place difficiles à approprier à cet usage, surtout pour ceux dont l'état réclame la position horizontale ; mais comme c'est le moyen de transport le plus rapide, on l'emploie tant bien que mal.

Le prince vient visiter l'hôpital ; il s'entretient avec les blessés et, assez longuement, avec deux officiers serbes grièvement atteints. Ces malheureux ont dû passer la nuit sur des paillasses dans une petite chambre, en compagnie de deux moribonds. Ce fait, qui tenait à l'absence de tout classement des blessés d'après la gravité de leur état, se reproduisit souvent, car on manquait absolument de

commandement. Les médecins militaires travaillaient comme ils l'entendaient et, la plupart du temps, indépendamment les uns des autres. Chacun tirait de son côté. Plusieurs étaient dignes de tous éloges, tandis que d'autres se donnaient du loisir pour ne pas dire davantage.

Le mérite de l'organisation du service des transports revenait à l'infatigable docteur Ratschoff, médecin au régiment de Widdin. L'évacuation des blessés étant en partie terminée, je partis dans la direction du village d'Aldomirowtzi où grondait le canon.

A 3 kilomètres de Sliwnitza, je rencontrai le capitaine Popoff, chef du premier régiment d'infanterie, avec son état-major et une drougine de réserve. Il observait la marche en avant des Serbes qui suivaient le flanc de la montagne. Leurs colonnes se détachaient en masses noires sur la neige. Ils cherchaient à s'établir aux environs du village de Gourgouliata et dessinaient déjà leur mouvement du lendemain. Mais les Bulgares prenaient des dispositions pour parer le coup et établissaient une batterie en avant de Goloubowtzi.

Une légère fusillade et un échange d'obus avaient eu lieu dans la matinée. De l'avis du capitaine Popoff, il ne semblait pas qu'un combat devînt probable sur notre aile gauche. Cette opinion me décida à regagner Sliwnitza. Comme je prenais congé de cet officier, un des meilleurs de l'armée bulgare, il me pria de dire au commandant de place d'en-

voyer du pain pour le régiment. J'ai été heureux d'apprendre que mon message fut utile, et que les pauvres soldats, exposés au froid, reçurent ce jour-là leurs rations. La difficulté du service d'approvisionnement tenait à l'état des chemins de campagne détrempés par la pluie et couverts d'une boue épaisse; ils étaient de plus sillonnés d'ornières.

Je fis la route en compagnie d'un pope bulgare, aumônier d'un bataillon de volontaires, qui fonctionnait aussi comme quartier-maître et allait quérir des provisions pour sa troupe. Nous conversons en allemand. Il est rare qu'un Bulgare parle cette langue; ils connaissent plus généralement le français. Il a pleinement confiance dans le succès final de cette guerre. Pourquoi? Il ne saurait le dire. J'ai connu beaucoup de Bulgares qui, croyant en leur bonne étoile et à la justice de leur cause, pressentaient la victoire.

C'est ce jour-là, en rentrant à notre hôpital, que je rencontrai les médecins militaires qui me racontèrent l'aventure arrivée à leur voiture d'ambulance : Escortée par des soldats sanitaires auxquels ils avaient confié leurs bagages, elle avait été attaquée par de la cavalerie serbe, en venant de Breznik.

Ayant recueilli ces renseignements, et les ayant fait spécifier par les assistants, je les télégraphiai à l'*Indépendance belge* par l'intermédiaire de M. Tzanoff, ministre des affaires étrangères. Je faisais précéder cette relation par ces mots : « Veuillez faire suivre, si jugez convenable » pensant que pour des

faits de cette nature, il était prudent de les voir confirmer par une autre source avant de les livrer à la publicité, et, en même temps, pour faire passer cette dépêche par la formalité de la censure. Le contraire arriva. Cette information servit de base à la fabrication d'une *dépêche officieuse* qui dénaturait complètement cet incident. Le mobile de cet acte était facile à découvrir. En accusant l'ennemi de faits graves et barbares, on s'attirait les sympathies de l'Europe; mais, pour cela, on abusait du nom d'un médecin étranger, en relations avec le Comité international de la Croix-Rouge à Genève. Ces faits furent plus tard relevés et donnèrent lieu à une enquête [1] qui justifia complètement les renseigne-

[1] Voilà ce que publie à ce sujet, dans les numéros 65 et 67, le *Bulletin international des sociétés de la Croix-Rouge.*

Bulletin 65, janvier 86, pages 9 et 10.

Les Bulgares ont affirmé qu'une de leurs voitures d'ambulance avait été attaquée sur le champ de bataille de Sliwnitza; ce que voyant, le personnel sanitaire avait dételé les chevaux et pris la fuite abandonnant les blessés confiés à ses soins, lesquels avaient été ensuite massacrés par l'ennemi.

A ce réquisitoire, les Serbes répondirent par une énergique protestation. Ils firent plus. Dès que la nouvelle en parvint à Belgrade, S. M. la reine ordonna une enquête sévère, « quoiqu'elle fût intimement persuadée que l'armée serbe était incapable de commettre le crime de lèse-humanité qu'on lui reprochait ». La commission d'enquête fut présidée par le vice-président de la Croix-Rouge serbe, et conduite par un secrétaire du ministère des affaires étrangères, aidé d'un magistrat. Elle reconnut que la conduite des soldats inculpés avait été irréprochable, et mit les procès-verbaux de ses séances à la disposition du Comité international.

Notons, à ce propos, quel a été le rôle du Comité international dans cette circonstance. Ce fut à lui que M. Tzanoff, ministre des affaires étrangères de Bulgarie, daigna adresser sa plainte. Celle-

ments que nous avions donnés, et ne tourna pas à l'avantage des interprétations officieuses.

Cette même journée, vers les onze heures, le combat s'engagea au centre et se propagea à l'aile droite bulgare, toujours très vive et prête à l'attaque et à la riposte. Le régiment de Widdin s'em-

ci fut immédiatement transmise à Belgrade, et la réponse ne tarda pas à revenir à Sofia, en passant par Genève. Le Comité international s'abstint, dans cette correspondance, d'émettre une opinion sur la valeur d'assertions qu'il ne pouvait contrôler. Il crut agir sagement aussi en s'abstenant de donner de la publicité aux faits qu'on lui signalait, pensant qu'il convenait de laisser les intéressés échanger sans bruit leurs explications par son entremise, et qu'il risquerait d'envenimer la querelle en la divulguant. Aussi fut-il péniblement surpris en voyant la dépêche officielle qu'il avait reçue de Sofia reproduite par divers journaux, avec la mention que le Comité de Genève avait été instruit de son contenu.

Cette dernière indication fit croire à certaines personnes que c'était nous qui avions communiqué la nouvelle à la presse, et que, si nous avions agi ainsi, c'est que nous l'estimions vraie. De là des reproches fort immérités qui nous furent adressés. Aussi tenons-nous à déclarer que la divulgation de la plainte du gouvernement bulgare ne nous est nullement imputable, et que nous ne nous sommes pas départis de la discrétion que nous considérions comme un devoir, vis-à-vis d'États qui nous faisaient, croyions-nous, l'honneur de nous mettre dans leurs confidences.

Bulletin 67, juillet 86, pages 225-226.

La convention de Genève pendant la guerre serbo-bulgare.

Une information récente nous appelle à revenir sur ce que nous avons dit dans notre soixante-cinquième bulletin (p. 9), relativement à une voiture d'ambulance bulgare, attaquée lors de la bataille de Sliwnitza. Cette prétendue violation de la Convention de Genève a été, on s'en souvient, énergiquement niée par les Serbes. La dépêche qui nous avait instruits de ce fait, et qui avait un caractère officiel, désignait le Dr Roy comme chef de l'ambulance en question ; elle ajoutait qu'il avait dû dételer les chevaux et s'enfuir en abandonnant ses blessés, massacrés ensuite par l'ennemi.

(*Comité international.*)

para, de rechef et peu après, de la première hauteur de Triouschi, abandonnée par prudence la veille au soir. Le centre bulgare (composé des régiments de Plewna et du Danube) qui s'était avancé dans la plaine se retira et fut suivi dans son mouvement de retraite par les troupes qui avaient occupé les Triouschi.

Le prince Alexandre, voyant que ses troupes ne couronnaient pas cette hauteur, donna l'ordre de la reprendre et de s'y maintenir. C'était la troisième fois en vingt-quatre heures que le régiment de Viddin était lancé à l'assaut de ce mamelon. Il fut de nouveau enlevé aux sons de la Maritza, et resta définitivement aux mains des Bulgares. Sa posses-

Or nous avons reçu dernièrement, de M. le Dr Roy lui-même, copie d'une déclaration qu'il a faite à Sofia, le 19 mars, devant une commission internationale chargée de l'instruction de cette affaire. D'après ce document rectificatif, il s'agirait de l'ambulance attachée au troisième régiment d'infanterie et contenant seulement les bagages des médecins militaires. Aucun blessé ne s'y trouvait, lorsque, dans un mauvais passage, entre Breznik et Sliwnitza, elle fut attaquée par la cavalerie serbe. Les soldats sanitaires dételèrent alors les chevaux et se sauvèrent. La voiture fut du reste retrouvée plus tard à l'endroit où elle avait été abandonnée, lorsque les troupes bulgares reprirent l'offensive. Le Dr Roy dit, d'ailleurs, n'avoir pas été personnellement témoin de ces faits et ne les avoir portés à la connaissance du gouvernement et de la presse qu'en s'appuyant sur le témoignage de médecins militaires.

Cette version, dont nous donnons acte à M. le Dr Roy, corrobore celle des Serbes et semble de nature à clore le débat.

M. le Dr Roy nous a affirmé, en outre, qu'il n'avait assisté pendant la guerre à aucun acte de sauvagerie ou de barbarie de la part des combattants, et qu'il avait vu, au contraire, des prisonniers serbes et bulgares fraterniser sur le champ de bataille. Mais, d'autre part, il signale de grands abus dans l'emploi du brassard croix rouge.

sion fut pour la journée du 19 novembre très avantageuse à notre armée.

La prise répétée de cette élévation dénotait déjà la valeur des attaques à la baïonnette de notre infanterie. La rapidité et l'entrain avec lesquels les soldats bulgares couraient à l'ennemi en criant : Hourra ! hourra ! terrorisaient les Serbes, qui n'attendaient pas même le choc de leurs adversaires pour s'enfuir et se débander.

Il était certain que l'armée serbe avait éprouvé de cruelles pertes pendant le combat du jour précédent, car l'action était de leur côté, assez mollement conduite. Il est probable aussi qu'aucun des deux adversaires ne voulait courir le risque d'engager une lutte décisive. Les Serbes se reposaient, élevaient quelques retranchements et concentraient leurs troupes. Les Bulgares se réorganisaient, débrouillaient l'enchevêtrement de leurs drougines et régiments, produit par la hâte avec laquelle on avait été obligé de jeter les renforts dans la ligne de bataille. L'état-major bulgare temporisait pour attendre l'arrivée de l'armée rouméliote et prendre énergiquement l'offensive.

Dans le conseil de guerre du 18 novembre au soir, il fut décidé qu'aucun mouvement et qu'aucune attaque n'auraient lieu le lendemain. Le prince, qui avait le projet de se rendre à Sofia, fit promettre à ses officiers de ne pas attaquer et de se tenir sur la défensive. Un seul d'entre eux s'éleva contre cette décision, le capitaine Bendéreff. Les succès

constants de l'aile droite qu'il commandait lui avaient donné une confiance absolue dans la suite des opérations, et il aurait désiré que l'on prît l'offensive dès le lendemain. Aussi, en quittant très surexcité, l'état-major, il prononça ces paroles : « On peut décider tout ce que l'on voudra, quant à moi je sais de quelle façon j'agirai. » Ces paroles lui furent plus tard vivement reprochées par le prince qui supposa à tort qu'il avait de sa propre autorité engagé la bataille du 19 novembre.

Le soir du 18, je rejoignis Sofia. Je rencontrai en route les volontaires de la colonie italienne mis à la disposition de la Croix-Rouge bulgare. En quittant trois jours auparavant la capitale, M. le comte de Gerbaix de Sonnaz, agent diplomatique de S. M. le roi d'Italie, m'avait offert, en cas de besoin, le secours de ses compatriotes. Quand je vis le manque de bras et l'insuffisance du service sanitaire je lui télégraphiai que ses offres seraient les bienvenues. Il paraît que ce fut une faute grave vis-à-vis du comité de la Croix-Rouge bulgare, faute que je ne regrette nullement, car elle a permis aux volontaires italiens d'arriver à temps et d'être d'un grand secours sur les champs de bataille du 19 novembre et des jours suivants.

La situation devant Sliwnitza était très différente la veille de la bataille du 19, de celle du 16 novembre au soir. Les combats des 17 et 18 avaient fait réfléchir les Serbes. Il ne s'agissait plus pour eux d'exécuter une simple marche militaire sur Sofia pendant

que les troupes bulgares se trouvaient éloignées de 100 et 200 kilomètres de la frontière attaquée. Les soldats du roi Milan avaient devant eux une armée courageuse qui répondait à leurs attaques par des retours offensifs. Il fallait coûte que coûte déloger les Bulgares de leurs retranchements et faire une trouée, si l'on ne voulait passer du rôle d'attaquant à celui d'attaqués.

Les Serbes s'apercevaient déjà de leur infériorité et de leurs désavantages. Ils avaient élevé quelques retranchements, ce qu'ils n'avaient pas fait les jours précédents.

Les Bulgares, tout en combattant, s'étaient concentrés sous le feu de l'ennemi. L'état-major avait dirigé toutes les troupes fraîches qui arrivaient de Roumélie sur un seul point. Fraîches, n'est pas précisément le mot; elles venaient de parcourir 105 kilomètres à marches forcées [1]. Pourtant, aussitôt arrivées, elles prirent position et firent le coup de feu.

Le roi Milan, ne pouvant entamer les lignes bulgares avec les divisions du Danube et de la Drina, avait fait revenir celle de la Schoumadia qui avait été dirigée sur Wrabtcha. Celle de la Morava avait aussi reçu l'ordre de passer les Balkans de Bresnik.

[1] Le régiment numéro 8 Primorski polk qui se recrute à Varna, franchit la distance de Sarembé à Sliwnitza en deux jours; c'est ce régiment qui la parcourut le plus rapidement. Pour accomplir ces marches forcées, le fantassin bulgare abandonnait ses bottes et se chaussait de l'opintchki, espèce d'espadrille composée d'un morceau de cuir fixé par de la grosse ficelle; la jambe était en outre recouverte d'un morceau de feutre en guise de guêtre.

Il s'apercevait trop tard que l'action de son armée devait être portée sur un seul point, et tendre à forcer, à Sliwnitza, les portes de la vallée de Sofia. Était-il encore temps d'engager une action décisive? On le pensait à l'état-major serbe. Dans tous les cas, tout retard devenait préjudiciable, et il fut décidé que l'on attaquerait le 19 novembre.

Le front de bataille de l'armée bulgare, d'une étendue de 15 kilomètres environ, pouvait être divisée en aile droite, centre, aile gauche et extrême gauche. Il avait été renforcé par le premier régiment d'infanterie, quelques bataillons rouméliotes, des volontaires et de nouvelles batteries. En outre d'autres troupes étaient attendues.

A l'aile droite, se trouvaient le troisième régiment Bdinsky polk, dont une des drougines, restée à Radomir, avait été remplacée par un bataillon de volontaires; une compagnie de la cinquième drougine, du premier régiment, et des hommes de landsturm. L'artillerie comprenait une demi-batterie (sixième) de campagne et une batterie de montagne, à quatre canons, capitaine Zélénowsky. Ces troupes faisaient face avec une partie du cinquième régiment d'infanterie, Donausky polk, à la division du Danube; elles étaient placées à droite de la route de Dragoman et occupaient le premier mamelon des Triouschi.

Le centre était formé par une partie du cinquième régiment Donausky polk, et le quatrième régiment Plewnsky-polk, appuyés par la deuxième batterie, capitaine Ivanoff; la moitié de la sixième, capitaine

Stoïanoff, et la moitié de la troisième, lieutenant Grébinoff. Ces troupes étaient opposées à la division serbe de la Drina. Leur front s'étendait de la route de Dragoman au village d'Aldomirowtzi.

L'aile gauche était formée du premier régiment Preslawsky polk ; en s'éloignant du centre, de deux drougines du deuxième régiment Stroumsky-polk ; de deux bataillons rouméliotes et d'un bataillon de volontaires. Ces troupes étaient distribuées entre Aldomirowstzi et les environs de Bratouschkovo ; elles étaient soutenues par la cinquième batterie, capitaine Tantiloff et une section de la première batterie. Elles étaient, en outre, flanquées à gauche par une demi-batterie de la troisième et une batterie de montagne, lieutenant Bakardgieff. En face d'elles se trouvait la division ennemie de la Schoumadia.

A l'extrême gauche, en avant de Goloubowtzi, on avait envoyé, dans la nuit du 18 au 19 novembre, le premier régiment Alexandrowsky polk composé des drougines 1, 3 et 4. La première et la dernière arrivaient de Roumélie ; la troisième, auparavant à l'aile droite, avait, en reprenant sa place dans le régiment, passé à l'aile gauche. Le régiment était complété par une drougine de rouméliotes (bataillon de Schipka) ; il était appuyé par trois sections de la première batterie, capitaine Guerginoff.

La cavalerie couvrait les deux ailes.

L'effectif total de l'armée bulgare, le 19 novembre au matin, sous Sliwnitza, comprenait vingt-sept bataillons, sept batteries, dont deux de montagne,

ou quarante-huit bouches à feu [1] ; le deuxième régiment de cavalerie ; deux escadrons du troisième ; l'escadron d'escorte princière, soit environ vingt-huit mille hommes.

On voit par cette description que l'aile droite avait été un peu dégarnie de troupes et que la gauche et l'extrême gauche avaient au contraire été renforcées et pourvues d'une nombreuse artillerie.

Les commandements étaient ainsi répartis : chef du corps d'armée, le major Goudgieff, ayant pour son chef d'état-major le capitaine Paprikoff. Commandants de l'aile droite : le capitaine Bendéreff de l'état-major ; du centre, le capitaine Pétroff, chef du régiment numéro 4, Plewnský polk ; de l'aile gauche, le capitaine Savoff, de l'état-major ; de l'extrême gauche, le capitaine Popoff, commandant du premier régiment d'infanterie. De plus, le chef de l'artillerie, le capitaine Panoff, dirigeait les opérations de cette arme.

[1] Le 19, dans l'après-midi, la quatrième batterie du premier régiment, capitaine Slatarsky, que l'on avait munie de nouvelles pièces, rejoignit l'extrême gauche. On se rappelle que cette batterie avait perdu ses canons dans la retraite de Trn sur Breznik.

CHAPITRE X

La journée décisive du 19 novembre. — Rentrée du prince Alexandre à Sofia. — Attaque des Serbes. — Succès de l'aile droite bulgare. — Le combat. — Dernières tentatives serbes. — La victoire. — Appréciation sur les différentes phases de la bataille.

Le 19 novembre, de très bonne heure, je repars pour Sliwnitza. Le temps est magnifique ; on dirait une journée de printemps. En route, j'entends les premiers coups de canon : la bataille commence. Il est 7 heures du matin.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Sliwnitza, je vois venir le prince, conduisant lui-même sa voiture de voyage, attelée de quatre chevaux de front. Il arrête et me fait signe de le rejoindre. Voici ses paroles que je consigne textuellement, car il est intéressant d'avoir l'explication de sa rentrée à Sofia : « Les Serbes attaquent notre droite avec six bataillons, voulant reprendre les positions que nous leur avons enlevées hier dans la soirée.

« On m'annonce que le gros de l'armée serbe cherche à nous tourner par Breznik et je me rends à Sofia pour jeter des renforts de ce côté. Peut-être que je pousserai jusqu'à Wladaya. Il est probable que nous

aurons une bataille générale dans la seconde partie de la journée. Je serai de retour a 2 heures. »

La rentrée du prince à Sofia a été interprétée diversement. Il ne semble pas que la crainte d'être attaqué du côté de Breznik en fut le seul motif, car il n'y serait pas resté aussi longtemps. Un fait certain c'est que le prince était encore hésitant et inquiet. Il avait télégraphié, la veille au soir, que la position de l'armée était dangereuse et menacée; qu'il ne savait s'il réussirait à tenir devant une nouvelle attaque de l'ennemi. Sur quoi le conseil des ministres l'avait invité à venir délibérer, si, éventuellement, l'on défendrait la capitale.

On a raconté aussi qu'une conspiration ayant pour but de déposer Alexandre de Battenberg et de traiter de la paix avec le roi Milan aurait motivé le retour du prince à Sofia. Il ne parait guère probable qu'il en fut ainsi, et, s'il y a eu des menées et des intrigues, leur existence n'est parvenue que plus tard à la connaissance du gouvernement.

Le départ du prince a été très vivement discuté et commenté. Il aurait pu singulièrement compromettre le résultat de la bataille qui se livrait, en produisant une dépression sur le moral des officiers et de la troupe.

On se demande si le prince de Bulgarie, alors que sur la route de Sofia il entendit la fusillade et le grondement du canon, n'aurait pas dû tourner bride et venir, par sa présence, animer le courage de ses troupes en laissant ses ministres à leurs terreurs.

L'entrée d'Alexandre de Battenberg à Sofia fit une très mauvaise impression sur la population. Elle fut une des causes de l'affolement et de la panique des habitants. « Si le prince est revenu, disait-on, c'est que cela va bien mal ». Elle donna lieu à des attaques et à des insinuations malveillantes. On parla même de fuite [1].

Ce fut une faute qui aurait pu avoir les conséquences les plus fâcheuses. Les ministres pouvaient venir délibérer avec le prince au village de Sliwnitza; mais on ne dérange pas un général en chef pour l'appeler à discuter la pire des éventualités : la retraite! Et celui-ci ne doit pas, dans un cas aussi grave, agir au gré de ses conseillers politiques. Plus tard, à Pirot, les ministres vinrent conférer avec le prince, alors ils n'avaient plus peur.

Le prince resta au ministère de la guerre, depuis son arrivée à 11 heures, jusqu'à 3 heures et demie de l'après-midi. En repartant, il fut vivement acclamé par la population rassemblée sur la place du palais. Il invita les manifestants à garder le silence en leur faisant un signe de la main et leur dit : « Le moment n'est pas venu de crier Bravo! on se bat encore; la situation est toujours dangereuse. »

Bientôt, arrivé au village, je ne m'y arrête que le temps nécessaire pour organiser les volontaires de

[1] D'autant plus que l'on emballait fiévreusement les meubles et les objets précieux de la résidence princière.

la Croix-Rouge et faire partir nos voitures de transport dont une partie est déjà en route.

Les blessés de la première heure commencent à arriver. Je pars, monté sur un petit cheval du pays, et j'atteins bientôt le point culminant de la route, d'où l'on se rend compte de la tournure qu'a prise le combat. On est assourdi par le bruit ; c'est un roulement continuel de feux de tirailleurs dominé par la grosse voix du canon.

Le régiment de Viddin, qui en partie occupait la première hauteur de la colline des Triouschi, a été attaqué le matin par la division serbe du Danube. Celle-ci avait pour mission de reprendre cette position enlevée la veille. Le chef de notre aile droite, le capitaine Bendéreff, a répondu par une contre-attaque et la fusillade s'est alors engagée dans toute cette subdivision de l'armée. C'est ce qui a fait accuser à tort cet officier d'avoir commencé l'action. Les tirailleurs bulgares, qui s'appuyent au flanc de la colline, sont soutenus par les batteries du centre qui, sans interruption, lancent des schrapuels dans les lignes de l'infanterie ennemie [1].

Entre 9 heures et demie et 10 heures, le chef du régiment de Viddin fait sonner la Maritza et, à la tête de ses soldats, monte à l'assaut de la deuxième colline. Avant que la position soit enlevée, il est

[1] L'artillerie bulgare seule avait des schrapuels. Après deux à trois coups tirés à obus pour régler le tir, on continuait avec ces premiers projectiles qui causaient beaucoup de terreur à l'infanterie ennemie. Au dire d'un officier serbe ils éclataient cependant trop haut et produisaient plus de frayeur que de mal.

atteint d'une balle en pleine poitrine et tombe grièvement blessé de son cheval. L'élan est donné. Ses soldats n'en continuent pas moins à courir à l'ennemi en criant hourra ! hourra ! le chargent à la baïonnette, le refoulent, le culbutent et s'emparent de ce second mamelon.

Les fantassins bulgares se lancent à l'assaut avec une impétuosité admirable et en poussant des clameurs sauvages. Leurs officiers les conduisent avec un entrain superbe. On ne s'étonne pas de leur succès.

Peu après un soldat vient chercher du secours pour le capitaine Marinoff. Je pars, à travers champs, avec une voiture dans la direction indiquée. Arrivé sur le flanc de la colline, je rencontre un groupe de soldats légèrement blessés. L'un d'eux tient à la main la casquette bleu de ciel qui distingue les adjudants du prince. Je l'interroge. Il me répond que l'officier qui la portait a été relevé et amené au village de Sliwnitza.

Le travail ne manque pas. Plusieurs blessés arrivent en se traînant péniblement. Ils descendent des Triouschi. D'autres gisent aux endroits où ils sont tombés. Je leur applique un premier pansement et les expédie dans des voitures et des talikas (charrettes turques de voyage). Quelques-uns sont fortement contusionnés ; ils ont roulé en bas des rochers en voulant escalader les pentes de la colline.

Il est déjà 10 heures et demie. La canonnade et la fusillade ne se sont pas arrêtées un seul instant. Je rejoins la route de Dragoman en passant par les

retranchements et les fossés de tirailleurs, occupés le matin par notre infanterie. Le sol est jonché de culots de cartouches.

Les Serbes défendent très vivement le dernier mamelon des Triouschi ; ils se battent en désespérés, mais les Bulgares ont remporté un premier succès qui les électrise et, malgré les feux de salves répétés et très bien exécutés par l'ennemi, ils enlèvent cette dernière hauteur à la baïonnette. Nos soldats couronnent la fameuse colline ; c'est le régiment de Viddin qui seul a remporté cet avantage.

Vers 11 heures du matin, le centre de l'armée prend à son tour l'offensive ; les régiments du Danube et de Plewna s'avancent en tirailleurs dans la plaine. Le capitaine Panoff, chef de l'artillerie, fait appuyer leur mouvement par la demi-batterie de la sixième placée jusqu'alors à droite de la route. Elle vient prendre position sur l'emplacement occupé la veille par de l'artillerie serbe. Les quatre autres pièces qui tiraient des retranchements du centre reçoivent, peu après, l'ordre de la rejoindre.

Le tir de cette batterie cause beaucoup de mal à l'ennemi qui perd de plus en plus du terrain.

Plus tard, une nouvelle demi-batterie (troisième) vient remplacer quatre pièces de la sixième qui ont l'ordre de se rendre à l'extrême droite, en contournant les Triouschi. Les troupes de cette subdivision s'avancent vers le village de Malo-Malovo, et ne sont accompagnées que d'une batterie de montagne.

L'aile gauche des Serbes se trouve ainsi prise en

écharpe par cette demi-batterie et rejetée de l'autre côté de la route de Dragoman. L'armée ennemie est complètement tournée. Elle court le risque d'avoir sa ligne de retraite coupée. Nos troupes sont à une petite distance de l'entrée du défilé.

Un temps d'arrêt se produit. Le combat se ralentit sur la droite, puis bientôt s'engage au centre et à l'aile gauche. Les Serbes, battus par notre droite, cherchent à prendre leur revanche avec les divisions de la Drina, de la Schoumadia et une partie de celle de la Morava.

Il est déjà tombé un millier d'hommes environ. En poursuivant ma route, je rencontre un détachement d'une cinquantaine de prisonniers serbes dans un état pitoyable, noirs de poudre, les uniformes souillés et déchirés. Plusieurs sont blessés, quelques-uns gravement. Je les fais sortir des rangs et coucher sur le bord de la route pour les panser et attendre les voitures de transport. Il est étonnant qu'ils aient pu marcher jusque-là avec des blessures atteignant le ventre, les jambes ou la poitrine et sans avoir reçu aucun soin. D'autres blessés sont encore portés ou arrivent seuls. Ils conversent entre eux et, regardant le triste état dans lequel ils se sont mis mutuellement, les Bulgares demandent, avec un accent de reproche et une naïveté touchante, aux Serbes : « Pourquoi êtes-vous venus nous attaquer ? ne sommes-nous pas des frères ? » Ceux-ci de répondre : « Nous ne le savons pas ; le roi nous l'a ordonné. » J'ai entendu

plusieurs fois cette réponse qui dénotait plus de sagesse chez ces simples soldats que chez leur souverain.

Sur la route, c'est un va et vient continuel de caissons de munitions, de longues files d'arabas qui se croisent avec des convois de blessés. Les fiacres sont réquisitionnés pour amener des caisses de cartouches jusque derrière la ligne du feu. A l'endroit des retranchements où se trouvaient les premières pièces d'artillerie (actuellement établies sous la protection de petites buttes naturelles, sortes de tumuli), les médecins militaires ont organisé une place principale de pansements. J'y retrouve les docteurs militaires Bisséroff, Sarendoff, Ratschoff et d'autres. Les brancardiers apportent incessamment les blessés de l'aile droite et du centre. Un solide paysan rouméliote vient se faire panser. Envoyé pour escorter un convoi de munitions, il est allé faire le coup de feu et a attrapé une balle qui, entrée par le cou, s'est logée sur l'omoplate. Il demande avec insistance qu'on lui retire sa « kourchoum ». C'est le mot turc, employé aussi en langue bulgare, pour désigner ce projectile. Après son extraction, le gaillard se secoue et nous dit : « Je suis bien maintenant, je n'ai plus mal. »

Mais revenons au récit de la bataille.

Le centre bulgare ayant suivi le mouvement offensif de l'aile droite complètement victorieuse, deux nouvelles pièces de la batterie n° 2, capitaine Ivanoff, sont envoyées pour renforcer la batterie

qui est déjà dans la plaine. Il ne reste plus sur la position retranchée que six pièces, placées sur la gauche de la colline.

Le front de bataille a complètement changé. Une partie du centre et notre aile droite ont opéré une conversion et occupent une position parallèle à la route de Dragoman. Les Serbes se trouvent ainsi pris dans l'ouverture d'un angle presque droit dont le sommet est situé à la hauteur de la redoute principale qui couronne les ouvrages de Sliwnitza. Ils sont refoulés sur les villages de Jablontze et Solintzé, et risquent d'être complètement acculés aux Balkans de Breznik, et d'avoir leur retraite sur Tzaribrod coupée. Aussi, voyant ce danger et renforcés par des troupes fraîches, tentent-ils d'entamer notre centre et notre aile gauche. La lutte devient acharnée entre les villages d'Aldomirowtzi et de Goloubowtzi. Au centre l'infanterie serbe s'approche jusqu'à deux cents pas de la batterie du capitaine Ivanoff qui fait tirer à mitraille. Près du village de Bratouschkovo le combat est très vif ainsi qu'à Gourgouliata. Ce sont les troupes de la division de la Morava qui, après avoir passé les Balkans, venant de Breznik, entrent en ligne. Elles sont descendues dans la plaine en deux colonnes.

L'une est venue par le village de Rakita et se heurte à l'extrême gauche bulgare, formée du premier régiment d'infanterie, établi sur une élévation en avant de Goloubowtzi. L'autre est arrivée par Brélognitza et, renforçant le centre serbe, at-

taque, devant Bratouschkovo, le septième régiment Preslawsky polk.

La bataille reprend alors sur toute la ligne. C'est un grondement continu et assourdissant d'artillerie qui tonne sans interruption, accompagné de la crépitation des feux de tirailleurs et des décharges de pelotons. La fumée de la poudre, rabattue par le vent, empêche par instant de distinguer ce qui se passe.

Cette violente attaque de l'ennemi fait reculer nos lignes. De l'endroit où notre service sanitaire est établi on perçoit parfaitement ce mouvement de retraite. Il parait propagé de l'aile gauche.

Les Serbes prétendent qu'à ce moment ils ont entamé les lignes bulgares et pénétré dans la redoute [1] qui se trouve en avant d'Aldomirowtzi. Les Bulgares nient ce fait et expliquent ce mouvement général de recul, qui a été perçu sur toute notre ligne de bataille, par un ordre inconsidéré, donné par le chef de l'aile gauche, le capitaine Savoff. Cet ordre se serait propagé de loin en loin. Mais si les Serbes avaient même enlevé cette redoute, ils auraient été encore bien loin d'être maîtres des retranchements de Sliwnitza.

La colonne serbe de la Morava, engagée avec le premier régiment devant Gourgouliata, est repous-

[1] Un officier serbe que j'ai vu à mon passage à Belgrade m'a affirmé être entré dans les retranchements bulgares. Croyant à la victoire des siens, il fut très étonné lorsqu'il reçut l'ordre de se retirer.

sée et suivie par un retour offensif de nos troupes. Ce village est enlevé à quatre heures par le capitaine Petkoff. Il s'en empare en lançant à la baïonnette deux compagnies qui mettent l'ennemi en fuite sans éprouver de résistance. Après ce succès la batterie de montagne du lieutenant Bakardgieff se porte à la gauche du régiment d'où elle ouvre le feu sur les lignes serbes.

Vers le soir, l'ennemi entreprend une dernière attaque, mais il ne réussit pas à déloger nos troupes des positions conquises. On a le sentiment que les Serbes sont complètement épuisés et démoralisés; l'action de leur côté est conduite mollement. C'est un essai infructueux. Ils sont définitivement repoussés.

Le combat se termine à 5 heures et demie au centre et à l'aile droite. A l'extrême gauche et à l'aile droite on échange encore des coups de fusils jusqu'à 8 heures et demie du soir.

Je m'étais avancé, pendant la dernière partie du combat, près de l'emplacement occupé, à notre aile droite, par l'artillerie. On nous apportait beaucoup de blessés de cette position. Les Serbes tiraient furieusement sur nos batteries et leurs obus tombèrent un moment près de la place de pansements que nous avions choisie.

Le prêtre bulgare que j'avais vu la veille ramenait à ce moment le lieutenant Sokoloff, chef d'un bataillon de volontaires. Cet officier venait d'être violemment contusionné par l'explosion d'un obus sans toutefois avoir reçu aucune blessure.

Pendant la journée, j'avais fait connaissance du correspondant du *Berliner Tagblatt* M. Copséwitch et j'avais retrouvé M. Pillon de l'agence Havas. Ces deux messieurs avaient obligeamment mis à ma disposition leurs voitures pour le transport des blessés à Sliwnitza. J'en profitai, encore une fois, en faveur d'un officier d'artillerie, le lieutenant Naïdénoff, blessé à la jambe. Cet officier, pendant ce dernier trajet, lorsqu'il rencontrait des soldats du train, conduisant des caissons de munitions d'artillerie, les invitait à se hâter. Les dix pièces qui se trouvaient dans la plaine avaient manqué de projectiles et l'on avait même été contraint de tirer à poudre pour ne pas laisser soupçonner le fait à l'ennemi.

A 5 heures et demie, je rentre à Sliwnitza avec l'intention de revenir dans la soirée établir une partie de l'ambulance de la Croix-Rouge dans une grande baraque de chemin de fer, située à gauche de la route. Il est certain qu'il y a des blessés gisant encore sur le champ de bataille et qu'ils y passeront la nuit, si l'on ne va pas à leur recherche.

La bataille de ce jour peut être divisée en deux phases.

Pendant la première, dès 7 heures du matin à deux heures de l'après-midi, les Bulgares sont victorieux et maîtres de positions importantes.

A 2 heures, la seconde période commence par l'arrivée des troupes de la division de la Morava. A l'aide de ce renfort les Serbes cherchent à entamer

les positions acquises par les Bulgares et à ressaisir la victoire.

Dans la première partie, les Serbes attaquent l'aile droite bulgare : celle-ci prend à son tour l'offensive et occupe les Triouschi à la suite de deux assauts, nécessaires pour enlever les deux derniers mamelons de cette colline. Elle culbute et poursuit l'ennemi jusqu'à l'entrée du défilé de Dragoman. Dès ce moment la bataille devient générale et le centre suit, un peu tard il est vrai, le mouvement en pivotant sur le milieu de la position de Sliwnitza. L'artillerie de droite et plus de la moitié de celle du centre quitte alors les épaulements qui l'abritaient pour s'établir dans la plaine. Entre midi et demie et deux heures, un ralentissement notable se produit. Les Serbes désorganisés ne répondent que faiblement [1]. Les Bulgares eux-mêmes ne peuvent poursuivre leurs succès, les réserves leur manquent totalement. Avec un régiment de troupes fraîches, ils se seraient facilement emparés du défilé de Dragoman et auraient sérieusement compromis la retraite de l'armée serbe.

Les Serbes, renforcés par la division de la Morava, attaquent de nouveau furieusement sur toute la ligne, mais ne peuvent reprendre les positions perdues dans la matinée. Leur effort principal se

[1] Du septième régiment d'infanterie serbe, dont le prince Alexandre est le colonel honoraire et qui faisait face à la droite bulgare, il n'est revenu de cette affaire, sur vingt-deux officiers et deux mille quatre cents hommes, que trois officiers et trois cents hommes.

porte alors sur la gauche et l'extrême gauche bulgares qui reçoivent les chocs les plus violents. Vaincus aux Triouschi, ils cherchent à prendre leur revanche vers Gourgouliata et Aldomirowtzi, mais en vain. Le gain de la bataille appartient à l'armée du prince Alexandre.

L'honneur de la première partie de la journée revient à l'aile droite et en particulier au régiment de Widdin, conduit par le capitaine Marinoff. Dans la seconde partie, les régiments numéro 1, Alexandrowsky polk, et numéro 7, Preslawsky polk, se sont vaillamment comportés. Le premier, en repoussant les troupes de la Morava, s'empara du village de Gourgouliata.

Comme il a été dit plus haut, le commandement général avait été confié au major Goudgieff. Le prince avait donné l'ordre formel de ne pas engager la bataille. A cause de cela l'action avait été hésitante ; les mouvements peu sûrs et mal coordonnés. Le centre avait tardé à suivre la marche en avant de l'aile droite victorieuse. Le major Goudgieff était indécis. Il est vrai de dire qu'il était influencé par des officiers pessimistes, et que ce n'est que sur l'intervention énergique du chef de l'artillerie, capitaine Panoff, qu'il se décida à faire avancer les troupes du centre. Sans cela la situation de l'aile droite pouvait être compromise, sa position avancée l'exposant à se voir séparée du centre par un retour offensif des Serbes. L'unité dans l'action de l'armée avait fait défaut, le fait suivant le démontre suffisamment. Dans le courant de l'après-midi, un des

officiers qui se trouvait dans l'entourage du major Goudgieff, télégraphiait au prince Alexandre à Sofia que la situation était désespérée et que tout semblait perdu. Et il n'était pas le seul de son opinion.

Une autre chose (dont il a été déjà question) est l'ordre de retraite donné par le capitaine Savoff, chef de l'aile gauche, fait qui démontre suffisamment que le gain de la bataille n'a pas été la suite d'un plan général bien arrêté. La victoire ne peut donc être attribuée à de savantes combinaisons du chef de l'armée et de son état-major. Ce sont les chefs de régiments et de bataillons qui, sans hésitation, en se jetant sur l'ennemi qui les attaquait, se sont individuellement taillés des victoires partielles. Tels étaient les Bendéreff, les Marinoff, les Bleskoff, les Panoff et les Popoff. Ce sont aussi les soldats intrépides et pleins d'entrain qui se défendaient bravement et couraient bravement au combat. Si les soldats bulgares n'avaient pas été exceptionnellement solides, avec les cadres insuffisants et jeunes qui les commandaient, ils se seraient débandés comme cela s'est vu chez les Serbes.

Le total des hommes hors de combat s'élevait à à dix-huit cents environ. Nous avions plus de trois cents prisonniers dont deux officiers de la division de la Morava. Une grande quantité de fusils serbes et des tentes étaient restés sur le champ de bataille. La victoire de l'armée bulgare était plus complète que l'on ne pouvait le supposer.

CHAPITRE XI

Service et secours aux blessés à Sliwnitza. — L'adjudant-capitaine Marinoff. — A dîner chez le prince Alexandre. — Caractère et figure du souverain. — Sa politique. — Mauvaise humeur princière. — Une nuit à l'ambulance. — Le 20 novembre. — Dans la montagne. — A la recherche des derniers blessés. — Les maraudeurs.

Rentré à Sliwnitza, je télégraphiai à l'*Indépendance Belge* la victoire des armes bulgares. J'eus plus tard la satisfaction d'apprendre, par le capitaine Pétroff, chef de l'état-major général, que ce fut la première nouvelle qui apprit à Sofia le résultat de la journée. Les télégrammes étaient contrôlés, à l'arrivée et au départ, par les officiers d'état-major que leur service retenait à la station télégraphique de Sofia.

On se fait difficilement une idée de l'encombrement qui règne au quartier général le soir d'une grande bataille, surtout si la localité choisie est petite. La foule de militaires est telle qu'il est presque impossible de circuler librement. C'est un va et vient continu de véhicules chargés de blessés, de chariots de provisions, de convois de munitions.

Notre ambulance est bondée: on n'y peut faire un pas sans risquer de se heurter aux blessés, étendus en grande partie par terre. Ayant l'intention d'établir une station sanitaire plus en avant, dans une baraque de chemin de fer dont il a déjà été fait mention, j'ordonne à mon pharmacien de préparer le matériel nécessaire pour partir dans la nuit. Le médecin militaire B..., qui remplit je ne sais quelles fonctions, s'y oppose formellement. En vertu de quel droit, je l'ignore. Je ne puis m'empêcher de lui dire : « Ce n'est guère étonnant que vous ne vouliez pas nous laisser avancer. Pendant que nous relevions, avec les volontaires de la Croix-Rouge, les blessés de votre régiment, vous fumiez tranquillement des cigarettes ici. » Ce fut le commencement de l'immixtion de l'élément militaire dans mon service, immixtion qui m'obligea plus tard à démissionner et à abandonner le matériel de la Croix-Rouge aux médecins de l'armée.

Les infirmiers et auxiliaires civils sont occupés aux pansements. Parmi eux se trouve aussi une dame bulgare. Plusieurs médecins militaires, les docteurs Ratchoff, Yakimoff, Modestoff et d'autres, ainsi qu'un médecin civil, s'emploient activement à soulager les malheureux soldats dont le quart est composé de blessés serbes. Malgré la nuit, les blessés qui peuvent encore être expédiés sur Sofia sont chargés et emmenés dans des voitures d'ambulance, des fiacres ou des chariots à bœufs. Les partants sont immédiatement remplacés par de nouveaux

arrivants. L'affluence devient telle qu'il n'y a bientôt plus de place à l'intérieur du Khan et que nous sommes obligés d'étendre les blessés au dehors, sur de la paille.

Le capitaine Marinoff, adjudant du prince, se trouve aussi dans notre hôpital. C'est un jeune homme de vingt-huit ans, à la figure fine et intelligente, avec de grands yeux noirs expressifs. Il paraît souffrir beaucoup de sa blessure et respire péniblement. Son pouls est très faible et agité. Je lui ai rapporté sa casquette, le seul effet de son équipement retrouvé. Il s'enquiert de son sabre, de son manteau, de son cheval, mais tout est perdu.

La balle qui l'a atteint, comme il montait à l'assaut, a traversé le côté droit de la poitrine du haut en bas et d'avant en arrière. Il me demande s'il se remettra : « Oui ! lui dis-je et cependant il n'y a que peu ou pas d'espoir. »

Comme les jours précédents, nous manquons de vivres et les blessés se plaignent de la faim. Heureusement je puis me procurer, auprès du très serviable commandant de place, le capitaine Yankoff, quelques pains de munition, qui calmeront les plus affamés.

Deux officiers Serbes prisonniers, appartenant à la division de la Morava, se trouvent en ce moment au corps de garde. J'engage la conversation avec l'un d'eux qui parle très bien l'allemand. Il me raconte que les officiers serbes ont été très surpris quand

on leur a annoncé qu'ils allaient marcher contre les Bulgares. Jusqu'au dernier moment, ils pensaient attaquer les Turcs et occuper la vieille Serbie. Ils ont été très désillusionnés en apprenant la vérité, ce qui leur explique le manque d'entrain et d'enthousiasme de leurs troupes. Cette guerre n'était pas populaire, et mon officier affirme que c'est à l'instigation de l'Autriche que le gouvernement serbe l'a déclarée.

Retournant à l'ambulance, j'y trouve un des adjudants du prince, le lieutenant Stoïanoff, qui me prie de m'occuper de l'aménagement de la voiture de Son Altesse pour le transport à Sofia du capitaine Marinoff. C'est une voiture assez spacieuse pour permettre d'étendre le blessé tout de son long. A l'aide de planches, de paille et de couvertures, nous y installons au mieux cet officier. L'avocat Titéroff, un des volontaires de la Croix-Rouge les plus actifs et les plus consciencieux, est chargé de l'accompagner. Les deux voyageurs trouveront sur leur route des stations sanitaires où ils pourront s'arrêter et se reposer car le trajet sera long et pénible.

A l'ambulance, beaucoup de blessés ne sont pas arrangés pour la nuit. Ce sont des plaintes et des lamentations de tous côtés. Les uns appellent : « O maïka! » (O ma mère!) d'autres se recommandent à la Providence : « O Bogi mi» (ô mon Dieu!) Les pansements ne peuvent être faits que d'une façon sommaire, la disette de matériel étant générale. Dans plusieurs cas, nous sommes obligés d'employer le linge du

blessé pour recouvrir une première application plus ou moins antiseptique.

Vers 9 heures et demie du soir, le prince Alexandre me fait appeler. Son Altesse désire savoir quel est l'état de son adjudant, le capitaine Marinoff, et comment il a été disposé pour son voyage à Sofia. Je ne puis lui cacher que la blessure est très grave et que très problablement le blessé succombera. C'est une question de plus ou moins de temps [1]. « C'est triste, très triste, dit alors le prince, car c'est un de mes meilleurs officiers; un des plus intelligents et des plus consciencieux. »

— Faisons connaissance avec Alexandre de Battenberg. Il est âgé de trente ans. C'est un homme de haute taille. Il doit bien mesurer 1m80 à 1m90. Il est fortement charpenté et possède habituellement un léger embonpoint que les fatigues de la campagne ont fait en partie disparaître. La tête est régulière, le nez droit un peu fort. Le visage est encadré d'une barbe brune qu'il porte depuis quelques temps taillée à la Henri IV, suivant la mode. Les cheveux sont d'une teinte un peu plus foncée. Les yeux sont moyens, bruns et doux; le regard ne brille pas d'une vivacité particulière. Sa parole est engageante et le prince gagne facilement la sympathie de son interlocuteur. Ses mouvements sont posés et mesurés, dans certaines circonstances, probablement étudiés.

[1] Cet officier mourut au commencement du mois de janvier 86

Alexandre de Battenberg impressionne favorablement le public en raison de sa grande stature, de la beauté de son visage et de l'amabilité de son abord. Mais, et il y a toujours un « mais » chez l'homme, de sa nature, imparfait, le prince est d'humeur versatile et changeante ; il n'a pas la franchise et les idées arrêtées d'un soldat. Il est plutôt diplomate ; diplomate débutant, laissant parfois échapper ses sentiments intimes. Le prince de Bulgarie ne s'engage jamais et si, par hasard, il le fait, il se réserve toujours une porte de sortie. C'est ce qui a donné à sa politique une allure incertaine : elle est louvoyante et faite de réticences, opportuniste par fois.

Ce manque de caractère et de ligne de conduite a déjà joué de mauvais tours au prince. Il s'est laissé aller à suivre des conseillers qui l'ont dirigé au gré de leurs désirs. Quelquefois il dévoile le fond de sa pensée et exprime une opinion en dehors du programme tracé ; mais c'est un élan bientôt réprimé. C'est là l'explication de ses retraites prudentes lorsqu'il ne suivait pas la ligne de conduite de son entourage.

Alexandre de Battenberg n'a pas une politique à lui et essentiellement bulgare ; il se confie à des personnages intéressés. Son entourage allemand l'anime contre la Russie. Le représentant de l'Angleterre, M. Lascelles, que son gouvernement a très judicieusement conservé à son poste depuis les premiers pas de la principauté, le guide dans cette voie. Kara-

véloff, son premier ministre, le pousse aux conquêtes et aux aspirations panbulgares. Mais parfois, reconnaissant qu'il fausse compagnie à la Russie, un remords le prend ; il fait des avances au czar ; vaines démonstrations car, le lendemain, il retournera à ses conseillers [1].

Le prince me retient et me fait servir à dîner. C'est une bonne fortune, à tous égards, de se trouver, le soir de cette mémorable journée, à la table princière entre Alexandre de Battenberg et son jeune frère, le prince François-Joseph.

On parla naturellement beaucoup de la bataille, des nombreux blessés et des prisonniers. Je fis part alors au prince de mon projet de repartir dans la nuit pour les positions, car j'avais reçu, par mes hommes, l'avis que des soldats gisaient sans secours sur les flancs des Triouschi. Son Altesse ne m'autorisa pas à repartir· « L'endroit où vous voulez aller est dangereux, car j'ai donné *l'ordre à nos troupes de se retirer derrière leurs retranchements* !.. et vous êtes fatigué. » Ces paroles jointes à d'autres faits sont une preuve que l'on ne se rendait pas compte à l'état-major bulgare de l'étendue de la victoire.

Je signalai au prince les services rendus par les volontaires italiens et l'opportunité qu'il y aurait à remercier M. le comte de Gerbaix et de Sonnaz,

[1] Ces lignes étaient écrites peu de temps avant le détrônement du prince Alexandre; nous n'avons pas jugé devoir les retrancher.

agent diplomatique d'Italie à Sofia, qui avait organisé ce détachement et, sur ma demande, l'avait envoyé à Sliwnitza. Il donna l'ordre à son secrétaire d'exprimer télégraphiquement ses remerciements et sa reconnaissance à la colonie italienne, par l'entremise de ce diplomate, pour l'activité et le zèle déployés par ses membres sur le champ de bataille. Le prince François-Joseph raconta comment l'aile droite, auprès de laquelle il était pendant le combat, s'était comportée et avec quel courage le régiment de Viddin avait enlevé à la baïonnette la colline des Triouschi. Subitement Alexandre de Battenberg s'emporta contre le roi de Roumanie et contre son adversaire, le roi Milan.

Il venait de recevoir une communication du ministère au sujet de la neutralisation du Danube. La Roumanie demandait que les bâtiments de guerre ne fussent autorisés à naviguer, pendant les hostilités, que dans les eaux de leur pays. « C'est m'empêcher absolument, dit le prince, de me servir de ma flottille, car quand les eaux sont basses, comme c'est le cas actuellement, en hiver, les navires sont forcés de suivre le *thalweg* et souvent de passer dans les eaux roumaines... Lorsque l'on se trouve dans le danger on reconnaît ses amis. Je suis abandonné de tous ! »

Alexandre tourna alors sa colère contre son ennemi. Il s'exprima avec une vivacité extraordinaire, le visage contracté, les ailes du nez relevées et parlant haut : « Je voudrais tenir cette canaille de

Milan enfermé avec son armée dans un cercle de fer et de feu ; il aurait beau m'envoyer parlementaire sur parlementaire, je leur ferais tirer dessus sans pitié et je les anéantirais tous » (sic).

Personne n'osait souffler un mot. Un silence glacial régnait; mais, le prince se calmant, je me permis de faire observer que, dans une guerre juste, il était noble de garder le bon droit de son côté. J'ai eu plus tard l'explication de la mauvaise humeur du prince. Il regrettait de ne pas avoir assisté à la bataille et de s'être rendu à Sofia.

Le devoir professionnel m'appelant, je prends congé du prince Alexandre. Les blessés n'ont pas reçu tous les soins désirables. Il n'y a toujours pas de provisions et la plupart de mes collègues n'auront guère, après une journée de fatigue, de quoi réparer leurs forces. J'en fais part au maréchal de la Cour, le baron de Riedesell, qui me fait accompagner par un domestique chargé de victuailles. C'est une bonne aubaine, aussi suis-je vivement remercié par les médecins militaires. O ingratitude de la nature humaine ! cela ne les empêcha pas de s'approprier, deux jours plus tard, le matériel de la Croix-Rouge !

Ce n'est que vers 2 heures du matin que l'on a terminé les pansements et installé les blessés pour la nuit. Les moins gravement malades ont dû être couchés en dehors du bâtiment et on les a recouverts avec de la paille pour les protéger contre le froid. Aux plus souffrants on fait des injections de morphine.

Pendant que mes collègues vont prendre du repos, je profite des dernières heures de la nuit pour faire un croquis, pour l'*Indépendance Belge*, des positions occupées par nos troupes pendant les différentes phases de la lutte. Ces deux ou trois coups de crayon me firent passer aux yeux de quelques bulgares pour un espion serbe.

Il est difficile d'écrire et d'avoir l'esprit tranquille dans une ambulance. Par moment, j'écoute le lamentable concert de gémissements et de plaintes des blessés ou je me laisse gagner par le sommeil. Je sors alors pour me secouer et prendre l'air. En passant à travers la longue file des malheureuses victimes de la guerre, quelques-unes me demandent à boire, d'autres à être changées de position. Il y a bien des infirmiers de garde, mais fatigués, éreintés, ils s'endorment par instants et ne répondent pas à tous les appels des blessés. La nuit est belle, le ciel serein, la lune claire; il gèle. Les blessés qui sont couchés à la belle étoile sont transis de froid.

A 5 heures du matin, j'expédie mon domestique avec ma correspondance. Il n'y a que le temps d'arriver pour le courrier qui part à 9 heures de Sofia, et je vais pour quelques instants me reposer.

Des membres de la colonie etrangère de Sofia, des Français, sont venus le 20 novembre, lendemain de la bataille, pour nous aider. A 7 heures, nous partons avec une colonne de voitures et d'arabas à la recherche des blessés qui ont du être abandonnés. Nous savons qu'ils se trouvent espacés sur notre

aile droite. A la hauteur du col où passe la route de Dragoman, nous faisons halte. Le prince, qui fait sa tournée d'inspection des troupes, me demande où nous nous rendons. Apprenant le but que nous nous proposons, il met à ma disposition deux des hussards de son escorte particulière pour les envoyer en reconnaissance. Le prince continue sa route salué par les hourras des soldats. Nos troupes sont effectivement rentrées dans leurs positions. Les hommes se reposent dans les retranchements et font leur cuisine. Après trois jours de combat ils ont besoin de se refaire un peu.

Le temps est de toute beauté; le soleil est resplendissant. L'ennemi ne se montre pas. Vers 8 heures, quelques coups de canon sont échangés à notre aile gauche dans la direction d'Aldomirowtzi.

Les cavaliers de l'escorte princière ne tardent pas à revenir. Ils nous indiquent que, vers le troisième mamelon de la colonne des Triouschi, se trouvent encore quelques blessés.

Nous nous mettons en marche avec la moitié de la colonne. Trois quarts d'heure après nous arrivons à l'entrée d'un petit vallon. La tranquillité et le calme qui y règnent vous pénètrent d'une impression de repos après le fracas et le grondement de la bataille d'hier; il semble que l'on se trouve dans un désert ou perdu dans la montagne. De temps à autre seulement, le silence est troublé par un coup de fusil tiré aux avant-postes, lequel vous rappelle à la réalité : la guerre et ses victimes !

Arrivés au sommet du troisième mamelon, où la dernière phase de la lutte fut la plus acharnée, nous y trouvons, couchés les uns près des autres, une vingtaine de soldats d'infanterie serbe dont huit sont encore vivants. Les morts sont dans des attitudes diverses. L'un d'entre eux a gardé celle qu'il avait au moment où il a été frappé, les bras relevés, tenant son fusil pour se défendre.

Les blessés sont dans un état pitoyable. Ils ont eu froid, faim et soif. Quelle lamentable et longue nuit ils ont dû passer, seuls et oubliés dans la montagne. Ils nous demandent à boire et à manger à l'exception de deux d'entre eux dont l'état est très grave et qui sont brûlants de fièvre. L'endroit où ils sont tombés est abrupt et ce n'est qu'à grand peine que nous parvenons à les descendre, dans des couvertures, jusqu'au bas de la colline où nous attendent les voitures. Je trouvai là, signe de la défense désespérée des Serbes, le sabre ployé en deux d'un officier d'infanterie.

Les maraudeurs ont déjà paru sur la scène, car je relève, à côté d'un blessé, un porte-monnaie vide et les poches des morts sont retournées. Il est triste à dire que ce sont des soldats et des volontaires qui se livrent à ces exploits. J'en ai rencontré plusieurs, errant sur le champ de bataille.

Il faut ajouter que le soldat bulgare n'a pas reçu une instruction suffisante pour savoir s'il agit mal en dépouillant les morts. Le fait suivant le prouve : un cavalier ayant trouvé deux pièces d'or, en fouil-

lant les poches d'un Serbe mort, s'adressa naïvement à un des volontaires de la Croix-Rouge pour en connaître la valeur. Evidemment qu'il ne pensait nullement avoir mal fait.

Les patrouilles d'infanterie ou de cavalerie parcourant le champ de bataille après le combat manquaient absolument. C'est un service indispensable qui n'avait été ni prévu ni organisé, aussi le premier venu pouvait se promener à son gré sans être inquiété. J'ai fait ramener au quartier-général de Sliwnitza deux gamins de douze et quatorze ans, graine de bandits qui maraudaient. On les reconduisit à Sofia d'où ils parvinrent à s'échapper et suivirent l'armée jusqu'à Pirot.

Après avoir fait faire une battue et m'être convaincu que nous ne laissions pas de blessés derrière nous, notre colonne retourna à Sliwnitza. Le gros de l'armée rouméliote faisait justement son entrée dans le village. A sa tête se trouvait le lieutenant-colonel Nicolaïeff qui allait prendre le commandement de toutes les troupes.

Je trouvai à l'ambulance une dépêche qui m'appelait à Sofia auprès du Comité de la Croix-Rouge. J'y arrivai dans la nuit et ne rencontrant aucun de ses membres au siège de la Société, chose extraordinaire, je revins au quartier général. Mais cela m'avait suffi pour me mettre au courant des intrigues. J'avais appris que l'on voulait que je vinsse prendre une place dans un hôpital à Sofia. Il paraîtrait que j'avais porté ombrage à certains médecins

de l'armée en ma qualité de civil et d'étranger. J'avais aussi commis la faute d'être trop fréquemment mandé auprès du prince ! Du reste, l'heure du danger était passée ! M'étant engagé pour faire la campagne, le 21 au soir, je démissionnai du service de la Croix-Rouge. Dès lors le service hospitalier, pharmacie, matériel de pansements et approvisionnements, passa entre les mains des médecins militaires. Les volontaires bulgares et étrangers continuèrent, indépendamment les uns des autres, à relever les blessés.

Après les derniers combats de Tzaribrod et Pirot, le Comité bulgare de la Croix-Rouge m'appela à la direction d'un hôpital provisoire à Sofia; service que je n'acceptai qu'après avoir demandé et reçu l'assurance que je serais de nouveau, et le premier, envoyé à l'armée si les hostilités continuaient. Je conserve soigneusement la lettre du président de la Société de la Croix-Rouge qui me garantit formellement la chose.

CHAPITRE XII

Inaction de l'armée bulgare. — Sa rentrée derrière la position de Sliwnitza. — L'aile gauche à Breznik. — Le capitaine Panitza et ses volontaires. — Combats de Dragoman et de Tzaribrod. — Le roi Milan envoie un parlementaire. — Refus du prince Alexandre de traiter. — Les détachements du major Goudgieff et du capitaine Bondéreff.

Revenons maintenant aux opérations militaires. Elles subissent un temps d'arrêt notable et peu motivé de la part des Bulgares.

Le 20 septembre, le prince Alexandre donna l'ordre aux troupes cantonnées devant Sliwnitza de rentrer dans les positions occupées le 19 novembre au matin. Prudence extrême ou ignorance! Rien de moins rationnel dans tous les cas que ce mouvement de recul, alors que l'on était victorieux.

L'explication, qui paraît la plus plausible, c'est que le prince et l'état-major à Sofia avaient reçu les avis les plus contradictoires pendant la bataille du 19 septembre. Des officiers avaient télégraphié de Sliwnitza comme il a été dit plus haut que tout était perdu, d'autres, au contraire, annonçaient que l'on était victorieux. Un capitaine, pourvu d'un com-

mandement supérieur, m'a raconté avoir retenu, sous sa responsabilité, un télégramme d'un des adjudants du prince Alexandre représentant à Son Altesse le combat comme absolument compromis. Voilà pourquoi le prince incertain donna alors l'ordre de se retirer.

Bien plus, l'on vit un moment les deux adversaires se considérer réciproquement comme battus. Au lendemain de Sliwnitza, Milan implorait la protection de l'Autriche-Hongrie; Alexandre demandait celle de la Russie.

Du côté des Bulgares le fait peut paraître extraordinaire; mais il est certain. Ainsi le prince n'annonça à son père sa victoire que le 21 novembre et non le premier jour comme il le fit plus tard sous Pirot. Il est naturel qu'étant à Sofia il eut de la difficulté à se rendre immédiatement un compte exact de ce qui s'était passé à Sliwnitza, mais ce qui n'était guère admissible, c'est que l'arrêt de la marche en avant, causé par cette incertitude, dura jusqu'au 22 novembre.

L'inaction qui suivit la bataille reçut des explications officielles. On invoqua la nécessité de démêler les différents régiments enchevêtrés les uns dans les autres. On peut aisément se persuader que tel n'était pas le cas par l'étude de la disposition des troupes avant la journée du 19. Nous l'avons indiquée plus haut.

La seule explication exacte, et elle m'a été confirmée par un officier supérieur de l'état-major, c'est

que l'on ne se rendit pas suffisamment compte de l'étendue de la défaite des Serbes. Ceux-ci inquiétés sur leur gauche par le corps de volontaires du capitaine Panitza, qu'ils supposaient beaucoup plus fort, se retirèrent jusqu'au village de Tzaribrod. Mais, ne se voyant pas poursuivis, ils réoccupèrent, le 21 novembre, l'entrée du défilé de Dragoman abandonnée par eux la veille. Ainsi, chose presque incroyable, les deux armées ennemies se trouvèrent à une distance d'une journée de marche l'une de l'autre, après la bataille du 19 novembre, et le combat de Dragoman du 22 eût pu être évité si le prince Alexandre avait poussé une forte reconnaissance de cavalerie sur la route de Tzaribrod. Cette arme ne joua qu'un rôle effacé pendant la campagne ; troupe excellente, bien organisée et bien montée, elle fut distraite de son rôle. Les officiers commandant des corps combinés ne surent guère l'utiliser pour le service d'éclaireurs et la poursuite de l'ennemi[1]. Ils l'employaient à faire le coup de feu, comme cela se passa, le 19, à Gourgouliata. C'est à tort qu'elle a été signalée comme battant le terrain et parcourant les montagnes dans les jours qui suivirent les combats de Sliwnitza.

Le 21 novembre, en compagnie du correspondant du *Berliner Tagblatt*, M. Copséwicth, je pus m'avancer jusqu'à un kilomètre de Dragoman. Des

[1] Les officiers de cavalerie exprimèrent plusieurs fois leur mécontentement à ce sujet. Dans certains cas, où ils auraient pu enlever des canons et faire de nombreux prisonniers ; ils demandèrent inutilement à marcher.

paysans bulgares nous dirent que les Serbes occupaient le khan à l'entrée du défilé. Nous suivions une voiture de poste montée par des employés du télégraphe qui examinaient si la ligne pouvait être rétablie. A part le fil coupé à de rares intervalles, il n'y avait que peu de difficultés pour la remettre en état ; les poteaux étaient partout intacts. — Il est à remarquer que ni les Bulgares dans la première, ni les Serbes dans la deuxième partie de la campagne ne détruisirent les lignes télégraphiques, aussi le télégraphe de campagne ne fut-il employé que pour doubler la ligne existant entre Pirot et Tzaribrod et, à Sliwnitza, pour relier le quartier général aux positions fortifiées. Les Serbes établirent une ligne fixe de Trn à Leskowatz et la laissèrent en place en se retirant. On voit qu'ils avaient pensé s'installer définitivement dans ce district.

Nous ne rencontrâmes aucun avant-poste bulgare, chose étonnante, et sans l'avertissement qui nous avait été donné par les paysans, nous aurions pu facilement tomber dans les mains des éclaireurs serbes.

Cette journée ne fut marquée par aucun mouvement des troupes du gros de l'armée. Le prince et les officiers supérieurs passèrent leur temps sur la position centrale des ouvrages de Sliwnitza à faire des essais de tir. C'est probablement cette circonstance qui donna lieu à la fable représentant Alexandre pointant ses canons.

L'inaction dans laquelle se renferma l'armée bulgare, du 19 au 22 novembre, ne fut pourtant pas générale. Les ailes détachèrent des troupes en reconnaissance : A gauche le capitaine Popoff, à droite le capitaine Bendéreff.

Le 20 novembre, l'avant-garde du premier régiment passait les Balkans de Breznik. Cette colonne était composée d'un bataillon et d'une batterie de montagne sous les ordres du capitaine Petkoff, officier bulgare très brave, qui avait déjà gagné deux croix de Saint-Georges pendant la guerre russo-turque. A 11 heures du matin, Breznik était aux mains des Bulgares. Le soir, cet officier s'avança jusqu'au village de Baba-Han, poursuivant les troupes du colonel serbe Hadschich, mais il reçut l'avis du capitaine Popoff (chef de l'aile gauche qui, entre temps, avait rejoint Breznik), de ne plus continuer sa marche.

Les ordres de l'état-major étaient formels, aussi l'aile gauche resta-t-elle dans les positions avoisinant Breznik jusqu'au 24 novembre, à 10 heures du matin.

Le 21 novembre, le capitaine Bendéreff, détaché en reconnaissance, quitta les hauteurs de Malo Malovo, avec une drougine du troisième régiment, Donausky polk, commandée par le capitaine Chrestoff, et deux pièces de canon conduites par un sous-officier. Il descendit dans la direction de Tzaribrod par la vallée de la Kalotina. C'était un effectif bien faible que l'on avait mis à la disposition du chef de

l'aile droite. Les pièces furent démontées pendant la nuit et hissées à bras par l'infanterie. Au point du jour, le 22 novembre, il ouvrit le feu et surprit les Serbes qui se retiraient à la suite de l'attaque du gros de l'armée à Dragoman.

En outre le capitaine Panitza, dont nous avons parlé plus haut, opérait seul à l'extrême droite dans la chaîne des grands Balkans, sans recevoir aucun ordre de l'état-major. Ici nous sommes obligés de reprendre, un peu en arrière, le récit des événements : Cet officier était parti de Sofia, le 17 novembre, par la route de Lom palanka, avec l'intention de renforcer les troupes du lieutenant Zafiroff et d'opérer conjointement avec lui. Il n'avait pour cela à sa disposition que cent soixante hommes de troupes régulières et vingt-deux condamnés à des peines diverses que l'on avait extraits des prisons de Sofia. Il réunit en route encore quelques gendarmes. Le 17 au soir, il arriva à Boutchino, village des Balkans situé près de Gintzi, sur la route de Lom-Palanka.

Le 18 novembre il attaqua les Serbes aux environs des villages de Komtchitza et de Ropetz. Ceux-ci furent battus, laissèrent cent vingt morts sur le terrain et perdirent soixante prisonniers. Le 19, avec huit cent vingt hommes, il repoussa l'ennemi par Slavina jusque près de Rgana. Dans la nuit, Panitza s'empara de cette localité où se trouvait un bataillon ennemi et huit cents fusils pour armer un bataillon de landwehr serbe en formation. A minuit, il attaqua ce village avec vingt-sept cavaliers et

trente-cinq hommes d'infanterie, tous soldats éprouvés. Les Serbes surpris dans la nuit et malgré leur nombre, s'enfuirent. Les Bulgares ne purent emporter qu'une partie des armes dont ils s'étaient emparés.

On voit que Panitza fut le premier qui pénétra en Serbie, mais, faute d'un effectif suffisant, il fut contraint d'abandonner cette position. Pour laisser ignorer à l'ennemi sa faiblesse, il poussait de temps à autres une pointe et faisait faire à ses troupes des marches et des contre-marches. Ayant averti l'état-major qu'il avait pénétré en Serbie on ne voulut pas le croire. Il envoya alors au prince Alexandre toute une collection de sceaux des communes serbes où il était entré à la tête de ses troupes.

Le 20 novembre, il reçut les premiers renforts de Roumélie. C'étaient les volontaires macédoniens au nombre de trois cent vingt, plus brigands que soldats, armés de carabines Peabody-Martini.

Le 21 novembre, le contact avec l'aile droite du gros de l'armée bulgare s'établit. Le capitaine Bendéreff s'avançait et l'avisait qu'il avait à couvrir les flancs de son corps de troupes. Comme cet officier avait devant lui des forces serbes supérieures en nombre aux siennes, le lieutenant Zafiroff le rejoignit avec deux cent quarante réguliers.

Le 22, les Serbes engagèrent le combat. Panitza s'était retranché en arrière du village de Slavina, ayant à droite le voïvode[1] Volko, à gauche les

[1] Chef de bande, qui fait la guerre de partisans.

Macédoniens, et au centre les soldats réguliers et de la landwehr. Les Bulgares se maintinrent dans leurs positions.

Dans la nuit du 22 au 23 novembre, Panitza reprit l'offensive et s'empara une deuxième fois du village de Slavina. Le 23, il soutint toute la journée un combat pour s'assurer de la position entourant Rgana. Les Serbes avaient mis en ligne cinq canons. Le soir ce village était pris.

Le 24 novembre, il s'empara de Rocowtzé ; c'est là que, n'ayant aucune réserve, il se servit du stratagème suivant : il rassembla les paysans, hommes et femmes, pour les faire crier hourra ! hourra ! et tromper l'ennemi sur le nombre de sa troupe.

Les Serbes avaient en ligne cinq bataillons et de l'artillerie. Les volontaires macédoniens se battirent avec intrépidité.

Le 25 novembre, le commandant serbe envoya deux parlementaires demandant la suspension des hostilités. Le capitaine Panitza en référa à l'état-major. C'était le même jour que les représentants des grandes puissances exerçaient une pression à Sofia sur le gouvernement bulgare pour l'amener à la conclusion d'un armistice.

Laissons maintenant le petit détachement de cet officier que nous retrouverons à la bataille de Pirot. Remarquons cependant que ses attaques et la reconnaissance opérée par le capitaine Bendéreff inquiétèrent vivement les Serbes, qui craignirent d'être tournés et crurent avoir affaire à des troupes d'un

effectif supérieur; ce qui les engagea à se retirer sur leur territoire et à prendre position près de Pirot.

Ayant fait voir les opérations des ailes de l'armée bulgare et, pour celle de droite, ayant été contraint d'anticiper sur les mouvements du gros de l'armée, voyons ce que le centre entreprit.

Le 21 novembre, le lieutenant colonel Nicolaïeff, jusqu'alors chef des troupes rouméliotes, reçut aussi le commandement de l'armée de la principauté, jusqu'alors confiée au major Goudgieff. Le 22, il sortit de l'inaction.

On avait reconnu que les troupes serbes occupaient l'entrée du défilé de Dragoman. C'était la division de la Drina qui s'était établie sur les hauteurs de gauche, à Tschoval et Dragoïl, à droite, au dessus du khan et du village de Dragoman.

L'avant-garde des troupes bulgares, qui, seule, prit part à l'attaque de ces positions, se composait du sixième régiment, Tirnovsky Polk, de deux drougines du cinquième, Donausky Polk, d'un escadron de cavalerie, de la quatrième batterie du deuxième régiment d'artillerie, capitaine Boyaroff. C'était la première fois que des pièces de ce régiment entraient en ligne, ce qui prouve que l'armée bulgare avait suffisamment et relativement plus d'artillerie que les Serbes.

Le combat commença à 11 heures du matin. Il fut engagé par l'artillerie qui ouvrit un feu très vif et très nourri. La gauche serbe, établie au-dessus

du khan, céda la première devant l'attaque de l'infanterie bulgare, conduite par le régiment de Tirnovo qui s'était déployé en tirailleurs sur les flancs des Balkans de Dragoman.

La position des Serbes était excellente. Malgré cela ils ne purent résister longtemps, leur artillerie étant trop inférieure.

Vers 4 heures du soir, l'ordre d'enlever les positions à l'assaut fut donné. Aux sons des fanfares jouant la Maritza, l'infanterie bulgare s'élança à la baïonnette en poussant des hourras frénétiques. Les Serbes, comme à Gourgouliata, n'attendaient pas l'attaque de leur ennemi. Ils se retirèrent en désordre sur Tzaribrod.

Dans l'armée bulgare, le bruit s'était bien vite répandu qu'il n'était besoin que de crier fort et ferme « hourra » pour faire fuir l'ennemi, aussi les soldats des compagnies restées en réserve au combat de Dragoman accompagnèrent-ils de leurs clameurs leurs camarades escaladant les positions serbes.

Jusqu'à la nuit on échangea des coups de fusil avec l'arrière-garde serbe. Les troupes bulgares campèrent sur les positions conquises et furent bientôt renforcées par le huitième régiment Primorsky polk et par une drougine de Rouméliotes.

Le lendemain, 23 novembre, toute l'armée opéra une marche en avant par le défilé de Dragoman et les hauteurs de droite et de gauche bordant ce passage. Ce jour-là il n'y eut que de légers engagements. L'extrême gauche était formée par la colonne

du capitaine Popoff, détachée de Sliwnitza le 20 novembre.

En prenant pour itinéraire Breznik, elle n'avança que le 24 novembre vers Trn et Wrabtcha, d'après les notes[1] que cet officier a eu l'obligeance de me communiquer sur la marche des troupes qu'il dirigeait.

La gauche du gros de l'armée, en marchant sur Tzaribrod par les hauteurs qui bordent la gauche du passage de Dragoman, poursuivit deux bataillons serbes. Elle était renforcée par la batterie de campagne du capitaine Ivanoff. Son flanc gauche était protégé par de la cavalerie qui avait en outre pour mission de se mettre en rapport avec le capitaine Popoff, et de faire une reconnaissance autour de Wrabtcha. Il ne paraît pas probable que ces éclaireurs aient pu se mettre en relation avec la troupe de cet officier, car le corps principal de sa colonne se trouvait encore à Breznik.

La poursuite de ces deux bataillons serbes donna lieu à plusieurs escarmouches qui dégénérèrent, le soir du 23 novembre, en un véritable combat entre leur arrière-garde et l'aile droite bulgare, près du village de Tzaribrod. Dans la soirée, les Bulgares occupèrent les abords du pont situé en avant de cette localité, sur la rivière de la Nischava, où avait eu lieu le premier combat à l'ouverture des hostilités. Ils y installèrent leurs avant-postes.

[1] Ces notes ont paru dans l'ouvrage du colonel Hungerbühler, envoyé en mission par le gouvernement suisse sur le théâtre de la guerre, à qui l'auteur les avait communiquées.

Le quartier général fut transféré à Tzaribrod et le prince passa la nuit dans la chambre occupée la veille par le roi Milan.

Le 24 novembre, les Serbes étaient encore maîtres d'une colline en avant de cette bourgade. Vers les trois heures de l'après-midi, ils ouvrireut le feu sur les lignes bulgares et leurs balles vinrent tomber jusque dans le village.

Le prince Alexandre envoya, pour s'emparer de cette hauteur, deux drougines du huitième régiment, Primorsky polk, et une du sixième, Tirnovsky polk. La sixième batterie, capitaine Stoïanoff, fut chargée d'appuyer le mouvement de l'infanterie et tira avec beaucoup de succès sur les lignes ennemies.

Arrivés à mi-hauteur de la colline, les Bulgares se lancèrent à la baïonnette [1], au son de leur hymne national et couronnèrent bientôt son sommet, où une lutte acharnée s'engagea corps à corps. Les Serbes résistèrent courageusement sous les ordres du vaillant capitaine Katanistch [2] qui, couvert de blessures, parvint encore, dans un effort désespéré, à sauver son drapeau en le jetant en arrière à ses soldats. A l'endroit où le combat fut le plus vif, plus de cent morts, couchés les uns près

[1] Les soldats d'infanterie bulgare ne mirent jamais baïonnette au canon comme on l'a écrit. Elle resta fixée pendant toute la campagne au fusil, car ils n'avaient ni ceinturon ni fourreau pour la placer.

[2] Cet officier, atteint par deux balles et trois coups de baïonnette guérit heureusement de ses blessures à l'hôpital militaire à Sofia.

des autres, jonchèrent la terre : L'ennemi fut ensuite poursuivi jusqu'à la frontière et rejeté définitivement sur son territoire.

Le 25 novembre, le roi Milan envoyait en parlementaire, au quartier général de Tzaribrod, le colonel Koka Milowanowitsch. Il demandait une suspension des hostilités. En même temps, les grandes puissances agissaient auprès du gouvernement du prince Alexandre pour engager la Bulgarie à l'accepter. Mais la partie n'était point égale. Le district de Viddin était encore aux mains des Serbes et la place forte assiégée subissait les assauts répétés du général Leschanine.

Le prince et ses ministres refusèrent absolument d'arrêter l'armée avant d'avoir chassé l'ennemi du sol bulgare et d'avoir occupé, comme compensation et garantie, une partie du territoire de la Serbie. Sur le chemin de la victoire, Alexandre de Battenberg ne voulait pas ralentir la marche en avant de ses troupes.

Le temps d'arrêt et de repos dans les opérations de l'armée bulgare, durant la journée du 25 novembre, que l'on a représenté comme provenant exclusivement de l'intervention et des pourparlers avec les puissances (touchant les propositions de paix de la Serbie) avait aussi d'autres motifs. Il était absolument imprudent et impossible au corps du centre bulgare d'avancer sans que les ailes de cette subdivision fussent sérieusement couvertes et protégées à gauche, par le corps du

capitaine Popoff, et à droite par celui du major Goudgieff.

De plus, il était nécessaire d'organiser et de concentrer les différentes troupes, de distribuer les commandements avant de prendre l'offensive en pays ennemi. La journée du 25 novembre fut essentiellement consacrée à cet effet.

Le major Goudgieff, qui avait été remplacé comme chef de l'armée par le lieutenant-colonel Nicolaïeff, le 21 novembre, avait reçu pour mission de commander un corps indépendant qui devait former la droite du corps du centre, opérant dans la vallée de la Nischava avec Pirot comme objectif. Il avait l'ordre de se mettre en marche le 24 au matin et disposait des troupes suivantes : huit drougines, une batterie de campagne et un escadron de cavalerie. Il devait opérer sa jonction avec le capitaine Bendéreff, qui avait occupé la droite des hauteurs de Dragoman, dans les environs de Kalotina, et prendre cet officier comme chef d'état-major.

Goudgieff, qui devait occuper les villages de Peterlasch et de Kroupatz, se heurta à une chaîne de montagnes qu'il ne put traverser; il manqua ainsi la route qu'il avait cherchée trop en avant et n'arriva aux endroits à lui assignés que le 25 au soir au lieu du 24. On a aussi expliqué ce retard par le mécontentement qu'il aurait éprouvé à la suite du retrait de son commandement général; mais il ne semble pas probable que ce fait entrât en cause.

L'aile gauche, sous le commandement du capitaine

Popoff, avançait rapidement. Vu l'ordre, — comme cela a déjà été mentionné plus haut, — reçu de ne pas bouger au lendemain de la bataille de Sliwnitza, cet officier n'avait pas quitté les environs de Breznik. Ce ne fut que lorsqu'il se sentit débordé par le centre qu'il s'approcha, le 24 novembre, de Wrabtcha et de Trn. Le 25, son avant-garde de gauche, sous le commandement du capitaine Petkoff, et composée du premier bataillon du régiment, d'une demi-compagnie de volontaires, d'une section d'artillerie et d'un escadron de cavalerie s'emparait de la ville de Trn, à la suite d'un léger combat qui dura une heure. Le reste de la colonne Popoff continuait par Wrabtcha et arrivait, dans la même journée, à Banskidol, vers 10 heures du soir, sans rencontrer de résistance sérieuse.

Le 25 novembre au soir, l'armée du roi Milan, qui avait eu pour mission de s'emparer de Sofia, battue devant Sliwnitza, démoralisée et désorganisée, était rejetée sur son territoire. Le prince Alexandre et son état-major s'apprêtaient à reporter le théâtre de la guerre en pays ennemi.

CHAPITRE XIII

Dispositions de l'armée bulgare. — Entrée en Serbie le 26 novembre. — Escarmouches. — Une surprise. — La bataille. — Prise et abandon de la ville. — Explosion de l'arsenal. — Le combat reste indécis. — Attaque de nuit. — La deuxième journée. — Rôle de l'artillerie. — L'aile gauche décide de la victoire. — Défaite des Serbes. — Intervention de l'Autriche.

Si nous jetons un coup d'œil rapide sur la position des différentes subdivisions de l'armée bulgare avant leur entrée en Serbie, nous trouvons, appuyées aux contre-forts des grands Balkans, sur la route de Rgana-Pirot, les troupes du capitaine Panitza. Ce corps, qui venait d'être notablement renforcé comprenait environ trois mille hommes d'infanterie, et un escadron de cavalerie, et formait l'extrême droite.

La droite était représentée par les troupes de Goudgieff et de Bendéreff réunies, soit huit mille à neuf mille hommes avec deux batteries, dont une de montagne ; en tout douze bouches à feu et deux escadrons. Elle se trouvait vers Peterlasch et Kroupatz et avait comme objectif les hauteurs situées sur la droite de la ville de Pirot.

Le centre était divisé en deux corps : celui du

lieutenant-colonel Moutkouroff, comprenant neuf drougines et sept escadrons, et celui du lieutenant-colonel Stoïanoff avec huit drougines et quatre escadrons. Chacun de ces officiers, qui appartenaient à l'armée rouméliote devait recevoir trois batteries de campagne. Ces deux subdivisions avaient pour mission de s'avancer sur Pirot en suivant la vallée de la Nischava, Moutkouroff à droite, Stoïanoff à gauche de la rivière qui porte ce nom.

La réserve de ces troupes était formée par douze bataillons et deux batteries de campagne sous les ordres du lieutenant-colonel Filoff, aussi un rouméliote.

La colonne du capitaine Popoff comprenait : trois bataillons de réguliers et un de volontaires, un escadron de cavalerie, une batterie de montagne, lieutenant Bakardgieff, et une batterie de campagne, la première du premier régiment, capitaine Guerginoff. La mission de ce détachement était de suivre la chaîne de collines qui borde la gauche de la vallée de la Nischava et de s'emparer des hauteurs situées à gauche de la ville de Pirot. Le lieutenant-colonel Stoïanoff devait soutenir la marche des troupes sous les ordres du capitaine Popoff, celles-ci étant numériquement de moitié plus faibles que celles du major Goudgieff, à l'aile droite.

L'extrême gauche, correspondant au corps du capitaine Panitza à l'extrême droite, était formée par la première drougine du premier régiment. Elle avait été, entre temps, renforcée par trois bataillons

de volontaires, organisés et conduits par le capitaine Agoura de l'état-major judiciaire. Cette colonne était sous les ordres du capitaine Petkoff; elle opéra indépendamment du reste de l'armée et chassa les troupes serbes jusqu'au village de Dascheno-kladenitza (village frontière près de la vallée de la Vlassina).

La répartition de l'artillerie, telle que nous l'avons indiquée plus haut pour les troupes du centre, ne put être exactement maintenue en raison des difficultés de terrain occasionnées par un sol détrempé. L'armée se dirigeant sur Pirot avait à sa disposition dix batteries de campagne et deux de montagne, ce qui faisait un total respectable de quatre-vingt-huit bouches à feu. Cette artillerie était commandée par le chef de cette armée, le capitaine Panoff, qui gardait en plus le commandement du premier régiment. Le deuxième régiment se trouvait sous les ordres du major Grouïeff.

La cavalerie était commandée par le colonel Corvin, un officier allemand, ancien camarade de régiment du prince Alexandre.

L'ordre de bataille du 26 novembre prévoyait que les ailes se mettraient en mouvement avant le centre de l'armée. Il fallait leur ménager le temps nécessaire pour arriver à la même hauteur. En outre, leur marche sur les collines bordant la plaine de Pirot devait rencontrer de nombreux obstacles. Les premières troupes qui engagèrent le combat, le 26 novembre, furent celles du capitaine Popoff à

l'aile gauche. A 7 heures du matin cet officier attaquait l'ennemi, il avait à cœur de rattraper les trois jours d'inaction forcée passés à Breznik. L'arrière-garde serbe, qu'il réussit à déloger, se retira dans la direction de Soukovo, en passant devant le gros de l'armée bulgare qui, n'ayant pas reçu d'ordre, n'osa l'attaquer. De l'avis d'un officier d'état-major bulgare, il eut été facile, à ce moment, de couper la retraite aux Serbes et d'en faire une partie prisonniers.

Vers les 9 heures du matin le corps du centre s'ébranla ; auprès de lui se trouvaient le prince Alexandre et son état-major avec le commandant de l'armée, le colonel Nicolaïeff. Pendant la marche, en suivant le cours de la Nischava, aucun incident ne vint, dans la première partie de la journée, arrêter les progrès de l'armée bulgare sur le territoire ennemi. Seule la disposition des différentes subdivisions adoptée par l'état-major se trouva modifiée. Les troupes de réserve, sous les ordres du lieutenant-colonel Filoff, vinrent, on ne sait ni comment ni pourquoi, s'intercaler entre celles commandées par Moutkouroff et Stoïanoff.

Suivant cette nouvelle et curieuse formation, on continua à avancer sans rencontrer de résistance : l'infanterie, en ordre de bataille, occupait les deux côtés de la route Tzaribrod-Pirot que suivait en colonne de marche l'artillerie. Trois batteries étaient en tête (*sic*) et dépassaient en partie les lignes de l'infanterie, car on se croyait suffisamment garanti, par la cavalerie chargée du service d'éclaireur.

Puis venaient à une certaine distance encore trois batteries et enfin deux autres batteries à l'arrière-garde. Le sol étant détrempé par la pluie, les pièces ne pouvaient que difficilement quitter la route principale.

De temps à autre, le capitaine Panoff, chef de l'artillerie, détachait une des batteries qui prenait position et tirait sur l'aile gauche serbe dont on voyait les compagnies céder et rétrograder sous l'attaque de la droite bulgare; mais le feu ne dura jamais longtemps et les pièces reprenaient peu à peu leur place dans la colonne.

Le centre bulgare n'éprouvait aucune résistance et, à la faveur d'un terrain uni, ayant une grande et bonne route à sa disposition, il se trouva à un moment donné, former une pointe dans la vallée de la Nischava, les deux ailes n'avançant qu'avec peine en combattant et restant en arrière.

C'est alors que, vers trois heures de l'après-midi, aux environs du village de Trjana, les Serbes démasquèrent subitement six batteries qui ouvrirent un tir nourri et convergent sur le centre de l'armée bulgare et sur son artillerie, prise ainsi entre deux feux de flanc. Surpris, les Bulgares éprouvèrent un moment d'hésitation et de confusion. L'artillerie fit volte-face. Mais, vite remises de cette attaque soudaine, les trois batteries d'avant-garde, ramenées par leurs officiers, prirent position et ouvrirent le feu sur l'ennemi, en se plaçant deux à droite et une à gauche de la route de Pirot.

Bien que le tir des Serbes fut précis, leurs obus ne

firent aucun mal à l'artillerie bulgare jusqu'au moment où celle-ci fut en mesure de répondre. Les projectiles n'éclataient pas ou éclataient difficilement, de façon que ni une pièce ni un caisson de munitions ne furent atteints.

On n'a jamais su si la cavalerie n'avait pas suffisamment reconnu le terrain ou si le rapport de son chef qui, personnellement, s'était chargé de cette mission, n'était pas parvenu à temps au lieutenant-colonel Nicolaïeff. Ce dernier affirme n'avoir reçu aucune nouvelle, mais, contrairement à son dire, le colonel Corvin prétend lui avoir fait annoncer que les Serbes étaient proches.

Dès ce moment la bataille devint générale ; on peut même dire qu'elle ne discontinua pas jusqu'au surlendemain. Deux nouvelles batteries vinrent se joindre à celles qui tiraient dans la plaine. Sur le même front, à l'aile droite, se trouvait la cinquième batterie du deuxième régiment, capitaine Boyaroff. Ainsi quarante-huit pièces étaient en ligne et leur action fit bientôt taire le feu de l'ennemi. Les Serbes ne résistèrent pas longtemps ; l'infanterie bulgare se lança à la baïonnette et les repoussa jusqu'aux portes de Pirot.

La colonne du capitaine Popoff, qui avait opéré sa jonction avec les troupes du lieutenant-colonel Stoïanoff, attaqua à 4 heures et demie les positions que l'aile gauche serbe occupait sur les hauteurs avoisinant Pirot, et s'empara des points de Kaetzki et Javorski.

La ville même de Pirot fut attaquée par le cinquième régiment, Primorsky polk, et par le régiment rouméliote de Schipka. Un officier d'artillerie, le major Grouïeff, pénétra le premier dans la ville à la tête de trois compagnies du premier de ces régiments.

Un combat acharné et sanglant s'engagea dans la longue rue qui traverse Pirot ; il dura jusqu'après la chute du jour. Entre 7 heures et 7 heures et demie du soir, l'arsenal, situé dans un vieux château turc sur la route de Nisch, sautait. L'explosion[1] formidable qui suivit mit fin à la lutte de la journée du 26.

Le ciel fut illuminé subitement par une gerbe de feu et d'étincelles, semblable à un gigantesque feu d'artifice. L'infanterie bulgare reçut, immédiatement après cette catastrophe, l'ordre de se retirer de la ville, l'état-major craignant qu'elle ne fut minée. Les deux régiments qui s'étaient emparés de Pirot avaient aussi enlevé une colline ou plutôt un rocher qui la protège au nord. Les troupes bulgares campèrent sur les positions conquises.

Malgré les avantages et les succès remportés par l'armée du prince Alexandre, la bataille restait indécise ; elle allait continuer la nuit et reprendre avec plus de force et d'ardeur le lendemain. Les Serbes s'étaient défendus avec acharnement, mais

[1] On ne sait à quoi attribuer cette explosion. Les Serbes mirent-ils le feu aux munitions qui se trouvaient dans le château ou l'incendie fut-il allumé par un obus, c'est ce que l'on ignore.

les Bulgares étaient plus nombreux, leurs soldats plus frais, plus aguerris, plus vaillants. Les premiers n'avaient que trente-cinq mille hommes au maximum, l'armée bulgare et rouméliote comptait quarante-cinq mille hommes, au bas mot, de troupes victorieuses et enthousiastes, dont la moitié n'avait été engagée que dans cette dernière bataille.

Pendant la nuit, l'aile gauche commandée par le capitaine Popoff reçut l'ordre de s'emparer à tout prix de la colline noire le « Tscherniwer ». Popoff disposait de trois drougines, deux du premier régiment et une de rouméliotes, soutenues par une batterie de campagne et une de montagne[1]. Il attaqua à 10 heures du soir. Il ne fallut pas moins de quatre assauts successifs de nuit avant que l'ennemi fût chassé de cette hauteur. Enfin, à minuit, après une dernière attaque à la baïonnette, les Serbes furent débusqués de leurs positions et s'enfuirent jusqu'aux abords du village de Pressian où ils s'établirent pour la bataille du jour suivant.

Le 27 novembre au matin, les dispositions de l'armée bulgare étaient les suivantes : l'aile droite, sous les ordres du major Goudgieff, n'avait pas pris part à la lutte et l'on n'en avait pas de nouvelles. Elle avait toujours pour mission d'occuper les hauteurs, à droite du cours de la Nischava, où

[1] Cette colonne partit le 24 novembre à 10 heures du matin de Breznik et en deux jours elle avança en combattant jusqu'à Pirot par des chemins difficiles sur des hauteurs, et avec un effectif relativement faible ; c'était une marche de plus de soixante-dix kilomètres.

se trouvaient les troupes serbes de la division de la Schoumadia.

Le centre bulgare avait pris position en avant de Pirot et autour de la ville, abandonnée à la suite de l'explosion de l'arsenal. Il faisait face à la division serbe du Danube en avant, et à la division de la Morava plus en arrière. Comme on vient de le voir, la gauche bulgare, dans la nuit, s'était emparée d'un contre-fort des Balkans, la colline Noire. Elle faisait face à la division ennemie de la Drina. Le centre bulgare était notablement plus avancé que les deux ailes, comme le fait s'était déjà produit la journée précédente.

Entre 8 et 9 heures du matin, le cinquième régiment, Primorsky polk, fut attaqué par les troupes serbes de la division du Danube et délogé des positions qu'il occupait à l'entour de la ville. A l'aile gauche, le capitaine Popoff avait déjà échangé les premiers coups de fusil vers 7 heures du matin.

Un combat acharné d'artillerie s'engagea, au centre, entre les batteries bulgares, au nombre de huit, placées dans la plaine en avant de Pirot sur la route de Tzaribrod, et les batteries serbes, établies, en arrière de la ville, sur la gauche de la chaussée qui conduit à Nisch.

L'infanterie bulgare, vivement ramenée par ses chefs, reprit bientôt les positions entourant Pirot qui lui avaient été enlevées dans la première phase du combat, et refoula en arrière de la ville le centre de l'armée serbe.

Pendant ce temps, le corps de gauche du capitaine Popoff était très engagé et c'est sur lui que se portait l'intérêt principal de la lutte. Il fut renforcé à 9 heures et demie par deux bataillons du sixième régiment, Tirnovsky polk, et par deux drougines de rouméliotes, ce qui portait son effectif à huit mille hommes environ soutenus par deux batteries.

Les Serbes, apercevant l'arrivée des renforts et craignant pour leur aile droite, tournèrent alors le feu d'une partie de leur artillerie sur les troupes de l'aile gauche bulgare qu'elle prit en flanc.

Les deux infanteries ennemies du centre des deux armées ne pouvaient guère en venir aux prises, car elles se trouvaient séparées par un grand marais; c'est ce qui fit de cette bataille un combat d'artillerie dans lequel les Serbes, dont les canons se chargeaient par la bouche, eurent le dessous.

Vers onze heures du matin, un peu en arrière de Pirot, les Serbes causèrent une désagréable surprise au centre bulgare en démasquant soudain une batterie établie au-dessus de la route de Nisch, entre le village de Gligna et la ville. On crut un instant à l'état-major que c'était la batterie du capitaine Belloff, attachée à la colonne du major Goudgieff, qui, par erreur, ouvrait le feu sur nos troupes; mais on reconnut bientôt que tel n'était pas le cas, et l'artillerie bulgare riposta vigoureusement. Malgré cela la batterie serbe resta une heure en action. On avait bien donné l'ordre à la cavalerie bulgare

de s'en emparer. Cette troupe était massée derrière le centre, sur la route de Tzaribrod, le 1er régiment en avant, le deuxième en arrière. Mais les deux escadrons, qui furent envoyés dans ce but, reçurent l'ordre malheureux de prendre par la gauche où ils ne rencontrèrent que des marécages et des prairies inondées. Il est possible qu'en traversant la grande rue de Pirot ils eussent pu s'approcher de l'artillerie ennemie, charger la batterie et s'en emparer.

Dès 1 heure de l'après-midi, les Serbes avaient perdu les quelques avantages conquis le matin sur le centre bulgare. L'intérêt du combat se portait sur l'aile gauche et le tir de l'artillerie bulgare fut dirigé sur les divisions ennemies de la Morava et de la Drina. Les troupes du capitaine Popoff, qui combattaient de pied ferme depuis la prise de la colline de Tscherniwer, prirent l'offensive et se lancèrent une première fois à l'attaque d'une hauteur très fortement occupée et vigoureusement défendue par les Serbes de la division de la Drina. Ce premier assaut resta infructueux : les troupes bulgares durent revenir en arrière. Une deuxième attaque, plus heureuse et suivie d'une impétueuse charge à la baïonnette, à 2 heures et demie, fut couronnée de succès. L'infanterie s'empara de deux redoutes, de trois épaulements de batterie et des fossés de tirailleurs derrière lesquels l'infanterie ennemie s'était retranchée.

En même temps, à l'aile droite, Panitza et Goudgieff forçaient la gauche serbe, formée par la division de la Schoumadia, à se retirer.

Le capitaine Panitza, quittant Rgana, s'était porté en avant le 26 au matin. Le soir, entendant l'explosion de l'arsenal de Pirot, il précipita sa marche et traversa les hauteurs des Balkans qui bordent la droite de la vallée de la Nischava. Il descendit, le 27 novembre, en opérant avec son détachement, fort de trois mille hommes, une heureuse diversion sur le flanc de l'armée serbe. Il attaqua à 11 heures Pirot et, entre 2 heures et 2 heures et demie, il pénétrait dans la ville.

Quant au major Goudgieff, il est certain qu'il arriva trop tard pour décider du sort de la bataille. Cependant il réussit, mais seulement le soir, à occuper les positions qui lui avaient été assignées. Il est probable que si le capitaine Panitza ne s'était pas trouvé à l'aile droite, la division de la Schoumadia aurait pu, avec avantage, prendre l'offensive et menacer sérieusement le centre bulgare en le prenant de flanc.

Une partie des troupes de ce dernier officier et les volontaires macédoniens se livrèrent consciencieusement et systématiquement au pillage de la ville. Ils assassinèrent un riche juif, propriétaire du meilleur hôtel de Pirot, après l'avoir dûment rançonné. Il ne fallait guère s'attendre à moins de la part d'un tel ramassis de bandits, les uns sortis de prisons, les autres brigands de grands chemins, venant des montagnes du Rilo et du Rhodope.

La ville prise, l'aile gauche bulgare victorieuse décidèrent de la retraite de l'armée serbe dont les

masses s'enfuirent en désordre par les routes d'Hatt-Palanka, sur Nisch et par celle de Kniagéwatz vers la localité de ce nom.

Si, à Sliwnitza, — l'aile droite, sous les ordres du capitaine Bendéreff, secondé par le capitaine Marinoff, assura le sort de la bataille, — à Pirot ce fut l'aile gauche, commandée par le capitaine Popoff, qui remporta le succès décisif.

Le soir du 27 novembre, les positions de l'armée bulgare étaient les suivantes : l'aile droite occupait les hauteurs bordant la Nischava près de Sopot ; le centre, les villages de Bari-Tchiflick et de Gligna ; la gauche, les hauteurs en avant de Rasnitza.

Le prince Alexandre et son état-major ne s'installèrent à Pirot que le lendemain, car on craignait que la ville ne fût minée. A 11 heures du soir, un parlementaire serbe vint porter aux avant-postes bulgares une lettre du comte de Khevenhueller, ministre d'Autriche-Hongrie à Belgrade. Ce diplomate annonçait au prince de Bulgarie sa visite pour le lendemain.

CHAPITRE XIV

Intervention de l'Autriche. — Entrevue du comte de Khevenhueller et du prince Alexandre. — Ce dernier accepte la suspension d'armes. — Etablissement d'une ligne de démarcation entre les deux armées. — La commission militaire internationale. — Conclusion d'un armistice. — Rentrée triomphale du prince Alexandre à Sofia. — Négociations et signature de la paix à Bucharest.

Le 28 novembre, à 9 heures du matin. on annonçait aux avant-postes bulgares l'arrivée du comte de Khevenhueller. Il portait pour la circonstance l'uniforme d'officier de cavalerie de réserve de l'armée austro-hongroise. Il fut immédiatement reçu par le prince Alexandre et l'entretien, un moment interrompu par un déjeûner, dura jusqu'à quatre heures de l'après-midi. La tâche de ce diplomate était délicate, mais le représentant de l'Autriche, gentilhomme hautain, n'était pas habitué à des ménagements. Il brusqua les choses et prononça sous forme d'ultimatum, sans en avoir reçu l'ordre [1] de son gouvernement, les paroles suivantes :

[1] On se rappelle qu'ayant ainsi outrepassé ses instructions il fut question de le rappeler, mais il avait réussi dans sa mission et, en diplomatie, cela couvre bien des fautes.

« J'ai la mission d'annoncer à Votre Altesse que si l'armée bulgare fait un pas de plus, elle rencontrera l'armée autrichienne. J'ajoute, et ceci non officiellement mais à titre de conseil d'ami, [1] que ce sera indubitablement le signal de l'entrée des troupes russes en Bulgarie. Réfléchissez. »

In cauda venenum... Cette dernière partie de la phrase, qui accompagnait la mise en demeure du diplomate autrichien, impressionna vivement, on le comprend, le prince et le décida à accepter la suspension d'armes.

L'entrée d'un corps d'armée russe dans la principauté, c'était la perte de son trône à bref délai. Les rapports d'Alexandre de Battenberg avec le Czar étaient toujours très tendus ainsi que les relations existant entre les deux gouvernements. Mais il est possible et même probable que le prince eût passé outre malgré les menaces de l'Autriche, si un autre facteur plus grave n'était entré en ligne de compte : les renseignements que l'on recevait de l'armée du Nord [2] représentaient la situation de la forteresse de Viddin comme absolument désespérée. Cette ville ne pouvait tenir bien longtemps encore et, une fois prise, la position de la Bulgarie pour traiter de la paix, devant le mauvais vouloir des grandes puissances, devenait désavantageuse et précaire.

[1] Le comte de Khevenhueller avait été au début du règne d'Alexandre agent diplomatique à Sofia et ses relations avaient été excellentes avec le jeune prince.

[2] On désignait ainsi les troupes chargées de la défense du nord des Balkans et de la forteresse de Viddin.

On attendait, d'un instant à l'autre, au quartier général de Pirot, la nouvelle de la reddition de cette place.

Ceci décida les officiers supérieurs bulgares dans le conseil de guerre présidé par le prince, à souscrire à la suspension d'armes.

Aussi le comte de Khevenhueller apporta-t-il au roi Milan la nouvelle, attendue avec anxiété, que le prince Alexandre acceptait la cessation temporaire des hostilités

On a reproché au diplomate autrichien d'avoir outrepassé ses instructions et d'avoir inconsidérément menacé les Bulgares d'une intervention armée de l'Autriche ; mais, à Vienne, on n'ignorait pas qui l'on envoyait et il est à présumer que le choix, très judicieux, diplomatiquement parlant, du comte de Khevenhueller par M. de Kalnoky, tenait surtout à son caractère tranchant qui devait faire plier le chef de l'armée bulgare et lui imposer la volonté de son pays. On ne peut guère s'expliquer autrement la préférence donnée dans cette affaire au ministre accrédité à Belgrade, au détriment de l'agent diplomatique autrichien près du gouvernement bulgare de Sofia. C'était bien en effet au baron de Biegeleben qu'incombait et revenait de droit le rôle de présenter les vœux impérieux de l'Autriche, mais ce dernier n'était pas depuis assez longtemps en Bulgarie, et surtout il était beaucoup moins énergique que son prédécesseur. On savait à Vienne que le comte de Khevenhueller était craint

du prince Alexandre,et qu'il avait eu pendant son séjour diplomatique de l'ascendant sur le jeune souverain. Il avait obtenu alors un succès éclatant en demandant et obtenant du prince la destitution d'un de ses ministres, à propos de la question de la navigation sur le Danube.

La situation de l'armée serbe était telle que l'acte de l'Autriche la sauva d'un désastre certain : les munitions étaient épuisées, l'infanterie serbe n'avait plus que sept cartouches par homme à tirer. C'était tout au plus suffisant pour soutenir une demi-heure de combat et encore ? La troupe était démoralisée par ses insuccès répétés. L'abandon de Pirot avait été signalé par une déroute. On avait dû y laisser des approvisionnements de toutes natures. La fuite fut même si rapide qu'une partie des effets particuliers du roi Milan et des officiers supérieurs furent retrouvés dans les locaux que ces derniers avaient occupés par les volontaires macédoniens qui s'en emparèrent.

L'armée bulgare avec ses quarante-cinq mille hommes de troupes, éprouvées et encouragées par le succès, soutenues par une bonne artillerie, pouvait marcher victorieusement sur Nisch et Kniagéwatz et terrasser complètement son ennemi en pénétrant au cœur de la Serbie. Mais l'Autriche lui avait crié halte ! et elle avait dû obéir.

Le lendemain de la visite du comte de Khevenhueller, les officiers délégués par les états-majors des deux armées s'entendirent pour établir une ligne

de démarcation entre elles. Ils la firent passer entre les points occupés par les avant-postes serbes et bulgares, c'est-à-dire en avant des positions conquises par les troupes du prince Alexandre, le 27 novembre au soir : soit de Rasnitza à l'aile gauche en passant par Bari-Tchiflick et Gligna, au centre, jusqu'à Sopot à l'aile droite.

Dès ce jour les négociations pour la conclusion d'un armistice régulier furent engagées, sans aboutir, entre les chefs des deux armées. Les Bulgares demandaient à juste titre que l'on reconnut leur succès et cherchaient à tirer avantage de leurs victoires. L'entente ne pouvant s'établir par des négociations directes, les grandes puissances, à la demande du gouvernement serbe, intervinrent à leur tour et proposèrent, sur l'initiative de l'Italie, d'envoyer à Pirot leurs attachés militaires (près leurs ambassades) de Vienne comme commission militaire internationale pour régler le différend et les bases définitives de l'armistice. Les décisions de cette commission devaient être considérées comme irrévocables par les deux pays.

Le gouvernement bulgare n'accepta pas immédiatement, on le comprend aisément, cette combinaison qui était toute à son désavantage : mais, sous la pression exercée, à Sofia, sur le ministère par les représentants des grandes puissances, il finit par se soumettre à regret à cet arbitrage imposé et, le 20 décembre, les membres de la commission internationale arrivèrent à Pirot. L'attaché italien, le

lieutenant-colonel de cavalerie Cerutti, fut désigné comme président. Les travaux des commissaires ne furent guère longs, tout ayant été préparé d'avance à Vienne.

Après avoir entendu le délégué serbe, le colonel Topalowistch et les deux délégués bulgares, le capitaine Panoff, chef de l'artillerie, et le capitaine Vinaroff, adjudant du prince, la commission rendit son *arrêt* : La frontière des deux pays fut désignée comme ligne de démarcation. Les troupes ennemies devaient se maintenir à une distance respective de 3 kilomètres de la frontière, formant ainsi une zône neutre large de six. On rétablissait, à peu de chose près, le *statu quo ante bellum* donnant ainsi tout l'avantage aux Serbes dans l'éventualité de la reprise de la guerre. Cependant, pour faire la part de la victoire des troupes bulgares, celles-ci se maintenaient sur le territoire serbe jusqu'après le départ du corps d'armée du général Leschanine du district et des abords de Viddin.

C'était une bien maigre satisfaction pour un pays attaqué à l'improviste et qui n'avait échappé à la défaite que grâce au dévouement et à la valeur de son armée. Mais les puissances ne pouvaient faire autrement que de protéger la Serbie qu'elles avaient poussée à cette guerre malheureuse entre deux peuples frères. C'est ce qui explique le rôle plus diplomatique que militaire que joua la commission envoyée à Pirot, avec un programme déjà arrêté à Vienne entre les ambassadeurs. Il n'était pas besoin

de se rendre sur le théâtre de la guerre pour décider que la frontière des deux pays servirait de ligne de démarcation entre les deux armées, et que celles-ci rentreraient sur leurs territoires respectifs.

Cependant, au sein de la commission, le délégué russe, le général de Kaulbars, soutint chaleureusement les intérêts et la cause bulgare. Il tenait à prouver la sympathie de la Russie militaire pour ses élèves, aux officiers et à l'armée bulgares. Le prince Alexandre s'y trompa. Il crut devoir en prendre sa part et pouvoir, à ce moment, en faisant les premiers pas, se réconcilier avec le Czar. Il chargea le délégué d'une lettre autographe à l'empereur de Russie et. dans un ordre du jour qui annonçait à ses troupes l'évacuation de la ville et du district de Pirot, Alexandre de Battenberg, rayé des cadres de l'armée russe, remercia le Czar et les instructeurs russes qui avaient par leur sollicitude et leur travail instruit et fait l'armée bulgare.

Je m'étais rendu de Sofia à Pirot ainsi que plusieurs autres correspondants. C'était une traite d'une centaine de kilomètres en traîneau, par un froid très vif, que je fis en compagnie d'un de mes compatriotes, le docteur Bovet, capitaine-instructeur des troupes sanitaires dans l'armée suisse. Cet officier avait été envoyé en mission par son gouvernement pour se rendre compte de l'organisation des services de secours aux blessés et se mettre à la disposition du ministre de la guerre pour aider les médecins bulgares dans leur travail. Il accomplit

sa tâche avec zèle et s'employa activement dans les services hospitaliers de la capitale.

Une lettre de l'aimable représentant de l'Italie à Sofia, M. le comte de Gerbaix et de Sonnaz, un voisin des rives savoisiennes du lac Léman, nous recommandait à M. le colonel Cerutti, président de la commission militaire, et m'avait permis de faire la connaissance de ce militaire. Celui-ci, très obligeamment, me confirma les renseignements que j'avais déjà pu recueillir sur la conclusion de l'armistice. Au moment du départ des attachés militaires pour Nisch, j'eus le plaisir de renouer connaissance avec le général de Kaulbars que j'avais connu précédemment à Sofia lorsqu'il fut envoyé pour régler la situation militaire que les officiers russes devaient occuper dans l'armée bulgare.

Les derniers moments que les commissaires passèrent à Pirot furent empreints de froideur de la part du prince Alexandre et surtout des officiers bulgares qui manifestèrent hautement leur mauvaise humeur de la décision imposée par les grandes puissances. Cependant j'appris confidentiellement par M. Mengès, secrétaire du prince, que le colonel de Wedel, le délégué allemand, avait laissé sous-entendre que si la commission militaire internationale n'avait pas tenu suffisamment compte des succès et des avantages acquis par l'armée bulgare, c'est qu'une compensation serait accordée par l'union complète de la Roumélie à la Bulgarie.

Déjà le même jour, le 22 décembre, les troupes

bulgares se mettaient en marche pour rejoindre le territoire de la Principauté. L'état-major avait désigné quatre régiments qui devaient, avec des détachements d'artillerie et de cavalerie, participer à la rentrée triomphale du prince et de ses officiers à Sofia. Celle-ci eut lieu le 26 décembre. Le temps était de toute beauté, malgré le tapis de neige qui recouvrait la ville et le froid. Pour cette journée le ciel s'était fait clément, et le soleil resplendissait. Le spectacle du retour des troupes victorieuses fut admirable et restera longtemps gravé dans la mémoire de ceux qui y assistèrent. En voici une relation bien pâle empruntée à une de nos correspondances adressées à l'*Indépendance belge*.

« Les préparatifs pour la réception du prince Alexandre avaient été poussés fiévreusement dans les derniers jours; ce fut à grand'peine qu'on fut prêt à l'heure dite, 11 heures du matin. Déjà le canon tonnait, annonçant l'approche de son Altesse, que l'on enlevait encore à la hâte les échelles et les échafaudages qui avaient servi à préparer la décoration de la ville.

« Une immense acclamation signale l'arrivée du prince sous l'arc de triomphe dressé sur la route de Nisch. Alexandre de Battenberg s'avance à cheval, la figure rayonnante de joie et de plaisir, à la tête de son état-major. Une pluie de fleurs, de couronnes et de bouquets les salue. La foule était énorme. De toutes parts éclatent des hourras frénétiques. Les kalpaks, levés en l'air, s'agitent en signe d'allégresse. L'enthousiasme est général.

« On remarque la présence du représentant de l'Autriche, le baron de Biegeleben, en uniforme de dragon autrichien, veste bleue et culotte rouge. Il a été à la rencontre du prince à une petite distance de Sofia. L'agent diplomatique d'Angleterre, M. Lascelles, se trouve aussi à l'entrée de la ville.

« Plusieurs sociétés sont groupées derrière l'arc de triomphe, bannières déployées : la Société italienne de secours mutuels, vice-consul et chancelier du consulat en tête; la Slavianska besséda (cercle slave); la société mutuelle pour les étrangers et plusieurs autres. Chacune présente une couronne à Son Altesse et distribue des fleurs aux officiers de son entourage. En passant devant les Italiens, le prince répond aux félicitations par un « Vive le roi d'Italie ». Il parcourt ensuite la rue de Nisch en avançant péniblement au travers de la foule qui l'entoure et au milieu de l'enthousiasme général de la population qui se manifeste de toutes façons.

Sous le portail de la cathédrale de Saint-Kraal, attendait Son Éminence l'archevêque Clément, métropolitain de la capitale. A sa gauche, étaient placés les membres du conseil des ministres; à sa droite le capitaine Nikiforoff, ministre de la guerre, accompagné par les chefs des différentes subdivisions de ce ministère, tous en grand uniforme. Le prince a peine à mettre pied à terre; ses couronnes et ses fleurs l'embarrassent; il serre la main de ses ministres et s'avance vers l'évêque métropolitain qui lui donne l'accolade. A l'entrée de l'église, une forte bouscu-

lade se produit, puis chacun se place, et l'office commence. Il y a juste quarante et un jours que nous étions réunis dans le même lieu pour assister à un *Te Deum*. Quel changement ! A la crainte, ou tout au moins aux angoisses de la première heure, ont succédé la joie et l'enthousiasme de la victoire. Au lieu d'implorer Dieu, on vient le remercier de son appui.

« Pendant les chants, le prince aidé de Mme Karavéloff, la femme du premier ministre, arrange couronnes et bouquets qu'il a reçus ; il en passe une en sautoir et les autres sont confiées à la garde d'un sous-officier de l'escorte princière. Monseigneur Clément remercie le Tout-Puissant d'avoir donné la victoire aux armes bulgares, d'avoir écouté la voix du faible et exaucé les prières de la Nation demandant aide et protection contre l'ennemi envahisseur. Tout l'auditoire s'agenouille pour la dernière prière, suivie de quelques paroles du métropolitain qui fait un rapprochement entre les deux différentes circonstances où nous nous trouvons ainsi réunis.

« Je remercie notre prince, je remercie notre armée, dit-il, de nous avoir, par leur valeur et leur courage, donné la victoire. Dieu ne nous a point abandonnés ; une cause juste et le bon droit triomphent toujours. Nous avons été attaqués dans un moment difficile pour notre pays, par un peuple que nous considérions comme frère et, réunis ici, il y a un mois, nous avons prié Dieu de soutenir notre nation qui allait combattre pour la liberté. Main-

tenant nous sommes venus heureux et reconnaissants rendre grâce à la Providence de nous avoir écoutés. L'envahisseur a été repoussé du sol de notre patrie, grâce à notre armée et à son chef, notre prince bien-aimé ! »

« Le chœur entonne un dernier chant, puis le prince remercie Mgr Clément qui lui donne une sainte image en souvenir de ce jour de gloire et de bonheur.

« Le cortège se reforme et parcourt les rues principales de la capitale jusqu'à la place du Palais où se dresse un deuxième arc de triomphe. On a employé pour sa décoration des fusils, des sabres et des baïonnettes enlevés à l'ennemi. Ces dernières sont arrangées en forme de soleils d'un très joli effet. Une inscription portant : « Aux vainqueurs, honneur et gloire ! » est dédiée aux officiers et aux soldats.

« A l'entrée du Palais se trouvent placés le corps diplomatique en uniforme de gala, la Croix-Rouge bulgare, les Croix-Rouge étrangères, les notabilités et les édiles de la capitale, les correspondants de journaux. Une estrade spéciale est réservée aux dames. Tout à l'entour se presse une foule nombreuse, enthousiaste et curieuse. Le prince paraît, les hourras deviennent assourdissants. C'est à qui approchera plus près pour voir défiler l'armée. L'état-major du prince met pied à terre. Seul, son Altesse reste à cheval. Son frère, le prince François Joseph, en uniforme de lieutenant de cavalerie, est à ses côtés. Il a suivi toute la campagne.

« C'est le premier régiment d'infanterie qui ouvre

le défilé. « Merci, braves soldats de Sofia ! s'écrie le prince Alexandre à leur passage. Hourra! Hourra ! répondent les soldats. Ce régiment paraît avoir été assez éprouvé : Puis viennent les Rouméliotes. Ce sont des gars prévoyants. Ils emmènent à leur suite leurs victuailles sous forme d'une vache et de son veau, ce qui provoque un éclat de rire général.

Le prince les remercie : Salut ! et merci, vainqueurs de Pirot.

« Deux compagnies de pontonniers munis de leurs instruments, haches, pelles et pioches, précèdent le quatrième régiment Plewnsky polk : Elles ont été recrutées sur les bords du Danube, particulièrement aux environs de Roustchouk. Ce régiment est suivi de la sixième batterie, capitaine Stoïanoff, du premier régiment d'artillerie, qui s'est particulièrement distinguée à Sliwnitza lors du mouvement tournant exécuté par l'aile droite.

« Le régiment n° 5, Donausky polk, défile ensuite. Il fait un effet superbe. Ce sont de beaux hommes, pleins d'ardeur et d'entrain. Ils passent d'un pas rapide et ferme faisant retentir l'air de leurs vivats. Ils sont suivis par la deuxième batterie, capitaine Ivanoff, du premier régiment d'artillerie, et la demi-batterie de Roumélie, armée de canons de bronze se chargeant par la culasse.

« Le défilé, un instant interrompu, reprend par l'arrivée du troisième régiment, Bdinsky polk qui débouche, ensuite d'un ordre mal donné, par

une autre rue. Le prince se porte en avant avec son état-major pour le voir passer.

« Pour des troupes rentrant d'une campagne d'hiver et venant de faire cent kilomètres de Pirot à Sofia, à pied, par le froid et la neige, elles défilaient en fort bon ordre. Les uniformes se ressentaient des fatigues de la campagne ; ils étaient un peu usés et souillés.

« Ceux des Rouméliotes laissaient le plus à désirer ; aussi, de temps à autre, remarquait-on un soldat revêtu d'une capote serbe.

« Le soir, l'illumination de la ville fut générale. Toute la population était joyeuse et contente. Elle pensait que c'était fini et que l'on allait se remettre au travail. Ce ne fut malheureusement pas le cas. Les négociations pour la paix traînèrent et l'avenir resta incertain et peu sûr. »

Les pourparlers diplomatiques qui suivirent la conclusion de l'armistice eurent pour but de faire rentrer sur le pied de paix les petits états de la péninsule des Balkans. Aussi les échanges de vues entre les différentes puissances aboutirent-ils à une démarche collective auprès des Serbes, des Grecs et des Bulgares pour les forcer à désarmer. Ce ne fut pas sans peine que les gouvernements de ces peuples y consentirent. Ce fut le premier pas. Cependant à Sofia on craignit longtemps encore que les hostilités ne fussent pas tout à fait terminées et, dans l'entourage du prince Alexandre, on resta inquiet. D'un

côté la Serbie encore menaçante, de l'autre les Rouméliotes mécontents et la Turquie cherchant à ressaisir ses droits, rendaient la tâche des homme d'état bulgares difficile. Le pays allait-il passer par une crise intérieure ou courir les chances d'une nouvelle guerre ?

Sans entrer dans le détail des négociations diplomatiques qui suivirent la démobilisation de l'armée bulgare, disons qu'elles eurent une tendance notable à rabaisser et à amoindrir les succès de la Bulgarie et à créer difficultés sur difficultés au gouvernement du prince Alexandre.

Malgré les exigences et les réticences de la Serbie, la paix fut signée à Bucharest entre le délégué serbe, M. Miatowitsch, et le délégué bulgare, M. Gueschoff, flanqué du délégué turc Madgid-pacha, le 8 mars 1886. C'était la paix, mais, pour arriver à la conclure, la Bulgarie avait dû faire tous les sacrifices et toutes les concessions ; abandonner l'idée d'une indemnité de guerre ou d'une compensation territoriale quelconque et accepter l'article unique et sec proposé par le vaincu : « La paix est rétablie entre la Bulgarie et la Serbie. » Les Bulgares voulaient introduire dans le texte les mots « avec reprise des relations d'amitié ». Mais, à la dernière heure, devant l'attitude tenace et intraitable du négociateur serbe, le gouvernement princier télégraphia à M. Gueschoff; « Acceptez tout et signez. »

On comprendra facilement que l'enthousiasme ne fut pas grand en Bulgarie et à Sofia en particulier,

cependant une détente notable se produisit dans le pays. Le peuple, lassé d'une attente aussi longue, soupirant depuis longtemps après la tranquillité, ne désirait que le repos pour se remettre des calamités et des épreuves de la guerre.

CHAPITRE XV

L'armée du Nord. — Combats de Koula et de Bélogradgik. — Retraite sur la forteresse de Viddin. — Investissement de cette place. — Ses défenseurs. — Le commandant Ouzounoff. — Le siège. — Assauts répétés. — Ravitaillement par le Danube. — Une sortie. — Dernières tentatives du général serbe Leschanine. — La suspension d'armes. — Aperçu sur les causes qui ont provoqué les insuccès de l'armée serbe.

L'effectif de l'armée du Nord, préposé à la défense de l'espace qui s'étend des grands Balkans au Danube, était de quatre mille hommes de troupes régulières (pour la plupart des réservistes), mille volontaires et cinq mille hommes de landsturm. Ces derniers sur lesquels on ne pouvait guère faire fond, se trouvaient répartis aux environs des localités d'Aktchar et de Bélogradgik.

Ces troupes étaient divisées en trois colonnes :

A. De Brégorvo au Nord, s'appuyant sur le Danube.

B. De Bélogradgik[1] au Sud, s'appuyant sur les

[1] Cette forteresse est imprenable. Véritable nid d'aigle, elle peut être comparée à celle de Bitche, en Alsace, qui résista aux Allemands en 1870. Elle est située dans une gorge sauvage et pittoresque sur l'emplacement de ruines romaines et n'est accessible que par un étroit sentier où un seul homme peut se présenter de front. Les Russes, dans la guerre de 76-77, ne purent s'en rendre maîtres.

grands Balkans et sur la petite citadelle de ce nom.

C. Du centre, s'appuyant sur la ville de Koula.

La seule de ces colonnes qui prit l'offensive et qui passa en Serbie fut celle de Brégovo[1].

Le 14 novembre, jour de la déclaration de guerre, on ne signala aucun mouvement de l'ennemi ni sur la ligne du Timok ni sur l'espace situé entre les grands Balkans et cette rivière.

Le 15 novembre, le général serbe Leschanine se porte en avant à la tête des deux divisions du Timok l'une de première et l'autre de deuxième ligne, et se dirige sur Bélogradgik.

A Koula, les Bulgares sont attaqués par une avant-garde de quatre bataillons à laquelle ils ne peuvent opposer qu'une compagnie de réguliers, huit cents miliciens et trois cents volontaires. Ils sont repoussés et forcés de se retirer en arrière de cette ville.

Dans la même journée, à Bélogradgik où se trouvaient une compagnie de réguliers et un bataillon de landsturm, les Bulgares sont battus par deux bataillons de la division de réserve du Timok ; une compagnie et deux cents volontaires se réfugient dans la citadelle.

[1]. On se rappelle de l'incident de Bregovo survenu en 1884 et qui fut l'origine de la rupture des relations diplomatiques entre les deux gouvernements.

Les Serbes avaient le droit de faire paître leurs bestiaux du côté de la rive bulgare de Timok. Ce droit remontait, d'après eux, à Milosch I[er]. Les Bulgares s'emparèrent de ce coin de terre et le firent occuper militairement. Les Serbes se fâchèrent et les agents diplomatiques furent rappelés.

Le 16 novembre, le détachement bulgare du centre, sous les ordres du capitaine Todoroff, renforcé et comptant sept compagnies de réguliers, deux bataillons de landsturm et six canons commandés par le capitaine Kardgieff, chef de batterie, s'avançait le long de la route conduisant à Koula. Il surprit les Serbes qui, ne se doutant pas de la proximité des troupes bulgares, marchaient tranquillement en colonne et essuyèrent le feu de l'armée bulgare à une distance de deux kilomètres. Déroutés par cette attaque inattendue, bien qu'en forces supérieures, l'ennemi éprouva un moment de recul, mais l'avantage lui resta. Le capitaine Georgieff qui commandait l'aile gauche, s'étant avancé imprudemment, fut séparé du gros de la colonne bulgare avec une compagnie de réguliers et un bataillon de landsturm. Ces derniers se débandèrent et l'officier tomba blessé. Il fut fait prisonnier avec soixante hommes, tandis que sa compagnie, lancée à la poursuite d'une colonne de train serbe qu'elle mit en déroute, put se sauver en opérant sa retraite sur Gramada et Aktchar.

Pendant ce temps, le chef de l'armée du Nord, le capitaine Ouzounoff, le vaillant défenseur de Viddin, avait donné l'ordre d'envoyer, dans la nuit du 16 au 17 novembre, deux cents volontaires de Viddin et de Berkovitza, renforcer les troupes restées dans la forterésse de Bélogradgik. Ils réussirent à y pénétrer à la faveur de la nuit et, le matin, avec ses renforts, la garnison attaqua les deux bataillons serbes qui

se trouvaient devant cette place. Elle les refoula jusqu'au village de Kadébogas.

La troisième colonne (de Brégovo), qui avait passé le Timok, se dirigeait sur Négotin. Elle était composée de trois compagnies de réguliers, de trois cents volontaires et de deux bataillons de landsturm. Elle ne rencontra qu'un bataillon serbe et deux canons qu'elle fit battre en retraite.

L'attaque dirigée contre Koula ayant échoué devant un ennemi très supérieur en nombre, le gros de la colonne de Brégovo reçoit l'ordre de se retirer sur la place forte de Viddin, en laissant dans ce village une compagnie de l'armée active et à Ganzovo une compagnie (aussi de réguliers) et deux cents hommes de landsturm. Le 19 novembre, ces deux détachements viennent s'abriter, à leur tour, derrière les murs de la forteresse de Viddin. A la même date, une compagnie de réguliers est envoyée, par bateau, de Viddin à Lom-palanka pour renforcer la garnison et les troupes qui occupent Bélogradgik et ses alentours.

Le 20 novembre, on voit que le mouvement concentrique opéré par l'armée serbe autour de Viddin s'accentue de plus en plus et, le matin de ce jour, deux colonnes ennemies s'avancent sur cette place par Brégovo sur Ganzovo et Gramada sur Vidbol.

Le commandant de Viddin envoya, pendant la nuit du 20 au 21, une compagnie et cent cinquante volontaires attaquer l'ennemi à Ganzovo. Ce détachement ne rencontra que soixante hommes d'un

bataillon serbe (à Tschoungourous) qui furent faits prisonniers, sans tirer un coup de fusil, et emmenés à Viddin.

Le soir du 21 novembre, l'ordre fut donné à un bataillon de troupes régulières de s'avancer sur Vidbol et à deux compagnies d'opérer un mouvement tournant par Tatardgick sur Boukovitz, tandisque deux autres compagnies occupaient Belarada. Mais, raconte le commandant Ouzounoff, la poste militaire serbe [1], s'étant égarée et se dirigeant sur Viddin (sic), fut prise par les troupes bulgares qui apprirent ainsi que Belarada était aux mains de l'ennemi et arrêtèrent leur marche en avant.

Déjà, le 22 novembre, les Serbes occupaient, avec deux bataillons et six pièces de siège, les villages de Smerdan et Kapétanowtzi et leur chef envoyait, le soir de ce jour, un parlementaire pour demander la reddition de Viddin ; mais le capitaine Ouzounoff, commandant de la forteresse, sachant que deux bataillons défendaient seuls ces deux localités, retint le parlementaire jusqu'au matin et envoya deux compagnies pour les attaquer de front et deux pour les tourner en passant par le village de Chef. De plus une drougine était déta-

[1] Elle contenait le rapport d'un capitaine de cavalerie, adressé au général Leschanine, annonçant que, se rendant à Bélogradgik, les troupes serbes qui assiégeaient cette place avaient ouvert le feu sur ses cavaliers et, malgré tous les signaux, avaient continué à tirer pendant quatre heures, heureusement sans blesser personne !!!.

chée pour s'opposer au gros de l'armée assaillante dans la direction de Novosèletzi.

Malheureusement les deux compagnies envoyées à Chef, au lieu d'opérer leur mouvement tournant, dépassèrent les positions ennemies et s'en allèrent jusqu'au village de Novosélo. Le matin du 23, reconnaissant leur erreur, elles se retirèrent le long de la rive droite du Danube. Le commandant Ouzounoff détacha à leur recherche une canonnière qui devait, si elle les rencontrait, les protéger dans leur retraite.

Ces deux compagnies purent, sans être inquiétées, gagner une île située en amont de Viddin, à la hauteur du village de Koutovo, où les soldats durent rester cachés, toute la journée du 23 ayant de l'eau jusqu'à la ceinture. Le soir, à la faveur de la nuit, ces deux compagnies regagnèrent la place.

Le cercle autour de Viddin se resserrait de plus en plus. L'artillerie serbe ouvrit le feu, le 23, des localités de Smerdan et Kapétanowtzi, sur les troupes bulgares retranchées en avant de l'enceinte fortifiée de la ville. Les pièces assiégeantes, canons de siège de 12 livres, étaient au nombre de six. Les artilleurs bulgares ripostèrent efficacement avec deux pièces de 24 livres et réussirent à faire taire le feu de l'ennemi pendant deux heures.

Le 24 novembre, l'investissement de la forteresse de Viddin était complet. Cette place ne pouvait guère être défendue et soutenir un long siège. L'enceinte extérieure n'était appuyée par aucun fort [1]

[1] Depuis la suspension d'armes et pendant l'armistice, le génie

et ne se trouvait pas éloignée de plus de 500 mètres de la ville même. Les Serbes occupaient des hauteurs qui n'étaient situées qu'à une distance de 2 kilomètres et demi.

Jetons un rapide coup d'œil sur l'effectif des troupes qui défendaient Viddin.

Elles se composaient de :

Fantassins de l'armée régulière (pour la plupart des réservistes,	2,020
Fantassins de landsturm,	2,500
— volontaires,	400
Soit un total de	4,920
Artilleurs (80 de l'armée active et 120 de landsturm),	200
Pionniers,	73
Cavaliers improvisés,	60
Effectif total,	5,253

L'artillerie se composait de cinq canons de 15 centimètres en bronze, anciennes pièces turques de siège transformées, se chargeant par la culasse.

Deux batteries (turques) de 9 centimètres en acier, se chargeant aussi par la culasse.

Dix canons de 4 livres en bronze, système russe, et cinq mitrailleuses. Soit un total de trente-six

bulgare a fait élever des retranchements et des forts qui couvrent l'enceinte de la ville et peuvent en faire une place de premier ordre, capable de résister, si elle possède une garnison suffisamment nombreuse. Ce ne fut pas le cas pendant ce dernier siège. On se rappelle que Viddin ne fut pas prise par les troupes russes et roumaines qui l'assiégeaient en 1877.

bouches à feu. De plus deux torpilleurs et deux canonnières. Au sujet de ces mitrailleuses, le commandant Ouzounoff dit qu'elles lui ont rendu des services sur lesquels il ne compterait pas en présence d'une armée ennemie plus aguerrie et surtout plus vaillante. Elles lui ont été d'une grande utilité en jetant l'épouvante parmi les assaillants.

Le 24 novembre au matin, le siège effectif commença et l'armée assiégée se retira derrière les murs de la ville, composés d'une ceinture de bastions au nombre de dix environ, reliés les uns aux autres par une enceinte de terre. Pendant toute cette journée, les Serbes bombardèrent de leurs obus les troupes occupant les retranchements. Leurs batteries étaient établies à Smerdan et Kapétanowtzi.

La population civile de Viddin, composée d'un tiers de Juifs, avait émigré à Kalafat, sur la rive roumaine du Danube. La ville était approvisionnée de vivres pour trois mois et pouvait être facilement ravitaillée par eau.

Le 23 novembre, à 8 heures du matin, les assiégeants avaient déjà établi leur première parallèle, à 600 mètres de l'enceinte. Ils tentèrent trois assauts avec leur infanterie jusqu'à onze heures, moment où ils furent repoussés. Les munitions d'artillerie des Bulgares étaient presque épuisées.

Le général Leschanine envoya un parlementaire pour demander une suspension d'armes. Celle-ci fut acceptée par les assiégés. Mais le commandant Ouzounoff, s'apercevant que ce n'était qu'une feinte de

l'ennemi pour travailler aux tranchées et faire avancer les réserves, fit avertir le commandant de l'armée serbe qu'au moindre mouvement de ses troupes il commencerait le feu sans le prévenir.

Le général serbe donna alors sa parole qu'aucun changement ne serait fait dans les positions occupées par les assiégeants. Malgré cette promesse, vers trois heures, le capitaine Ouzounoff, observant que les réserves ennemies s'avançaient au mépris des engagements pris, donna l'ordre d'ouvrir le feu par trois salves [1] de toutes les pièces d'artillerie et de l'infanterie en même temps.

Sur quoi les Serbes furieux donnèrent assaut sur assaut contre les bastions V et VI, près d'un ancien cimetière turc, avec un tel acharnement qu'ils atteignirent l'enceinte de la ville et que l'un d'entre eux, escaladant les remparts, fut retenu prisonnier. Les soldats bulgares s'empressèrent autour de lui, le félicitèrent de son courage et le comblèrent de cadeaux.

Jusqu'à 7 heures du soir, les assauts continuèrent sans relâche. Les habitants de Kalafat et leurs hôtes bulgares crurent la ville prise, ce qui fit annoncer la fausse nouvelle de la reddition de cette place.

Dans la soirée, Viddin fut ravitaillée par une

[1] On a vivement reproché au commandant de Viddin ces salves d'artillerie qui gaspillaient les munitions déjà peu abondantes. De plus on raconte que si à Pirot on accepta la suspension d'armes c'était à cause des rapports inquiétants du capitaine Ouzounoff qui disait ne plus pouvoir résister.

canonnière et le bateau « Galoubtchik, (colombe) » l'ancien yacht du prince, transformé en petit navire de guerre de la flottille du Danube. Ces deux embarcations amenaient des munitions pour trois semaines. Il n'était que temps.

Le « Galoubtchik » a une coupe particulière très facile à reconnaître. Il passa cependant plus de cinq fois sous le nez des batteries serbes sans être remarqué. Il était commandé par un ex-officier de la marine russe, le capitaine Loutzky, qui montra beaucoup d'audace et de ruse. Pour tromper l'ennemi, il changeait le nom de son navire à chaque passage, masquait les canons et habillait l'équipage en simples matelots. Une fois cependant, les Serbes tirèrent un coup à boulet, mais aussitôt le commandant arbora un autre pavillon que le drapeau bulgare et le feu cessa. On se représente le danger que courait un simple bâtiment en bois, bondé de munitions, s'il avait été atteint par un obus ennemi.

Malgré les explications et un dessin de ce navire fournis par un capitaine de vaisseau autrichien, les Serbes ne purent jamais reconnaître le « Galoubtchik », déjà assez reconnaissable par lui-même.

Le 26 novembre, le bombardement continua pendant toute la journée. Les assiégeants employèrent différents stratagèmes pour s'approcher (entre autres en se servant du drapeau blanc) des retranchements de la place. Ils furent toujours reçus par de violentes décharges d'artillerie.

Pendant ce temps, l'ancien détachement de Koula, du capitaine Todoroff, avait été réorganisé à Lom-palanka et recevait l'ordre, du capitaine Ouzounoff, de reprendre Aktchar pour dégager Viddin. Il devait combiner son attaque avec une sortie des assiégés pour le lendemain, 27 novembre. Le village d'Aktchar fut repris, par deux drougines, à un bataillon serbe.

Le 27 au matin, le capitaine Ouzounoff tenta la sortie projetée pour se relier aux troupes venant de Lom. Elle réussit parfaitement. Les assiégés purent détruire une tranchée et désorganiser une batterie serbe, placée sur la route de Koula, qui leur causait beaucoup de mal. Cette sortie coûta un officier tué aux Bulgares.

Les troupes du capitaine Todoroff n'avaient pu avancer suffisamment pour tendre la main aux troupes de Viddin. Elles se battirent pendant toute la journée, à Gaetanz, et prirent un canon à l'ennemi, en délogeant un bataillon serbe de cette localité.

Les Serbes ouvrirent, le 27 novembre, pour la première fois, le feu avec des pièces de fort calibre. C'étaient des pièces de siège de 24 livres, au nombre de trois, dont l'une était en batterie à Smerdan et les deux autres à Novoséletzy. Le bombardement dura sans interruption jusqu'à la nuit.

Le 28 novembre, dernier jour du siège, les Serbes n'arrêtèrent pas le feu de toute la journée et, voulant *coûte que coûte* s'emparer de Viddin, donnèrent un dernier et formidable assaut à minuit. Ils furent

vigoureusement repoussés. Ceci était une violation de la suspension d'armes qui existait depuis le 27 au soir Les Serbes expliquèrent ce fait en disant que le général Leschanine n'avait reçu aucun avis de la cessation des hostilités. Il faut plutôt penser qu'ils tentèrent un dernier, mais vain effort, pour enlever les retranchements bulgares et occuper Viddin.

Ainsi se terminait ce siège[1] de quelques jours où les assiégés, sous le commandement d'un chef énergique, firent preuve de courage et de valeur et résistèrent bravement en tenant en échec les 16,000 hommes du général Leschanine avec un effectif de troupes relativement faible.

Pendant le cours des opérations militaires de la campagne que nous venons de suivre, le lecteur se sera souvent demandé quelles furent les causes qui provoquèrent les défaites successives de l'armée serbe. Pour s'en rendre compte il faut faire un retour en arrière et se remémorer : 1° que la guerre, déclarée par la Serbie. était avant tout diplomatique et n'avait d'autre but que d'amener la chute du prince Alexandre ; 2° que les premiers succès du roi Milan obtenus, la Russie devait intervenir comme l'Autriche le fit au lendemain de Pirot ; 3° qu'enfin l'armée serbe ne comptait pas rencontrer l'armée bulgare, la majeure partie des troupes du prince Alexandre se trouvant en Roumélie (ce dernier ne

[1] Les pertes des assiégés furent de 120 morts et 150 blessés dont 1 officier tué et 2 blessés.

craignant pas d'agression de la part de son ami Milan, comme il l'appelait.) Ceci étant donné, nous voyons que l'état-major serbe avait deux façons de procéder : s'emparer par surprise de la capitale sans battre l'armée bulgare ou battre l'armée bulgare sans ou en s'emparant de Sofia.

Dans la première alternative, il est évident que les Serbes pouvaient réussir. L'état-major bulgare lui-même en a convenu. Sofia n'était pas à l'abri d'un coup de main; sa position de capitale excentrique le favorisait et la prise de cette ville se résumait en une promenade militaire. Il fallait pour cela avancer rapidement, sans perdre de temps, par la route la plus directe, les Bulgares étant, le lendemain de la déclaration de guerre, complètement démoralisés. Il pouvait en être ainsi si, à l'état-major serbe, l'on n'avait pas perdu un temps précieux à chercher des combinaisons stratégiques. Au début des hostilités, c'était une lutte de vitesse entre les deux adversaires: savoir qui atteindrait le premier Sofia.

L'armée serbe, entrant le 14 novembre au matin à Tzaribrod, pouvait avoir franchi le défilé de Dragoman et se trouver, le 15 novembre au soir, devant Sliwnitza où elle n'aurait rencontré que quatre bataillons préposés à la défense de cette position. Au lieu de se diriger directement sur la capitale bulgare, elle dessinait un mouvement tournant vers Breznik, en attaquant Wrabtcha et Trn, forçant ainsi les Bulgares qui avaient inconsidérément

dégarni Sliwnitza à se concentrer sur cette dernière position.

Le 15, Sliwnitza pouvait être enlevé sans coup férir; le 16, c'était encore possible; le 17 les Bulgares, en force et ranimés par la présence de leur prince, avaient repris courage et il ne pouvait plus être question pour les Serbes d'une simple promenade militaire. C'était une véritable et dure campagne qui se présentait devant eux.

Du moment que les forces serbes devaient se mesurer avec l'armée bulgare, la partie n'était plus égale. Le roi Milan, n'ayant que quatre divisions en ligne pour opérer contre Sofia (ce qui portait son armée à trente-deux mille hommes tout au plus), se trouvait dans une infériorité notable vis-à-vis de son ennemi, retranché derrière une position formidable.

De plus l'artillerie serbe n'était composée que d'un vieux matériel de pièces se chargeant par la bouche dont il faut excepter deux batteries se chargeant par la culasse (une de Krupp et une de Bange.) On n'entre pas en campagne contre une armée pourvue de canons avec de l'artillerie démodée, n'ayant pas suffisamment de munitions et surtout pas de schrapnels. L'infanterie était au contraire munie d'un très bon fusil, le Mauser-Obrénowistch. Malheureusement elle ne savait pas s'en servir. La hausse de cette arme permet de tirer jusqu'à deux mille cinq cents mètres. Le soldat serbe ne pouvait facilement estimer les distances, il tirait trop haut et passait au-

dessus des lignes bulgares ; c'est ce qui amena le gaspillage des munitions.

Le plan général fut aussi mauvais. Les forces serbes furent dès le début disséminées sur une trop grande région du pays envahi. Si l'état-major serbe eût adopté des dispositions rationnelles, il n'eût attaqué que sur deux points : sur la route Pirot-Sofia et par le district de Viddin, en masquant la forteresse de ce nom par un corps de troupes et s'avançant ensuite avec une partie de l'armée du Nord dans le cœur de la Bulgarie en suivant la chaîne des Balkans et coupant la route Lom-Palanka-Sofia.

Par une semblable diversion, les Serbes contraignaient l'armée bulgare venant de Roumélie à se diviser et pénétraient dans une contrée excessivement riche où ils n'auraient rencontré que peu ou point de résistance. Les Bulgares, partageant leurs forces pour garantir leurs communications avec le Danube, auraient dû faire passer à quatre régiments au moins les grands Balkans, ce qui aurait sinon augmenté les chances des Serbes devant Sliwnitza, tout au moins égalisé la partie qui allait s'y engager.

Voyons maintenant pourquoi les Bulgares ont eu le dessus ; car ce ne sont pas seulement les fautes commises par leur ennemi qui leur ont donné la victoire. Ils avaient des qualités avec lesquelles les Serbes ne comptaient pas. L'étonnement a été grand en Europe, quand on a vu ces soldats d'hier vaincre une armée aguerrie qui avait déjà tenu tête aux Turcs en 1876. Un bulgare me disait à ce sujet :

« Si nos victoires ne nous ont rien rapporté que l'honneur, nous sommes fiers d'avoir montré aux autres nations que nous savons nous battre. »

Deux mesures prises, l'une par l'état-major général sous les ordres du capitaine Pétroff : la création de fortifications de campagne à Wrabtcha et à Sliwnitza; l'autre, due à l'initiative du ministre de la guerre, capitaine Nikiforoff : la formation d'une armée pour protéger et défendre Viddin, sauvèrent la Bulgarie d'un désastre.

L'établissement de cette ligne fortifiée sur la frontière de l'Ouest permit une rapide concentration sur la position principale de Sliwnitza, concentration ordonnée, il est vrai, un peu tard, mais qui réussit quand même grâce aux marches accélérées accomplies par l'infanterie. L'"artillerie avait pu se porter directement de Sofia sur Sliwnitza.

On a écrit que sans le secours de l'armée rouméliote les Bulgares n'auraient pu vaincre les Serbes : c'est faux ! Les Rouméliotes ont été certainement d'un grand secours. L'effet moral dû à leur présence, n'a pas été sans relever le courage de leurs frères de la Principauté. Mais aux combats de Sliwnitza, où se joua le sort de la capitale, ils ne furent pas en nombre suffisant pour faire pencher la balance. Ils ne furent que trois ou quatre bataillons au plus, et ce chiffre ne comblait pas les vides causés par les drougines bulgares restées en Roumélie ou en route pour la frontière serbe.

Devant Pirot, où la bataille fut chaudement dis-

putée, il manquait pendant la première journée et pendant la matinée de la seconde, les corps du major Goudgieff et du capitaine Panitza, soit environ douze mille hommes ; à peu près l'effectif de l'armée rouméliote. Il est donc à peu près certain que, dans les conditions où se trouvaient les deux pays ennemis, l'armée bulgare seule aurait parfaitement pu accomplir la tâche faite à deux. Il est aussi probable que l'on n'aurait pas arrêté les opérations après Sliwnitza. Cet arrêt fut provoqué par l'arrivée du lieutenant colonel Nicolaïeff à la tête des Rouméliotes et par le changement de commandement qui s'en suivit. Ce retard fut préjudiciable aux armes bulgares car il les empêcha de profiter complètement de leur victoire du 19 novembre.

Si nous insistons, ce n'est pas pour diminuer le mérite des soldats et des officiers rouméliotes qui se sont battus à l'égal de leurs frères bulgares, quoi qu'étant moins bien organisés, moins bien équipés et, surtout médiocrement armés, mais c'est pour relever une opinion émise par les Serbes qui excusent leur défaite en disant que si les Rouméliotes ne s'étaient pas joints à l'armée bulgare, ils eussent été les vainqueurs.

Le gain des batailles a été surtout dû à la valeur du soldat et des officiers subalternes qui se lançaient avec impétuosité à l'attaque, bien plus qu'aux savantes combinaisons stratégiques et à la tactique. Ainsi une faute qu iaurait pu coûter cher fut de ne pas diriger dès le début l'armée sur Sliwnitza et d'épar-

piller le peu de troupes disponibles vers Trn et Wrabtcha. Il en fut de même pour le retard de trois jours apporté à la marche en avant de l'armée, après la victoire du 19 novembre, ainsi que la disposition en triangle qui se produisit à l'entrée en Serbie par la vallée de la Nischava, avant la bataille de Pirot. Mais ces erreurs et ces fautes furent hautement rachetées par les qualités exceptionnelles du soldat qui est bon tireur, excellent marcheur, sobre et courageux.

Troupe solide, bien armée, très mobile, commandée par des officiers valeureux, enthousiastes et patriotes, voilà ce qui donna le succès et la victoire à la jeune armée bulgare [1] !

[1] On a évalué approximativement les pertes totales de l'armée bulgare à quatre mille blessés dont 22 officiers et mille morts dont treize officiers. L'armée serbe doit avoir eu des chiffres un peu plus élevés. Les deux ennemis s'étaient faits mutuellement environ quatorze cents prisonniers parmi lesquels les Bulgares eurent trois officiers et les Serbes sept. Les Bulgares s'emparèrent de deux canons (un à Sliwnitza et un près de Viddin), de fusils en grand nombre et de matériel de campement. Les Serbes prirent une batterie abandonnée aux environs de Trn.

CHAPITRE XVI

Personnel et matériel sanitaire. — La Croix-Rouge bulgare. — Service sanitaire de première et de deuxième ligne. — Service de transport et d'évacuation des blessés. — Hôpitaux civils et militaires de Sofia. — Etablissements de la Croix-Rouge et des missions étrangères. — Observations et enseignements fournis par la dernière guerre.

Il n'est pas possible de donner ici une étude spéciale sur les services sanitaires bulgares et sur le rôle de la Croix-Rouge pendant la dernière guerre. Quelques considérations générales et quelques observations particulières peuvent seules entrer dans le cadre de ce volume.

Notons d'abord que le service sanitaire dans l'armée bulgare n'existait qu'à l'état rudimentaire et, avant de nous livrer à l'examen de ce qui s'est passé, constatons que tout ce qui a été fait a été en majeure partie improvisé par l'autorité militaire et par les services auxiliaires.

Le personnel sanitaire attaché à l'armée ne comprenait que des médecins de corps et pas de médecins d'ambulance. Ils étaient répartis de la façon suivante : Dans chaque régiment d'infanterie, un

médecin-chef avec le grade de major ou de lieutenant-colonel[1] et un médecin en second, avec le grade de capitaine ; pour les régiments de cavalerie et d'artillerie, un seul médecin. Au moment de la mobilisation, on nomma quatre médecins de division et deux médecins d'armée. Un pour l'armée du Sud (Rouméliote), l'autre pour l'armée de l'Ouest (frontière de Serbie et de Macédoine).

Ce personnel médical eut été suffisant s'il eut reçu une instruction militaire sanitaire comme cela se pratique ailleurs. Je ne serai pas loin de la vérité en disant qu'un tiers d'entre eux, tout au plus, suivait la carrière militaire. C'étaient des médecins russes ou bulgares, ayant fait partie de l'armée russe, ou d'anciens médecins militaires turcs. D'autres avaient quitté un service civil pour entrer dans la troupe. Enfin, au moment de la mobilisation, après la révolution rouméliote, des médecins civils avaient endossé l'uniforme pour la campagne seulement. Rien de plus louable de leur part, mais jamais on n'improvise, du jour au lendemain, un médecin militaire, surtout si on le place, immédiatement et sans transition, dans un grade élevé comme ce fut le cas.

Un exemple fera mieux comprendre ce vice d'or-

[1] Tandis que les officiers bulgares n'étaient que des capitaines à l'exception de deux majors, le personnel médical portait les grosses épaulettes. Il n'y avait pas moins de cinq colonels, sans compter plusieurs lieutenants-colonels et majors. Ainsi le chef d'un régiment était un capitaine et le médecin un colonel ou un, lieutenant-colonel tout au moins.

ganisation. Le médecin en chef de l'armée de Sliwnitza (ouest) n'était que depuis une année dans la carrière militaire. Il avait été nommé colonel adjoint du médecin en chef et de sa vie n'avait fait un service militaire. C'était un des rares chirurgiens bulgares et il fut placé à un poste où il aurait fallu un homme rompu au service d'administration sanitaire et d'état-major plutôt qu'un opérateur habile. Il ne fut du reste envoyé à l'armée qu'après les combats meurtriers de Sliwnitza, retard préjudiciable au service.

Dans chaque régiment, on comptait dix infirmiers au plus et le double de soldats sanitaires brancardiers. Leur instruction était absolument incomplète. Ils portaient, à peu de chose près, le même uniforme que la troupe et il était assez difficile de les distinguer des soldats, car souvent ils perdaient leur brassard à croix rouge.

Le matériel sanitaire se composait, pour chaque régiment d'infanterie et d'artillerie d'une voiture de transport pour les blessés, du système Millner-Lohner, à quatre brancards suspendus, soit en tout dix voitures. L'introduction de ce modèle dans l'armée bulgare est dûe à l'initiative du dernier ministre russe de la guerre, le prince Cantakuzène, qui supposa que ce système, employé par l'armée autrichienne en Herzégovine et Bosnie, s'approprierait aux mauvaises routes bulgares. Ce ne fut pas le cas, ces voitures étant trop lourdes, trop hautes et difficiles à charger avec un personnel peu

expérimenté. Deux ou trois charrettes (talikas), attelées de deux chevaux, devaient servir au transport des blessés pendant la bataille. La troupe étant en marche, elles devaient convoyer le matériel sanitaire et les bagages des médecins. Les brancards avaient été laissés par les Russes après la guerre de 1876-77 et étaient en plus ou moins bon état. Quelques caisses contenant des instruments, des pansements et des médicaments avaient la même origine.

Il n'existait ainsi ni fourgon de matériel pour suivre les subdivisions de l'armée, ni ambulance, ni lazaret de campagne (hôpital volant).

Il eût été facile de créer des ambulances de montagne en peu de temps. Le pays fournissant beaucoup de chevaux de bâts, elles auraient pu rendre de grands services, mais on n'y pensa pas où l'on ne voulut pas s'en occuper.

Dans un pays où n'existe pas une voie ferrée (à l'exception de celle de Roustchouk-Varna qui n'entre pas en ligne de compte) on n'avait pas une seule colonne de transport pour les blessés. On peut résumer ainsi le service sanitaire au début de la campagne : Médecins en nombre suffisant, manque d'opérateurs, pas de pharmaciens militaires, matétériel, à part les voitures à blessés de régiment, nul ou à peu près nul, approvisionnements en pansements, produits pharmaceutiques, etc., incomplets.

La Croix-Rouge bulgare ne datait pas de long-

temps. Dans le courant de l'année 1885, quelques personnalités de la capitale se réunirent pour étudier la constitution d'une société nationale de la Croix-Rouge. Les origines de cette association de bienfaisance ne furent malheureusement pas exemptes, pour certains de ces membres, de préoccupations politiques et financières. La société ne fut reconnue qu'un mois et demi au plus avant l'explosion de la guerre serbo-bulgare, au commencement d'octobre 1885. C'est dire amplement que la Croix-Rouge bulgare fut prise complètemeut au dépourvu et à l'improviste. Argent, peu ou point, matériel aucun et personnel inexpérimenté, telle était la situation. Cependant, grâce à l'aide du gouvernement qui octroya un crédit, on put faire face aux premiers besoins jusqu'à l'arrivée, de l'étranger, de nombreux dons en valeur et en nature.

Il est difficile d'entrer dans une relation générale du fonctionnement du service sanitaire militaire et du service auxiliaire de la Croix-Rouge, sans toucher aux deux en même temps, car, soit à l'armée, soit dans les hôpitaux, ils restent enchevêtrés l'un dans l'autre.

Les secours aux blessés doivent être divisés en deux parties : 1° le service à l'armée comprenant, l'enlèvement des blessés sur le champ de bataille; les soins dans les hôpitaux de la deuxième ligne; le service et l'organisation des transports; 2° le service dans le hôpitaux stables et l'évacuation des blessés dans l'intérieur du pays.

Pendant et après le combat, le service de première ligne qui consiste à relever les blessés et à les concentrer sur les places de pansements a laissé notablement à désirer. Les brancardiers et les infirmiers ne montraient guère de courage pour aller à la recherche des soldats tombés. Ceux-ci arrivaient comme ils pouvaient, traînés plutôt que portés par des camarades. J'en ai vu qui, avec des blessures au ventre, à la cuisse, à la poitrine, avaient marché jusqu'aux places de pansements. Les soldats sanitaires n'étaient pas exercés au service de transports à bras depuis la ligne du feu. Ils allaient un peu comme ils voulaient et n'étaient pas dans la main de leurs chefs. Il arrivait aussi que les médecins ne se portaient en avant que lorsque le combat était engagé depuis un certain temps. Dans quelques cas, des emplacements désignés par les chefs de troupes, pour y établir des secours, n'étaient pas occupés et les blessés qui s'y rendaient ou y étaient apportés ne trouvaient personne pour les soigner.

La tendance générale du service sanitaire fut de rester trop en arrière de la ligne de bataille. Ainsi au combat de Dragoman le personnel médical demeura au village de Sliwnitza, soit à une distance de plus de 8 kilomètres du champ d'action. On se rendra aisément compte de ce défaut par le fait qu'aucun médecin militaire de l'armée bulgare ne fut blessé pendant la campagne, tandis que dans l'armée serbe plusieurs furent blessés et un tué. [1]

[1] Le docteur Wessowitch de Belgrade fut tué par un boulet qui lui emporta la tête à la bataille de Dragoman.

Il est aussi à remarquer que les Serbes, contraints de battre en retraite, laissèrent relativement peu des leurs aux mains des Bulgares. Cela tenait à ce que le service pour l'enlèvement des blessés était beaucoup mieux compris et exécuté que chez leurs adversaires.

Il est probable que si le service de première ligne eût été mieux organisé, et, qu'après le combat, des patrouilles sanitaires eussent parcouru le champ de bataille, des blessés n'auraient pas passé la nuit, du 19 au 20 novembre, à la belle étoile.

Dans les places principales de pansements aucun classement rationnel ne se fit. On se borna à appliquer un bandage sommaire aux blessés et à les expédier au plus vite, par des véhicules de toutes sortes, à la deuxième ligne de secours. Ce fait tenait à ce qu'il n'y avait pas de commandement ou que les médecins, qui en étaient revêtus, n'avaient pas l'autorité ou le savoir nécessaire, pour se faire obéir.

Le matériel sanitaire étant insuffisant, les pansements ne consistaient qu'en une simple application, au moyen de bandes de toile, de coton-charpie (rarement antiseptique) pour obturer les plaies. Il n'existait pas d'appareils pour fractures : attelles, gouttières etc. Heureusement que les grandes et graves mutilations, causées par les projectiles d'artillerie, furent rares, car il eût été difficile d'arranger les pauvres blessés de manière à les soulager.

Une des choses essentielles est d'avoir de l'eau en abondance, or souvent les blessés demandaient à

boire et on n'avait que de l'eau-de-vie ou un mélange d'alcool et d'eau pour étancher leur soif.

Déjà, dans le service de première ligne se trouvaient les auxiliaires de la Croix-Rouge. Venait qui voulait. Les brassards internationaux étaient distribués, sans un contrôle suffisant, à des personnes animées de très bon vouloir certainement, mais qui n'avaient aucune idée de ce qu'elles allaient faire à l'armée. Ainsi, un jour, je remarquai un soldat de landwehr qui s'était noué un mouchoir autour du bras pour faire croire qu'il était attaché au service sanitaire. Il voulait à toute force accompagner une voiture chargée de blessés. Je m'y opposai en lui faisant remarquer qu'il n'appartenait pas à la Croix-Rouge. Le lendemain, il revenait avec un brassard timbré du Comité. De tels faits ne se produisirent pas seulement à l'armée. A Sofia, tout le monde portait l'insigne de la Croix-Rouge et l'exception consistait à n'en pas avoir. Aussi plusieurs personnes, faisant partie des services sanitaires, renoncèrent à porter ce signe distinctif qui de fait ne l'était plus.

Je regrette de devoir noter que j'ai vu un ingénieur, chargé du service de réfection des ponts sur la route Sliwnitza-Sofia, porter le brassard. J'ai vu aussi un magnifique drapeau à croix rouge flotter sur la voiture d'un journaliste. Ce dernier, il est vrai, s'empressa de le faire enlever plus tard.

Les volontaires de la Croix-Rouge bulgare s'employèrent sur le champ de bataille soit à relever les blessés, soit à les transporter dans la deuxième ligne

de secours et rendirent de réels services. Ils se composaient de deux catégories : 1° la colonne italienne, formant un petit corps organisé, travaillant avec ensemble et cohésion ; 2° Les volontaires bulgares, opérant individuellement ou par groupes de deux ou trois.

Plusieurs d'entre ces derniers furent excessivement actifs et courageux. Il ne leur manquait qu'une bonne instruction et une solide organisation reçue en temps de paix pour être d'une grande utilité.

Un avocat de Sofia, entr'autres, M. Kerchowsky, fit toute la campagne à ses frais, entretenant une voiture à quatre chevaux, à la disposition de la Croix-Rouge, pour le transport des blessés qu'il allait lui-même relever dans la ligne du feu. Mais, à côté de ces personnes dévouées, se trouvaient un assez grand nombre d'amateurs qui se promenaient, sous la protection du brassard international, pour éviter de porter le fusil de la landwehr en escortant les convois de munitions ou d'approvisionnements.

De la première ligne de secours, dont nous avons rapidement expliqué le fonctionnement, les blessés étaient transportés, par toutes espèces de véhicules, jusqu'aux installations remplaçant les hôpitaux de seconde ligne. Les voitures à blessés de régiment, les voitures de place de la capitale, des talikas (charrettes à deux chevaux), des chariots à bœuf servaient à cet usage. Ces voitures de régiment (système Millner et Lohner) ne furent que très rarement employées pour les blessés dont l'état

nécessitait d'être couchés. Le maniement des brancards était imparfaitement ou pas du tout connu de la troupe sanitaire.

Après un simple arrêt au village de Sliwnitza, on faisait continuer aux blessés, s'il était possible et si les pansements étaient en bon état, leur route sur Sofia, soit une traite de 40 kilomètres sans repos appréciable.

Les hôpitaux de deuxième ligne n'existant pas dans les cadres du matériel sanitaire, ce vide était comblé par des installations plus ou moins bien appropriées à ce but. On y avait établi des lits d'urgence ou simplement de la paille pour coucher les malades. Encore là l'encombrement, le manque d'organisation et de commandement empêchèrent d'établir un classement quelque peu rationnel des blessés. Aucune opération sérieuse n'y fut pratiquée à part quelques extractions de projectiles, éclats d'obus ou balles. Vu l'insuffisance du matériel (instruments et pansements), on n'y fit même pas d'amputations d'urgence, indiquées par l'enlèvement d'un membre à la suite de l'explosion d'un obus.

Tout se résumait à évacuer le plus rapidement possible les blessés sur la capitale. Ainsi des blessés de la bataille de Pirot, qui auraient dû être opérés et soignés dans cette ville ou à Tzaribrod jusqu'à ce qu'ils fussent transportables, firent-ils le trajet jusqu'à Sofia (il est de trois jours) dans des voitures à bœufs, par un froid de plus de 10° au-dessous

de 0°, avec des fractures de membres, sans appareils de contention et avec des bandages défectueux.

De véritables colonnes sanitaires, sous la conduite d'un médecin ou seulement d'un infirmier n'existèrent pas. Lorsqu'une dizaine de chariots, étaient chargés, ils partaient accompagnés de leurs conducteurs, paysans grossiers et peu sensibles. Pour les voitures traînées par des chevaux, elles allaient deux ou trois ensemble. Quelquefois cependant, une voiture partait seule. Ce système ne présenta pas trop d'inconvénient aux batailles de Sliwnitza où l'on rencontrait jusqu'à Sofia trois stations sanitaires, tandis que de Pirot à Sliwnitza, sur un trajet de 61 kilomètres, il n'y en avait que deux : à Tzaribrod et à Dragoman.

Avec des moyens de transport aussi insuffisants que primitifs, il faut convenir que ce fut un tour de force que d'évacuer jusqu'au lendemain de la bataille du 19 novembre (soit en vingt-quatre heures) environ mille huit cents blessés.

Pour les combats de Pirot, ce fut plus long et plus difficile. Les voitures de place de Sofia étaient en partie rentrées dans cette dernière ville et elles employèrent un jour pour rejoindre l'armée.

Ainsi nous pouvons constater que, dans les services de la deuxième ligne de secours, le personnel sanitaire exercé fut insuffisant et surtout dépourvu d'objets de pansements. Quant au transport, il ne se serait effectué qu'au bout de plusieurs jours, si toutes les voitures disponibles et pouvant servir à

cet usage n'avaient été réquisitionnées par l'autorité sanitaire ou louées par la Croix-Rouge.

Les approvisionnements en bandages et produits pharmaceutiques furent fournis par le Comité de la Croix-Rouge à l'administration militaire; à Sliwnitza, Tzaribrod et, dans une plus large mesure, à Pirot, après la suspension d'armes. Les hôpitaux d'étapes furent aussi entretenus par ses soins de Tzaribrod à Sofia.

Nous avons rapidement fait voir que les blessés, venant des champs de bataille de Sliwnitza, Tzaribrod et Pirot, arrivaient dans d'assez mauvaises conditions à Sofia. Ils avaient été tardivement relevés, ou, gravement blessés, ils avaient marché : leurs blessures avaient été insuffisamment et peu antiseptiquement pansées ; les opérations de première nécessité n'avaient pas été pratiquées. Beaucoup d'entre eux n'avaient pas mangé ou le peu de nourriture qu'ils avaient absorbé était de mauvaise qualité : gros pain noir, alcool coupé d'eau, pas de bouillon, rarement de la viande ou du vin.

En outre les blessés graves arrivaient le plus souvent dans des arabas à bœufs, chariots dont les cahots étaient épouvantables, mais qui étaient plus commodes pour installer le malade dans la position horizontale. Ils arrivaient à Sofia fatigués, gelés, secoués et ayant faim.

Et, là encore, ils n'étaient pas à l'abri de leurs peines et de leurs misères. Avant d'entrer dans un hôpital, ils roulaient d'un bout de la ville à l'autre,

sur le pavé raboteux, cahotés et poussant des gémissements de douleurs. Souvent ils étaient d'abord conduits à l'hôpital civil de Saint-Alexandre, distant d'une demi-heure de la ville et plein de malades, puis on les ramenait, toujours dans leurs charrettes, à la recherche d'un local où l'on trouverait de la place. L'absence d'un service de classement et de renseignements se fit cruellement sentir et on eût évité bien des fatigues et des trajets douloureux en l'organisant.

L'hôpital de Saint-Alexandre fut, dès les premières affaires, complètement rempli. Les différents ministères, les casernes, les écoles, le palais de l'assemblée nationale furent alors rapidement transformés en hôpitaux temporaires par les soins de l'autorité sanitaire militaire ou par la Croix-Rouge bulgare. Les colonies étrangères organisèrent aussi des installations pouvant recevoir un certain nombre de malades. Nous citerons parmi celles-ci : l'hôpital de l'agence autrichienne, celui de l'agence russe; celui de l'agence de Roumanie, l'hôpital anglo-franco-italien-belge, désigné aussi sous le nom d'hôpital international, l'hôpital de la colonie allemande et celui de la colonie grecque.

Les autres hôpitaux temporaires comprenaient les établissements formés et entretenus par les soins de la Croix-Rouge bulgare au nombre de six, et ceux organisés par l'autorité militaire, au nombre de neuf.

C'était un total de plus de vingt-deux services

hospitaliers différents où furent soignés environ trois mille blessés.

Parmi les plus correctement organisés et arrangés, citons, en premier lieu, celui de la chapelle protestante et celui de la Banque nationale ; enfin les infirmeries installées par les colonies étrangères.

Dans la plupart des locaux, les arrangements et aménagements intérieurs furent relativement bons, étant donné le pays, la difficulté de se procurer ce qu'il fallait et le manque au début d'infirmiers et d'infirmières exercés. Deux hôpitaux furent particulièrement sales : celui de l'école militaire et celui des casernes d'artillerie. Dans ce dernier, il faut excepter le service des médecins militaires autrichiens, les docteurs Linardic et d'Hubicki.

Sans vouloir nous étendre sur le traitement des blessés, nous devons dire cependant que le service chirurgical concernant les opérations a été peu pratiqué par les médecins indigènes à la tête des hôpitaux. Il n'y avait peu ou pas d'opérateurs parmi eux, et ceux qui auraient pu activement être employés remplissaient des fonctions administratives. Aussi beaucoup d'opérations urgentes restèrent-elles en suspens jusqu'à l'arrivée des chirurgiens autrichiens, allemands, russes et roumains. Une exception cependant est à relever en faveur d'une section de l'hôpital Saint-Alexandre où des médecins bulgares de Tirnovo et un médecin monténégrin, en service bulgare, pratiquèrent dans plusieurs cas graves et eurent un des succès les plus mérités.

Les chirurgiens étrangers s'accordent à dire qu'ils trouvèrent dans les hôpitaux où ils entrèrent une surabondance de travaux urgents. Les plaies n'avaient pas été débridées en temps voulu, elles n'étaient pas traitées antiseptiquement. Les opérations primaires n'avaient pas été pratiquées et les secondaires s'imposaient déjà. Telle blessure, cicatrisée à sa surface, cachait en dessous une poche pleine de suppuration. Les blessés pourrissaient littéralement dans leur pus. Nettoyage des hôpitaux et nettoyage des blessures, désinfection générale!.. voilà le premier travail auquel se livrèrent les missions médicales étrangères.

Heureusement que le temps était extrêmement froid, ce qui empêcha la gangrène et les fièvres putrides d'éclore et que, de plus, le soldat bulgare est très robuste. Rarement des chirurgiens possédèrent des sujets (qu'on nous passe l'expression) aussi résistants et aptes à supporter des opérations graves et dangereuses. Sans cette solidité, cette exubérance de vie, de force et de santé, beaucoup auraient succombé.

Avec l'arrivée de chirurgiens habiles, parfaitement outillés, et du matériel de pansements en suffisance, on put généralement appliquer exactement et rationnellement la méthode antiseptique qui, l'exemple donné, fut propagée aux services tenus par des médecins du pays.

Les missions autrichiennes et allemandes arrivèrent les premières au commencement de décembre

un peu avant la mission roumaine. Elles eurent à souffrir des intempéries de la saison et passèrent les grands Balkans par la neige et le froid. Elles furent essentiellement employées dans les services hospitaliers à Sofia, les hostilités étant terminées. Cependant, et nous y reviendrons plus loin, les chevaliers teutoniques et la Croix-Rouge hongroise organisèrent deux colonnes de transport.

La mission allemande avait à sa tête le vaillant chevalier de Hœnika; la partie médicale était sous les ordres du Dr Langenbuch et du professeur Gluck.

Ce dernier était un de mes anciens camarades de la salle d'anatomie. Après douze ans nous nous retrouvions en Bulgarie.

Le premier de ces chirurgiens prit, avec ses quatre assistants médecins, le service de l'hôpital de la Banque nationale. Il avait un personnel de sœurs de charité de Darmstadt qui remplirent les fonctions de gardes et d'infirmières.

Le professeur Gluck fut appelé à opérer dans une subdivision de l'hôpital Saint-Alexandre.

La mission allemande détacha le docteur Grimm à Pirot. Il y installa un lazaret avec l'aide de Mlle von Rosen, un vétéran de la guerre de 76-77, pour le cas où les hostilités reprendraient. Ils y soignèrent quelques fièvres typhoïdes et des soldats atteints de congélation des extrémités.

La Croix-Rouge roumaine était composée de deux médecins et de quatre infirmiers qui furent placés dans l'hôpital du pensionnat des jeunes filles. Ils

avaient amené deux voitures pour le transport des blessés.

L'Autriche-Hongrie envoya quatre missions différentes.

Le ministère des affaires étrangères delégua d'abord deux médecins, les docteurs Bumm et Witellshoefer qui s'employèrent dans l'hôpital de l'Agence diplomatique autrichienne.

L'ordre des chevaliers teutoniques d'Autriche, avait une mission de trois médecins, trois assistants et neuf sœurs de charité, qui furent installés dans l'hôpital du gymnase des garçons.

La Société de la Croix-Rouge autrichienne envoya les docteurs Linardic et d'Hubicki, avec vingt sœurs qui fonctionnèrent dans un des services des casernes d'artillerie.

La Croix-Rouge hongroise se borna à expédier une colonne de transport dont il est question plus loin.

Le conseil fédéral délégua le docteur V. Bovet capitaine instructeur dans les troupes sanitaires de la Confédération suisse.

La mission de la Croix-Rouge russe fut une des plus importantes. Elle était composée d'un personnel nombreux sous la direction du général civil Josephovitch. La partie médicale était sous les ordres du docteur Nazaroff, colonel médecin de l'armée russe, des docteurs Routkoff, Falkenberg, Philipowitsch, Radziéwitsch, lieutenants colonels, et de deux médecins civils, MM. Zénenko et Ignatieff, douze sœurs et six infirmiers. Cette mission prit le service des

hôpitaux du club militaire et de l'assemblée nationale. Elle était bien organisée et pourvue d'un matériel abondant. Elle resta la dernière et quitta Sofia au mois de février 86.

A part le service hospitalier, l'ordre teutonique autrichien avait envoyé une colonne de transport de dix voitures[1] dans le cas de reprise des hostilités. Ces voitures, trop lourdes pour le pays, ne purent fonctionner qu'un laps de temps assez court entre Sliwnitza et Sofia, pour ramener des malades et des congelés venant de Pirot.

La société de la Croix-Rouge hongroise avait aussi formé une colonne de transport sous les ordres du baron Ambrozy et du comte Török, composée de deux lourdes voitures et de quatre voitures légères. Les tarantasses sont de longs chars à échelles, recouverts d'une bâche en toile cirée sous laquelle se trouvent deux brancards où peuvent être couchés les blessés ou malades. Ces véhicules sont très commodes pour les pays comme la Bulgarie où les routes sont peu carrossables et ils furent d'une grande utilité pour le transport des malades de Tzaribrod à Sliwnitza, à travers l'étroit défilé de Dragoman. Cette colonne eût été d'un grand secours après les batailles de Sliwnitza et de Pirot, mais elle n'arriva malheureusement qu'après la cessation des hostilités. Elle ne transporta cependant pas moins de quatre cent quatre-vingt neuf malades

[1] Elle en fit, en partant, cadeau à la Croix-Rouge bulgare.

et blessés. Quatre brancardiers, connaissant à fond leur service, accompagnaient les convois.

L'évacuation des blessés de la capitale sur l'intérieur de la Principauté fut organisée principalement par l'autorité militaire, assistée par la Croix-Rouge bulgare qui établit un service de stations sanitaires sur la route de Sofia Orchanié-Plewna-Roustchouk.

Les trois quarts du matériel de pansements et de l'argent qui furent à la disposition de la société bulgare et qui servirent à organiser et constituer les secours étaient des dons des sociétés étrangères. Il est heureux que la Croix-Rouge bulgare fût fondée si à propos car, sans l'assistance de ces associations philanthropiques, le sort des soldats bulgares eût été à plaindre. Malgré cela la reconnaissance ne fut guère grande parmi certains Bulgares et, même au début, l'installation des missions médicales étrangères donna lieu à quelques difficultés. Pour les délégués de la Croix-Rouge allemande par exemple, le prince Alexandre fut obligé d'intervenir et d'agir d'autorité pour qu'on leur donnât un service.

Les médecins russes furent aussi froissés de l'accueil qu'ils reçurent. La direction des hôpitaux militaires les appela d'abord à traiter des malades atteints de maladies internes ou de fièvre typhoïde. Cet antagonisme de certaines personnalités se manifesta aussi dans une réunion tenue chez le médecin en chef des services hospitaliers de la capitale, le docteur V..., où l'on décida de demander au prince

de remercier les missions sanitaires étrangères. Cela n'eut heureusement pas de suite car cela eût été de la dernière inconvenance.

L'administration de la Croix-Rouge bulgare ne fut pas sans reproche. Elle distribua des emplois largement et eut un grand luxe de fonctionnaires. On considérait trop le service dans la société comme une bonne aubaine. Certaines irrégularités se produisirent. Il est regrettable que des œuvres de bienfaisance et d'abnégation soient souvent entachées d'actes indélicats.

Résumons les observations que nous avons faites : Il est indispensable que le personnel sanitaire de première ligne soit choisi, bien exercé et surtout bien commandé; il doit porter un uniforme aussi différent que possible de celui de la troupe, afin d'être facilement reconnaissable et d'éviter les erreurs et les fraudes. A ce sujet, il serait préférable de faire porter au personnel sanitaire *un uniforme international* à couleurs voyantes et le même, à très peu de chose près, pour toutes les armées. Le brassard à croix rouge n'est guère pratique, il se perd et se détériore et peut-être trop facilement imité; il pourrait être avantageusement remplacé par une croix sur le vêtement comme la portaient les croisés, mais tissée dans l'étoffe.

Si le personnel sanitaire de première ligne est insuffisant et que l'on soit contraint d'employer des volontaires, ils doivent être organisés militairement et avoir reçu une instruction soignée. Mais il est

préférable de réserver les services auxiliaires pour les soins à donner aux blessés dans les hôpitaux de la deuxième ligne et dans les hôpitaux fixes. Dans les premières lignes de secours cela donne lieu à des abus et les militaires s'élèvent avec raison contre l'immixtion de l'élément civil dans cette partie du service sanitaire.

Il est indispensable de distribuer les opérateurs entre les différents lazarets ou hôpitaux de campagne et de leur assigner un rôle à part, comme cela se pratique dans l'armée allemande sous la dénomination de *médecins consultants*.

Les véhicules légers pour le transport des blessés sont préférables dans des contrées montagneuses aux lourds fourgons et voitures d'ambulance qui ne peuvent passer partout.

Dans des pays comme la Bulgarie où les ressources locales sont presque nulles, les missions sanitaires devront emmener tout ce dont elles pourront avoir besoin et chercher à former des services complets, pouvant entrer en fonction comme unités sanitaires (hôpital temporaire, lazaret de campagne colonne de transport, train sanitaire). En un mot, il est important qu'elles puissent se suffire à elles-mêmes. Elles auront plus de liberté et de facilité et elles ne se heurteront pas à la mauvaise volonté ou à des difficultés, comme cela a été le cas pour la colonne de transport de la société hongroise de la Croix-Rouge.

Plus de coordination dans les secours des Etats

neutres est aussi indispensable. Donner pour cela au comité international de Genève une plus grande autorité serait désirable. Cela éviterait certaines compétitions désagréables voisines de conflits. L'unité d'action qui en résulterait aplanirait bien des difficultés et l'on gagnerait en rapidité pour les distributions des secours.

CHAPITRE XVII

Le coup d'état du 21 Août. — Le palais cerné. — Arrestation du prince Alexandre par le major Grouïeff et les capitaines Paçoff et Dimitrieff. — Son abdication forcée. — Son départ. — Au monastère de Saint-Archangel. — A travers la Bulgarie. — Embarquement du prince à Rahovo pour Réni. — Comment le complot fut organisé. — Le rôle du capitaine Bendéreff et du capitaine Vazoff.

L'épilogue de la révolution rouméliote du 19 septembre 1885 et de la guerre serbo-bulgare ne tarda pas à se produire. Dans la nuit du 20 au 21 août, le prince de Bulgarie fut victime d'une conspiration qui lui coûta son trône.

Les conjurés s'étaient réunis, dans la soirée du 20 août, à Kniagévo, petit village de bains situé à 8 kilomètres de Sofia. C'était le lieu de rendez-vous donné au deuxième régiment d'infanterie Stroumky polk, venant de Pernik, dont les officiers avaient été entraînés dans le complot. Dans cette localité se trouvaient aussi les deux compagnies des élèves de l'école militaire. Ces troupes devaient marcher pendant la nuit sur Sofia. Le plan était ainsi conçu : Le

capitaine Bendéreff, avec deux bataillons du régiment, avait pour mission de se rendre au camp du premier régiment d'infanterie, distant d'un kilomètre et demi de Sofia, et de désarmer le seul bataillon qui s'y trouvait. Le major Grouïeff et le capitaine Paçoff, à la tête des élèves de l'école militaire et du troisième bataillon du régiment, devaient cerner le palais et s'emparer de la personne du prince.

Le temps favorisa les conspirateurs. Il faisait sombre et pluvieux. Un vent violent soufflait accompagné des roulements du tonnerre. Ils quittèrent Kniagévo vers 11 heures du soir et arrivèrent sur la place Alexandre vis-à-vis du palais entre 1 heure et 2 heures du matin. Seuls les cadets de l'école militaire étaient au fait du drame qui allait se passer. Quant aux soldats du régiment de la Strouma, leurs officiers leur avaient fait croire qu'ils étaient appelés pour protéger la personne du prince contre la population qui voulait le chasser.

Les premières dispositions prises par les chefs du complot furent de placer, dans les rues avoisinant le palais, des sections de gardes près de la chancellerie princière, des consulats d'Allemagne et d'Angleterre. On supposait qu'une communication existait entre le premier de ces bâtiments et le palais, et, que le prince pourrait en profiter pour s'enfuir. Devant le corps de garde établi dans le jardin en face de l'entrée du Konac on plaça une section de cadets qui, en cas de résistance du poste composé de dix-sept sous-officiers, devait l'attaquer et le désarmer.

Lorsque cela fut fait, les troupes chargées d'entrer dans le jardin du palais se présentèrent aux deux portes principales. Les sentinelles de la grille donnant sur la route de Constantinople firent mine de résister, mais le capitaine Paçoff leur ayant crié « garde à vous » un des soldats rendit les honneurs et l'autre fut rapidement désarmé. Les factionnaires placés vers la porte donnant sur la place Alexandre ne se défendirent pas.

Une fois la troupe entrée dans l'enceinte du palais, le bâtiment fut immédiatement cerné par trois sections de la deuxième compagnie des cadets qui occupèrent l'espace situé entre la façade principale et le corps de garde, et par trois compagnies du troisième bataillon du deuxième régiment qui gardèrent les trois autres façades.

Ces mesures prises, la compagnie des élèves de l'école militaire tira trois salves en l'air, avec des cartouches chargées à balle. Après chaque décharge les cadets criaient « dolé Battenberg » (à bas Battenberg). Quelques minutes s'étant écoulées, le valet de chambre du prince sortit dans la cour annoncer que Son Altesse priait un des officiers de venir la trouver. Sur quoi on lui répondit : « Que le prince vienne vers nous. »

Alors le major Grouïeff, les capitaines R. Dimitrieff et Kavaloff pénétrèrent, revolver au poing, dans la cour d'honneur, accompagnés de dix cadets. Ils furent rejoints par les capitaines Paçoff et Zafiroff. Un employé du palais vint à leur rencontre et

leur réitéra la demande de Son Altesse. Le major Grouiëff répondit. « Dites au prince que le palais est cerné et que s'il ne se présente pas devant nous dans cinq minutes il sera tué. »

Quelques instants après, Alexandre de Battenberg parut devant les conjurés. Il avait revêtu son uniforme et ceint son sabre. Le major Grouiëff s'approcha à trois pas de lui, le revolver dirigé contre sa poitrine tandis que, sur un signal, les cadets restés à l'entrée environnaient Son Altesse. Le prince était prisonnier.

Le major Grouiëff lui adressa la parole : « Altesse, vous êtes détrônée et la moindre résistance de votre part vous coûterait la vie. »

Le prince se tournant vers lui répondit : « Grouiëff, je me suis si bien comporté avec vous, je vous ai tellement aimé et vous..... » Le prince ne put terminer sa phrase ; le capitaine Dimitrieff l'interrompit. « Altesse, ce n'est pas le moment de discuter. Vous devez renoncer volontairement au trône pour le bien de la patrie. — « Je veux le bonheur de la Bulgarie, répondit le prince, et j'aime le peuple bulgare, mais pourquoi le conseil des ministres ne m'a-t-il rien dit à ce sujet ? Auparavant, j'étais prêt à quitter le trône, mais à présent avec une telle ignominie..... — Oui, Altesse, dit le capitaine Dimitrieff, nous ne savons pourquoi on ne vous a pas averti. Nous vous aimons, mais nous aimons aussi le peuple bulgare qui vous aimera davantage (*sic*) si vous quittez le plus vite possible la Bulgarie.

Nous vous en serons très reconnaissants. Même si vous n'avez pas de quoi vivre nous vous accorderons une pension. »

Après quelques autres phrases, le major Grouiëff se tourna vers le prince et, d'un ton sévère, lui adressa ces paroles. « Prince, le peuple et l'armée veulent que vous signiez votre abdication et vous devez le faire sur le champ.

— L'armée aussi ? demanda Son Altesse.

— Oui.

— Le peuple aussi dites-vous ? Mais qui représente ici le peuple ?

— Nous, — répondirent les officiers. On assure qu'à ce moment le capitaine Dimitrieff dirigea son revolver sur le prince en lui disant : « Toute résistance est inutile. »

— Où voulez-vous me conduire ? dit le prince.

— Au ministère de la guerre.

— Allons. — C'était 3 heures du matin. A leur sortie du palais, les troupes, les cadets donnant l'exemple, crièrent de nouveau « Dolé Battenberg, da givé Boulgaria » (à bas Battenberg, vive la Bulgarie.)

Le prince fut amené au ministère de la guerre où se trouvait le capitaine Bendéreff. En le voyant Son Altesse lui dit : « Et vous, capitaine, vous êtes aussi de la conspiration ? » Celui-ci lui répondit : « Ce n'est pas le moment de discuter. Ayez la bonté de signer ce papier. » C'était l'acte d'abdication rédigé en ces termes par un des élèves de l'école militaire :

« Profondément convaincu que ma personne est un

obstacle insurmontable au développement et au bien être du peuple bulgare, je renonce pour toujours au trône bulgare. »

Le prince prit la feuille et écrivit d'une main ferme. « Dieu protège la Bulgarie ! » et sans hésitation signa « Alexandre ».

Puis il sortit sans rien dire et suivit le major Grouïeff jusqu'à la voiture préparée pour l'emmener. Ce dernier l'invita à y prendre place. Le prince obéit. A ses côtés s'assit le capitaine Kardgieff. Dans une deuxième voiture monta le prince François-Joseph, frère du prince avec le capitaine Zafiroff. Sur un signal du major Grouieff, le convoi composé de huit autres fiacres, où se trouvaient les officiers et les cadets formant l'escorte, se mit en route. A ce moment, Alexandre se retournant dit aux officiers et à la troupe « Sbogom » adieu ! Les soldats poussèrent des hourras et crièrent. « Dolé guermansky ! Dolé Battenberg ! Da givé Boulgaria » (A bas les allemands, à bas Battenberg. Vive la Bulgarie).

Le détachement qui accompagnait le prince était sous les ordres du capitaine Kargdieff. Le départ eut lieu entre 4 heures 1/2 et 5 heures du matin. On conduisait le prince prisonnier au couvent de Saint-Archangel (Saint-Michel) situé à 15 kilomètres de Sofia, dans la montagne. Pendant le trajet Alexandre de Battenberg était très abattu. Il répétait souvent « Mein Gott ! Mein Gott » (mon Dieu ! mon Dieu !)

Le prince fut installé dans une des meilleures chambres du couvent, garnie de tapis d'Orient. Deux sen-

tinelles furent postées devant la porte et l'autre devant la fenêtre. Les révolutionnaires n'avaient pas encore arrêté ce qu'ils feraient de la personne du prince et on attendit pendant la journée du 21 août les instructions qui devaient venir de Sofia.

Dans la nuit du 22 août, le capitaine Yankoff, arriva avec des ordres pour l'itinéraire à suivre. Il amena avec lui trois malles contenant le nécessaire de toilette, du linge et un vêtement civil pour le prince. Il était en outre porteur d'une somme de 50,000 francs en or et de 100 napoléons, cette dernière somme appartenant au prince. Cet argent devait lui être remis au moment où on l'embarquerait sur le yacht princier.

Le 22 à 4 heures du matin, on réveilla le prince et on le pria de revêtir les habits civils qu'on lui avait apportés. Son sabre et son uniforme, à l'exception du manteau, lui furent repris et envoyés à Sofia. Avant de se remettre en route, on offrit au prince du café et du lait. L'itinéraire portait que l'on devait se rendre à Rahovo par Orchanié et Wratza.

A 5 heures du matin, le cortège quittait le couvent dans l'ordre suivant : trois fiacres occupés par des cadets ; la voiture du prince et du capitaine Kardgieff ; celle de son frère et du capitaine Zafiroff, celle des capitaines Yankoff et Kavaloff ; enfin six autres fiacres contenant encore des cadets et une talika portant les bagages.

A Tachkessen, village au pied des Balkans, il y

eut un arrêt de vingt minutes pendant lequel on servit au prince un café à la turque. A partir de cette localité, la route étant très accidentée et l'ascension de la montagne pénible, il dut faire une partie de la montée à pied.

Il paraît que pendant cette journée, quand on faisait halte au près d'un village, les paysans refusaient de recevoir le prince craignant qu'il n'amenât des malheurs dans leur maison.

A 7 heures du soir, ils étaient arrivés à 10 kilomètres de Wratza, sur les bords de la rivière Isker. Le préfet de l'arrondissement était venu à la rencontre du détachement. Le prince demanda alors de ne pas être conduit au village, mais de passer la nuit dans un moulin voisin. Les officiers composant l'escorte s'excusèrent de ne pouvoir accéder à son désir, les instructions reçues étant catégoriques.

Les voitures devant passer la rivière à gué, le prince, craignant de verser, la franchit sur une passerelle étroite. A la nuit on arriva à Wratza. Le propriétaire du khan (auberge) où l'on s'arrêta ne voulut pas loger le prince, mais on l'y contraignit. Alexandre et son frère passèrent la nuit dans une chambre à deux lits. Le matin, à 5 heures et demie, gardiens et prisonniers partirent pour Rakovo.

Les officiers avaient appris que le régiment de Plewna n'avait pas prêté serment au nouveau gouvernement et ils craignaient d'être attaqués. Ils s'arrêtèrent dans un bois voisin de Wratza pour

tenir conseil et décidèrent qu'en cas d'attaque le prince serait tué.

A 3 heures et demie, ils arrivèrent à Rahovo. Une foule nombreuse assista de loin à l'embarquement du prince. Sur l'embarcadère le capitaine Korobaroff, commandant du yacht, vint à sa rencontre et le conduisit dans la cabine qui lui avait été préparée. Il fut gardé à vue, car on craignait que désespéré il ne se précipitât dans le Danube. Le navire avait à son bord le capitaine d'infanterie Kibaroff, un lieutenant et une compagnie du cinquième régiment (Donausky polk).

Les capitaines Yankoff et Korobaroff annoncèrent alors au prince qu'on allait le conduire à Turn-Séwerin. Le premier de ces officiers voulut lui remettre la somme qui lui avait été destinée. Il n'accepta que 3,000 francs sur les 50,000 francs offerts et signa une quittance; il prit aussi les 2,000 francs qui lui appartenaient. Il pria de verser le restant en son nom à la banque d'Angleterre et demanda qu'on le conduisit à Piket[1] et non à la localité désignée par le gouvernement révolutionnaire. Pour accéder au désir de Son Altesse, ces officiers télégraphièrent au major Grouïeff, qui répondit de conduire le prince à Réni et de partir immédiatement.

A 6 heures et demie, le 23 août 1886, le yacht emportait le prince à destination de la Russie. Alexandre de Battenberg voyant qu'on descendait

[1] Petit port roumain sur le Danube.

le Danube demanda où on l'emmenait. On lui répondit à Giourgévo. Mais il avait le pressentiment qu'on le débarquerait sur le sol russe et, se couvrant le visage de ses mains, il se prit à pleurer.

Pendant toute la nuit, le navire fila à toute vapeur. Son commandant craignait une attaque et, en cas d'alerte, il fut décidé que le prince ne serait pas livré vivant. Le 25 août, Alexandre de Battenberg et son frère furent déposés à Réni.

On voit que le complot avait admirablement réussi. Escamoter un souverain alors qu'une bonne partie de l'armée, lui est dévouée, l'emballer pour ainsi dire, lui faire parcourir près de 200 kilomètres en chaise de poste dans un pays dont les communications sont difficiles, l'embarquer incognito et le déposer tranquillement sur un sol étranger sans qu'aucun accroc se produise, est un tour habilement joué. Aussi comprend-on fort bien que le prince Alexandre n'eût guère envie de reprendre le chemin de son trône après avoir été victime d'une telle mésaventure.

Le plan avait été du reste habilement conçu par le capitaine Bendéreff. Cet officier remplaçait le ministre de la guerre malade. Il avait émis l'idée, qui fut adoptée, d'entrer de nuit dans la capitale avec les troupes du deuxième régiment sur lequel on pouvait compter. Mais on n'ignorait pas que le régiment de Sofia était entièrement dévoué au prince et il fallait à tout prix éviter une effusion de sang[1] et

[1] Un gendarme et un officier furent tués. Ce dernier, le sous-lieutenant Vazoff, lors de son arrestation après la formation du

l'éloigner. On entraîna alors le capitaine Vazoff dans la conspiration. Cet officier avait été désigné pour faire une reconnaissance à la frontière de Serbie. On s'entendit avec lui pour qu'il annonçât que les troupes serbes opéraient une concentration. Il donna un rapport dans ce sens et cette nouvelle fut confirmée par des fonctionnaires bulgares des districts limitrophes gagnés à la conspiration.

Le capitaine Bendéreff s'empressa d'envoyer au prince un rapport établissant la nécessité de transférer deux bataillons du premier régiment à Sliwnitza et le deuxième régiment Stromsky polk à Pernick. En le lisant, Alexandre de Battenberg s'écria : « Mon Dieu est-ce que nous aurons encore des malheurs? » Inquiet des menaces et des mouvements de troupes serbes, il consentit sans défiance au départ de la garnison de Sofia. La cavalerie fut aussi éloignée pour le même motif et il ne resta plus dans la capitale qu'un bataillon du premier régiment, *sans cartouches*.

Cette dislocation de troupes, opérée sous le prétexte fallacieux de l'attitude prétendue agressive de la Serbie, n'aurait pas eu lieu si le prince n'avait été entretenu dans cette croyance par ses ministres. Il est évident que si le ministre-président, M. Karavéloff, le ministre de la guerre, le major Nikiforoff, et le ministre des affaires étrangères, M. E. Tza-

gouvernement favorable au prince. Un particulier M. Skalak, pharmacien, habitant près du palais fut blessé au pied. Ce furent les seules victimes du coup d'état du 25 août.

noff, ne firent pas effectivement partie du complot, ils y donnèrent tout au moins les mains.

Il est très étonnant que le prince Alexandre, qui avait l'occasion de voir souvent les membres du corps diplomatique, lesquels auraient pu le renseigner sur l'attitude de ses voisins, se laissât si facilement persuader que la guerre était imminente, alors qu'il n'en était rien et acquiesçât à des mouvements de l'armée, imprudents autant qu'inutiles.

CHAPITRE XVIII

Constitution d'un gouvernement révolutionnaire. — Sa chute rapide. — Deux gouvernements. — L'armée se déclare pour le prince. — Son rappel. — Alexandre de Battenberg se décide à revenir en Bulgarie. — Sa renirée à Roustchouk. — Réceptions à Tirnova. — Philippopoli et Sofia. — Une tentative criminelle. — Le télégramme du prince au Czar. — Sa réponse. — Abdication définitive et volontaire. — Dernier manifeste.

Un premier gouvernement révolutionnaire fut rapidement constitué à Sofia. A sa tête se trouvaient : le métropolitain Clément, comme ministre-président, sans portefeuille ; Tzànkoff, à l'intérieur ; Bourmoff aux finances ; Radoslavoff, à la justice ; Ch. Stoïanoff, à l'extérieur ; K. Velichtkoff, à l'instruction publique ; Nikiforoff, à la guerre. Le major Grouïeff était nommé commandant en chef de l'armée.

Les seuls actes de ce ministère furent de décréter l'état de siège et d'envoyer une circulaire aux représentants des puissances, leur annonçant la déchéance du prince Alexandre du trône de Bulgarie.

Il paraîtrait que les membres du gouvernement révolutionnaire qui avaient été de la conspiration s'effrayèrent de ce qu'ils avaient entrepris et perdirent

la tête. Ils firent alors place à un deuxième gouvernement acceptant le fait accompli. Le souverain, jusqu'à une nouvelle élection, fut remplacé, suivant la Constitution, par un conseil de régence composé de Karavéloff, Stambouloff et Nikiforoff. Le ministère était formé par Radoslavoff, ministre-président, à l'intérieur; Stoïloff à l'extérieur; Gueschoff aux finances; Orochakoff à la justice; Ivantschoff à l'instruction publique; Panoff à la guerre. Le commandement de l'armée fut confié au colonel Nicolaïeff.

Ce gouvernement dans lequel entraient déjà des personnalités réprouvant le coup d'état et prêtes à rappeler le prince Alexandre à côté de partisans de l'influence russe, ne pouvait, lui, non plus, durer longtemps.

Pendant le temps d'hésitation qui suivit l'explosion du complot, les régiments qui n'avaient pas voulu prêter serment à la régence, issue de la révolution, se déclarèrent contre elle et deux hommes énergiques, Stambouloff, président du Sobranié, à Tirnovo, et le lieutenant-colonel Moutkouroff à Philippopoli, se mirent à la tête de la réaction et des troupes et réussirent, trois jours après le coup d'état, à constituer un troisième gouvernement au nom du prince en attendant son retour. Il y eut un instant deux ministères : celui de Sofia et celui de Tirnovo. Ce premier céda bientôt, la garnison de la capitale revenue de Sliwnitza et, sous les ordres du major Bopoff se déclarant pour le prince.

Voici la composition de ce ministère et de la régence agissant au nom du prince Alexandre absent :

Régents : Stambouloff, Slaveikoff, docteur Stransky, Radoslavoff, intérieur ; Natschéwitsch, affaires étrangères et finances ; G. Givkoff, instruction publique ; Tontschoff, justice et Nicolaïeff, guerre.

Le lieutenant-colonel Moutkouroff était en même temps nommé chef de l'armée. Quittant Philippopoli, il marcha sur Sofia avec sept bataillons et il entra dans cette ville le 1er septembre sans éprouver aucune résistance. Il fit arrêter les officiers qui avaient fait partie du complot, Karavéloff, Tzankoff et l'archevêque Clément. Ces derniers furent relâchés plus tard sur la demande du prince.

Le premier souci du gouvernement contre-révolutionnaire fut de chercher à faire revenir le prince. Stambouloff télégraphia au commandant de Silistrie d'arrêter, même par la force, le yacht sur lequel il se trouvait et de le couler bas si besoin était. Mais le bateau avait déjà passé devant cette place quand le commandant reçut la dépêche. Stambouloff entra en pourparlers avec le gouvernement roumain qui refusa d'intervenir en sa qualité d'état neutre.

Alors commença une véritable chasse au prince. C'était à qui le rejoindrait et le ramènerait. D'un côté le maréchal de la Cour, baron de Riedesell se rendait à Bucharest, de l'autre le docteur Koch, son aumônier, allait à la frontière russe. Enfin on apprit qu'Alexandre de Battenberg ayant été dé-

barqué à Réni, le 25 août, avait quitté cette localité par train spécial à destination de Lemberg, où il fut rejoint par les personnes de son entourage. On hésitait cependant à croire qu'après ce qui était arrivé il retournât compliquer la situation en Bulgarie. Mais, bien vite ressaisi par ses néfastes conseillers, après une journée de réflexion passée à Lemberg et chaudement sollicité par le gouvernement de Stambouloff et les nouveaux événements, il reprit le chemin de son trône.

Alexandre de Battenberg ne paraissait guère tenté de reprendre le pouvoir, et il est certain qu'il s'y décida seulement à la suite de l'intervention pressante de ceux qui l'avaient guidé jusque-là dans sa politique et qui, regrettant de perdre leurs places, firent miroiter à ses yeux la chance encore possible d'un raccommodement avec la Russie.

Le prince quitta Lemberg le 28 août. Une semaine ne s'était pas écoulée depuis l'explosion du complot. Il regagna Sofia par Roustchouk, Sistovo, Tirnovo et Philippopoli. Il fallait préparer la capitale à son retour, car on en était moins sûr que de la province. Son premier acte, en reprenant le sceptre, fut de confirmer le ministère formé par Stambouloff, en lançant un manifeste à son peuple ainsi conçu :

« Nous, prince de Bulgarie, déclarons à notre peuple bien aimé, aujourd'hui, que nous sommes rentré sur le territoire bulgare, que nous approuvons et confirmons tous les actes de la régence composée de MM. Stambouloff, Slaveikoff et Stransky.

« Nous confirmons le ministère constitué par la régence, ainsi que la nomination du lieutenant-colonel Mout-Hkouroff en qualité de commandant en chef des troupes bulgares.

Nous exprimons de vifs remerciements à la nation et à l'armée qui, dans un moment critique pour le pays, se sont levées unanimement, et surent rester fidèles au trône et à la renommée de la Bulgarie.

Nous invoquons la bénédiction divine sur la patrie pour son succès, sa grandeur et son bien-être, pour lesquels nous travaillerons comme par le passé. »

La rentrée d'Alexandre de Battenberg à Roustchouk fut triomphale. On y signala la présence du consul russe qui vint présenter ses félicitations au prince ; ce qui l'induisit en erreur sur les véritables intentions de la Russie à son égard.

A Sistovo et à Tirnovo les réceptions furent aussi enthousiastes, particulièrement dans cette dernière ville. A Philippopoli, l'accueil fut déjà plus froid. On sentait qu'il y avait plus de curiosité chez les manifestants que d'attachement et de sympathie pour le prince. Il s'en aperçut, et fut vivement affligé de ce changement d'attitude du peuple à son égard. Cela n'aura pas été sans doute sans influer sur sa décision de renoncer au trône.

Un fait qui aurait pu avoir de funestes conséquences dut encore faire réfléchir le prince : Pendant le trajet, en train spécial, entre Philippopoli et Tatar-Bazardgick aux environs de la station de Karabounar une tentative de déraillement eut lieu.



Des mains criminelles avaient amoncelé sur la voie ferrée des pierres et des bois, obstacles heureusement aperçus à temps par le mécanicien du train princier qui put arrêter le convoi.

A son arrivée à Sofia, Alexandre de Battenberg fut reçu par ses troupes et par ses officiers. Leur accueil fut très sympathique et enthousiaste. Par contre, les populations, comme dans la capitale de la Roumélie, furent moins expansives. Les diplomates de toutes les puissances s'étaient portés à la rencontre du prince en dehors de la ville. Seuls les représentants de l'Allemagne et de la Russie étaient absents. Le prince remarqua avec peine ce vide. C'était un signe certain qu'il était sacrifié aux intérêts de la politique des deux grands empires.

De Roustchouk, le prince de Bulgarie, en même temps qu'il lançait son manifeste au peuple bulgare, envoyait un télégramme à l'empereur de Russie pour tenter une conciliation et reprendre les rênes du gouvernement avec son consentement. En voici la teneur :

Sire,

Ayant repris en mains le gouvernement de mon pays, j'ose soumettre à Votre Majesté mes plus respectueux remerciements de ce que le représentant de Votre Majesté à Roustchouk, par sa présence officielle à ma réception, a montré au peuple bulgare que le gouvernement impérial ne saurait approuver l'acte révolutionnaire dirigé contre ma personne.

En même temps, je sollicite la permission de pouvoir soumettre à Votre Majesté toute ma gratitude pour l'envoi

du général prince Dolgoroukoff, envoyé extraordinaire de Votre Majesté, car, en reprenant le pouvoir légal en mains, mon premier acte est de soumettre à Votre Majesté ma ferme intention de faire tous mes efforts, afin de pouvoir aider à la magnanime intention de Votre Majesté, de faire sortir la Bulgarie de la grave crise qu'elle traverse.

Je prie Votre Majesté d'autoriser le prince Dolgoroukoff à s'entendre directement et le plus vite possible avec moi, et je serai heureux de pouvoir donner à Votre Majesté une preuve définitive de mon dévouement inaltérable envers Votre Auguste personne. Le principe monarchique m'a forcé de rétablir la légalité en Bulgarie et en Roumélie; la Russie m'ayant donné ma couronne, c'est entre les mains de son souverain que je suis prêt à la remettre.

C'est le 3 septembre en rentrant dans son palais de Sofia que le prince Alexandre reçut la réponse télégraphique du tzar; elle était ainsi conçue.

J'ai reçu le télégramme de Votre Altesse; je ne puis approuver votre retour en Bulgarie, en en prévoyant les conséquences sinistres pour un pays déjà si éprouvé. La mission du prince Dolgoroukoff devient inopportune. Je m'abstiendrai de toute immixtion dans le triste état de choses auquel la Bulgarie a été réduite tant que vous y resterez.

Votre Altesse, appréciera ce qu'elle a à faire. Je me réserve de juger ce que me commandent la mémoire vénérée de mon père, l'intérêt de la Russie et la paix de l'Orient.

Si le prince de Bulgarie avait encore quelques doutes et quelques illusions, la réponse catégorique et claire de l'empereur de Russie les lui enlevait sans ménagement.

Il ne lui restait qu'une chose à faire, se désister. La résistance et les arguties n'étaient plus possibles. Il avait à Roustchouk signé son arrêt, en déposant humblement sa couronne au pied du tzar dont la décision était implacable.

Alexandre de Battenberg, le jour même de son arrivée, en recevant ses ministres et les officiers restés fidèles à sa cause, leur annonça en termes émus son intention de quitter le pays et de remettre ses pouvoirs en mains d'un conseil de régence. Des protestations énergiques et sympathiques éclatèrent parmi les officiers qui, par le départ du prince et par le retour probable d'officiers russes, voyaient leur situation compromise.

Les hommes politiques qui détenaient le pouvoir furent moins généreux et dévoués au prince que les militaires et, avant d'abandonner définitivement l'idée de voir leur souverain conserver leur pouvoir, ils demandèrent au gouvernement russe par l'intermédiaire du consulat de Sofia, les garanties suivantes :

1° Quel sera le candidat de la Russie au trône de Bulgarie ?

2° Le gouvernement bulgare demande la promesse qu'il n'y aura pas d'occupation russe.

3° Il demande le maintien de la constitution et la liberté pour les Bulgares de diriger eux-mêmes les affaires intérieures du pays.

4° Il demande enfin que la Russie envoie, si c'est son désir, un général russe, mais seulement comme

ministre de la guerre pour diriger la réorganisation de l'armée, en employant des officiers bulgares et non russes.

MM. Bogdanoff, Néklioudoff, chargés d'affaires russes, ayant donné des assurances satisfaisantes, à cet égard, un gouvernement de régence fut constitué, et l'abdication du prince devint définitive. Mais rien de triste comme ce marchandage de la part des Bulgares. La Russie veut sacrifier notre prince *bien-aimé*, lui-même est décidé à partir, mais le peuple et l'armée bulgares en perdant leur souverain ont droit en retour à des garanties pour l'indépendance de leur pays.

Oh! si les Bulgares avaient eu un réel et profond attachement pour leur prince, quelle belle occasion de le retenir et de le conserver *nollens vollens!* C'est alors qu'il fallait protester contre les actes de la Russie, et faire acte de courage et de pur patriotisme en se dévouant à leur souverain pour l'indépendance de la Bulgarie. Mais le souci qui préoccupa les politiques à la tête du gouvernement fut de tirer le meilleur parti de la situation pour sauver leur position et leur place.

En quittant Sofia, le 7 septembre 1886, après sept années d'un règne agité, Alexandre de Battenberg lançait un dernier manifeste pour prendre congé de la nation et annoncer son abdication volontaire, conçu en ces termes :

« Ayant été convaincu de la triste vérité que notre départ de Bulgarie facilitera le rétablissement des

bonnes relations avec la Russie, et ayant reçu l'assurance du gouvernement de l'empereur de Russie que l'indépendance, la liberté et les droits de notre État resteront intacts et que personne ne s'ingèrera dans ses affaires intérieures, je déclare à mon peuple bien-aimé que je renonce au trône bulgare, désirant prouver à tous combien nous sont chers les intérêts de notre patrie et montrer que, pour son indépendance, nous sommes prêts à tout sacrifier, même ce qui nous est plus cher que la vie.

« En exprimant nos sincères remerciements pour le dévouement que le peuple nous a conservé pendant les jours heureux et pendant les jours tristes que le peuple et le trône ont eu à traverser depuis notre arrivée en Bulgarie, nous quittons la principauté en invoquant Dieu, — et nous l'invoquerons jusqu'à la fin de nos jours, — pour qu'il conserve et aide la Bulgarie et la rende grande, forte, heureuse, unie et indépendante.

« Nous nommons comme régents MM. Stambouloff, Karavéloff et Moutkouroff. Nous ordonnons à tous les citoyens bulgares de se soumettre aux ordres et aux dispositions prises par la régence nommée par nous, et de conserver au pays sa tranquillité, afin d'éviter de compliquer la situation déjà difficile de la patrie.

« Que Dieu protège la Bulgarie!

Donné à la résidence de Sofia le 26 août 1886, vieux style.

« Signé : ALEXANDRE. »

CHAPITRE XIX

Causes de la chute du prince Alexandre. — La politique anti-russe. — Le parti libéral dans le complot. — Tzankoff et le métropolitain Clément. — Milarow et le capitaine Dimitrieff. — Le prince et l'armée. — Bendéreff, Grouïeff et Nikiforoff. — Rôle des officiers dans la conspiration et dans la contre révolution. — Moutkouroff et Stambouloff.

Ayant passé rapidement en revue les émouvantes péripéties qui précédèrent l'abdication définitive d'Alexandre de Battenberg, jetons un regard en arrière pour reconnaître et apprécier les causes de sa chute.

En lisant la première partie de cet ouvrage, on n'aura pas sans étonnement remarqué qu'il existait un antagonisme, latent si non constant, entre les gouvernements russe et bulgare, entre le czar et le prince de Bulgarie. On peut retrouver les origines de cette animosité dans la politique suivie par ce dernier qui rarement manquait une occasion de froisser la Russie et travaillait activement à détacher le peuple bulgare de la cause slave. Alexandre de Battenberg a cru pouvoir lutter contre cette puissance et compter pour cela sur l'appui de l'An-

gleterre. Les opinions russophobes et anglomanes qui régnaient à la cour de Sofia le firent détester des Russes et furent les causes essentielles de son départ. Il n'était en effet guère compréhensible et raisonnable que le jeune état dont il était le chef et qui devait à l'empereur Alexandre II, le « Czar libérateur », son indépendance et son armée, se retournât aussi vivement contre le peuple frère qui l'avait délivré au prix de son sang et de son argent.

Un prince de Bulgarie ennemi de la Russie ne pouvait exister et, malgré toutes les sympathies que l'on peut avoir pour le prince Alexandre et pour les Bulgares, on doit reconnaître qu'ils faisaient fausse route en payant leur dette de reconnaissance à la Russie par l'ingratitude, en agissant comme les Italiens à l'égard de la France.

L'empereur et le monde slave n'ignoraient pas ce qui se passait à Sofia. Mais ce qui contraria et exaspéra au plus haut point Alexandre III, ce fut la révolution rouméliote qui éclata au lendemain des assurances pacifiques données, à Franzensbad, par le prince de Bulgarie à M. de Giers. Il ne pardonna surtout pas à son jeune cousin de s'être, pendant toute cette période, fait accompagner et conseiller par l'agent diplomatique anglais, M. F. Lascelles. Alexandre de Battenberg avait déchaîné la révolution, il tomba par la révolution.

Si le souverain de Bulgarie s'était contenté d'adopter une ligne de conduite bulgare et exclusivement nationale, sans se commettre avec l'Angleterre

il est probable qu'un arrangement aurait pu encore intervenir entre les deux pays, tandis que la politique par lui adoptée conduisait la Bulgarie à l'encontre de ses aspirations. A Pétersbourg on savait que le prince travaillait à ébranler l'influence moscovite et à développer la haine des Russes parmi les officiers de son armée. Aussi rien de plus naturel que la diplomatie russe cherchât à ne pas perdre le terrain acquis en Orient pendant la guerre russo-turque. On connaît le caractère ferme et résolu d'Alexandre III qui dirige lui-même la politique extérieure de la Russie. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que la perte du prince de Bulgarie fût résolue en haut lieu, et cela ne fait aucun doute que les promoteurs du complot du 21 août eussent l'oreille de l'agence russe à Sofia. Le consul de Russie avait clairement laissé entendre que l'on demandait aux Bulgares « des actes et non des paroles ».

Une notable partie de la population voyait depuis longtemps avec peine le prince se jeter tête baissée dans une voie qui menaçait de conduire la principauté à une crise et en définitive à une occupation russe. — « Je suis russophile, me disait, au commencement de 1886, un fonctionnaire, et je suis avant tout bulgare : Mon amour pour les Russes ne va pas jusqu'à désirer une occupation de mon pays par leurs troupes, ce serait indigne ! mais je crains que la politique de casse-cou de notre prince ne nous y mène directement. Nos frères slaves se lasseront et alors ce sera fini de notre indépendance. »

Les Tzankovistes ou libéraux furent l'âme du complot. Et on se rappelle que déjà, au moment de la guerre serbo-bulgare, quand on croyait que les Serbes allaient entrer à Sofia, des allées et venues eurent lieu entre les différents membres du parti libéral dans le but de remplacer le gouvernement, de destituer le prince et de traiter avec l'ennemi, des réunions avaient été tenues avant le 19 septembre et ce jour même au palais épiscopal à Sofia, sous les auspices de l'évêque Clément et sous le couvert de la Croix-Rouge. Cet ecclésiastique, dans lequel le prince avait pleine et entière confiance et qui joua un triste rôle, était président de la Société bulgare. Cette conspiration ne put aboutir, la victoire étant restée à l'armée bulgare.

Si le métropolitain Clément a trompé l'amitié que le prince Alexandre avait pour lui ; on ne peut en dire autant de Tzankoff. Il ne se cachait pas et condamnait ouvertement la politique adoptée par le prince et les gouvernants. Il répétait à qui voulait l'entendre qu'Alexandre de Battenberg devait abandonner le trône, puisqu'il ne pouvait marcher de concert avec la Russie. Il est un des rares politiques bulgares qui aient toujours hautement et catégoriquement affirmé ses opinions.

L'arrangement turco-bulgare fut aussi exploité par les adversaires de la politique princière. La cession aux Turcs d'une notable partie du territoire de la Roumélie mécontenta les Rouméliotes et les officiers originaires de cette province. On était

bien loin de l'union rêvée, pour laquelle on venait de dépenser hommes et argent. Des critiques amères se firent jour et un moment on craignit, au printemps de 86, un soulèvement des populations sud-balkanesques. Le gouvernement y envoya des troupes et le prince entreprit alors un voyage (au mois de mai) dans sa nouvelle province pour y calmer les esprits.

Déjà, craignant qu'une guerre civile éclatât, les conspirateurs avaient résolu de se débarrasser du prince Alexandre ; on se rappelle à ce sujet la tentative de Bourgas, dirigée alors par le capitaine russe Nabozoff, tentative qui échoua.

L'élément civil profita du mécontentement qui régnait chez plusieurs officiers, depuis la dernière guerre, pour les décider à déposer leur prince.

Un ex-employé du ministère de l'intérieur, C. Milarow, servit d'intermédiaire entre les officiers et le parti libéral. Il avait, du temps de la domination turque, travaillé pour l'indépendance bulgare et avait été condamné à passer sept années de sa vie dans une basse-fosse de Constantinople. Froissé et leurré par le prince Alexandre qui n'avait pas tenu ses promesses à son égard, il lui avait voué une haine implacable. Tempérament exalté, esprit intelligent, écrivain et poète, il était l'homme fait pour organiser un complot. Il avait été habilement choisi par le parti libéral.

La conversation qu'il eut à l'origine de la conspiration avec le capitaine Dimitrieff est intéressante

à citer. Après avoir parlé de la crise que traversait la Bulgarie, Milarow s'exprimait ainsi : « Cela ne serait pas, si l'armée n'était pas si dévouée au prince ! »

— L'armée est dévouée au pays, répliqua le capitaine Dimitrieff, en élevant la main, en signe de serment. » Et parlant du soulèvement qui menaçait la Roumélie, Milarow disait encore : « Quel triste spectacle serait celui de voir deux frères bulgares se battre. Nous devons éviter cette honte !

— Comment ? demanda le capitaine Dimitrieff.

— Vous avez assuré que l'armée était dévouée au pays.

— Certainement et je puis vous montrer, comme preuve, des lettres d'officiers que j'ai reçues de plusieurs endroits de la principauté.

— Alors le prince doit être détrôné ! dit Milarow.

— C'est un acte brutal et peut-être impossible à accomplir, répliqua Dimitrieff.

— Dans ce cas nous devons renouveler l'événement de Philippopoli de l'année dernière et renverser le prince Alexandre comme nous avons renversé le gouverneur Chrestowistch pacha, répliqua Milarow ! »

Ils décidèrent de s'adjoindre des officiers, et en effet plus de quarante d'entre eux firent partie de la conspiration. Quelles furent les causes qui les engagèrent à se soulever et à se révolter contre leur souverain ?

Le prince aimait beaucoup l'armée. Son dévelop-

pement, son amélioration, son instruction étaient l'objet de sa constante sollicitude. On peut même dire qu'il jouait un peu trop au soldat. Il pensait qu'en créant un parti militaire, il serait protégé contre les tentatives révolutionnaires qui auraient pu être entreprises par le peuple bulgare. En voulant fonder une « caste militaire » comme me le disait assez originalement un officier supérieur de l'armée bulgare, le prince avait trop avantagé certains d'entre eux aux dépens de camarades qui étaient ou se croyaient aussi méritants. Le favoritisme, dont le danger est d'autant plus grand que la troupe est jeune, s'en mêlant, il se constitua un parti de mécontents.

Ainsi, dans la promotion des majors après la guerre serbo-bulgare, le capitaine Bendéreff était certainement un des officiers qui méritait cette récompense, commandant une des principales subdivisions de l'armée, il vit passer majors avant lui des chefs de régiment. Il contribua cependant beaucoup au gain de la bataille de Sliwnitza; car c'est lui qui opéra le mouvement tournant exécuté par l'aile droite bulgare. Quant au reproche qu'on lui fait d'avoir engagé l'action de son propre chef il est injuste. Le prince Alexandre ne disait-il pas le matin du 19 novembre que son aile droite était attaquée par les Serbes? (page 138). De plus, ceux-ci affirmèrent plus tard qu'ils avaient tiré les premiers coups de fusil.

Les autres officiers qui firent aussi partie de la révolution s'étaient pareillement cru lésés. Ainsi

le major Grouïeff, qui pénétra le premier dans Pirot, le 26 novembre, à la tête de trois compagnies d'infanterie, ne fut pas élevé à un grade supérieur. Quant aux fauteurs de moindre importance, ce furent des considérations analogues qui les engagèrent à se révolter contre leur prince. Il y eut entre autres des irrégularités regrettables dans la distribution des décorations.

Le passage dans les rangs de l'armée bulgare des officiers rouméliotes, qui pour la plupart occupèrent des grades supérieurs, ne laissa pas que d'indisposer leurs camarades de la Principauté. Après la guerre, les commandements importants leur furent dévolus et les Bulgares restèrent en sous ordre. Ce fut un motif de plus pour quelques uns d'entre eux de se jeter dans le mouvement révolutionnaire.

Ici, laissons parler le capitaine Dimitrieff, un des conspirateurs, qui dans un article adressé à un journal russe explique les mobiles qui poussèrent les officiers à déposer le prince Alexandre :

« Le patriotisme le plus pur nous a inspirés. Nous considérions la Russie comme la seule puissance à laquelle nous fussions redevables de notre indépendance, et la seule qui fût capable de nous la garantir et de consolider effectivement notre union avec les Rouméliotes. Notre rêve était de placer notre fédération slave sous la garde du tzar.

« Tout marcha bien tant qu'il nous fût possible de considérer le prince Alexandre comme un simple représentant de la Russie. Quand le prince fit sa révo-

lution rouméliote, nous crûmes cet acte inspiré par le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et nous y applaudîmes.

« Mais peu à peu nos yeux se sont dessillés, ou plutôt le prince Alexandre a laissé passer le bout de l'oreille ; il a clairement laissé voir que son but était de nous isoler de la Russie et de transformer la Bulgarie en province anglaise. C'est avec horreur que nous avons appris, après la guerre serbo-bulgare, qu'au lieu d'un rapprochement avec la Russie, le prince avait négocié avec la Turquie une entente en vertu de laquelle il mettait ses services et ceux de la Bulgarie à la disposition du sultan, contre tout ennemi étranger, donc contre les Russes. Cela mit fin à notre patience. Nous avons vu notre pays sur le bord d'un abîme ; nous l'avons voulu sauver. Voilà les véritables causes de la révolution du 9 août. Et, pour ce qui nous concerne personnellement, la seule récompense que nous demandions à la Russie, en échange du renversement du prince Alexandre, était de nous donner un ministre de la guerre russe, des officiers russes, et de nous remplacer nous-mêmes dans nos hautes fonctions par des Russes, parce que nous sentions que, sans des chefs russes, notre armée ne pouvait s'améliorer entre des mains encore aussi inexpérimentées que les nôtres... Voilà comment nous avons été corrompus. »

Les élèves de l'école militaire qui prirent part au soulèvement étaient pour la plupart des étudiants engagés comme volontaires pendant la campagne

serbo-bulgare et qui avaient embrassé la carrière des armes. Ils avaient espéré être promus officiers; mais le prince Alexandre ne les jugeant pas assez instruits s'y était opposé et les avait renvoyés à une année. On spécula sur le mécontentement qui en résulta pour les inviter à se révolter. Le soir, avant l'arrestation de Son Altesse, lors du départ de Kniagéwo pour Sofia, le major Grouïeff leur disait pour les décider : « Qui vous empêche de devenir officiers? » Ils répondirent : « Le prince Alexandre — Alors, en avant! »

Ce qui paraît moins clair et moins explicable, c'est la participation tacite au complot du ministre-président Karavéloff, du ministre des affaires étrangères, Elia Tzanoff et du ministre de la guerre, le major Nikiforoff. Il est certain que, déjà en novembre 1885, au début de la guerre serbe, ce dernier fut en relations suivies avec le parti libéral. Il avait été pendant les événements militaires le bras droit du prince Alexandre, et ce fut grâce à son sang-froid, à son énergie et à son talent d'organisateur que les troupes bulgares durent leurs victoires. On raconte, mais ceci ne peut-être avancé que sous toutes réserves, que lorsqu'Alexandre de Battenberg, le jour de la bataille décisive, fut rentré à Sofia, son ministre de la guerre en fut vivement peiné et qu'ayant énergiquement insisté auprès de lui pour qu'il rejoignît l'armée où sa présence était indispensable, il avait perdu la confiance et la sympathie en son souverain. Ce qu'il y

a de plus vraisemblable, c'est que Nikiforoff décida Karavéloff sinon à donner les mains à la conspiration, tout au moins à fermer les yeux sur les agissements des conjurés.

L'ex-premier ministre, qui n'est guère à cheval sur les principes, trouva-t-il aussi que le moment était propice pour faire volte-face et sauver sa position vis-à-vis de la Russie de jour en jour plus menaçante? C'est probable. Le prince fut ainsi victime de ceux dans lesquels il avait gardé la plus entière confiance et avec qui il avait fait la révolution de Roumélie et la guerre de Serbie. L'armée sur laquelle il se reposait et croyait pouvoir compter fut la cause immédiate de sa chute.

La contre-révolution fut aussi l'œuvre de l'armée. Chassé par ses soldats, le prince Alexandre fut rappelé par eux. Ce furent les officiers rouméliotes qui se distinguèrent, surtout dans le mouvement de réaction. Ils avaient hérité des commandements supérieurs restés vacants par le départ des officiers russes lors de la fusion des deux armées rouméliote et bulgare. Il y eut encore à côté d'eux les officiers bulgares très dévoués à leur prince et qui organisèrent la résistance à Sofia.

Du reste Alexandre de Battenberg les avait stimulés en faisant miroiter à leurs yeux un avancement rapide, et en leur insinuant que tel ne serait pas le cas si un ministre de la guerre russe revenait en Bulgarie.

On comprend dès lors que ces officiers pourvus

de nouveaux et importants commandements, largement rétribués et escomptant l'avenir, craignirent par la reprise de l'influence moscovite de perdre leur situation ; la rentrée dans les rangs de l'armée bulgare d'officiers du czar devenant par ce fait inévitable.

Outre l'armée qui ne comptait que par ses chefs, car le soldat leur obéit aveuglément, il existait l'élément civil de la réaction formé par le parti radical foncé. Stambouloff, son chef et président de la Chambre, avait assez d'influence et de popularité pour lutter contre Karavéloff dont la position était depuis longtemps ébranlée. Il se trouvait au moment de la révolution du 21 août à Tirnovo, ville très favorable au prince. Homme énergique, décidé, exerçant un grand ascendant sur les députés qui lui obéissaient sur un signe, il ne lui fut pas difficile, avec le concours de l'armée, de relever le drapeau du prince Alexandre. Moutkouroff à Philippopoli, Popoff et Radoslavoff à Sofia, c'était suffisant pour retourner l'opinion et intimider le gouvernement révolutionnaire.

Du reste le parti ultra-radical, compromis comme il l'était vis-à-vis de la Russie, devait coûte que coûte ressaisir le pouvoir, sans quoi il était perdu et remplacé définitivement par le parti adversaire des tzankovistes ou libéraux. Reprendre les rênes du gouvernement et les conserver envers et contre tous, se rattraper aux branches pour ne pas tomber, voilà quelles furent les préoccupations du parti Stambouloff.

C'est ce qui explique ce fait étonnant, après toutes les manifestations de sympathie à l'égard du prince, qu'immédiatement après son retour à Sofia il fut abandonné, avec une désinvolture sans pareille, par ceux-là mêmes qui venaient de le rappeler et qui avaient l'air de tenir le plus à lui. Ceci ne s'applique pas aux officiers ayant pris part à la contre-révolution qui, jusqu'au dernier moment, témoignèrent au prince fidélité et dévouement.

Il n'y a rien de surprenant à ce que l'amour des Bulgares pour le prince Alexandre, si ce n'est dans l'armée, ne fut pas très développé. Ce n'est pas dans le caractère du peuple essentiellement égoïste, de s'attacher profondément. Ils considéraient aussi leur prince comme un étranger. De plus, Alexandre de Battenberg n'était pas depuis longtemps sur le trône que, ne s'occupant et ne voyant que l'armée, il délaissait l'élément civil. Jamais, par exemple, on ne le vit sortir à pied, faire une promenade dans les rues de la capitale et s'entretenir avec ses sujets. Toujours en uniforme et toujours soldat, le soldat seul l'intéressait, les classes moyennes de la population le laissant froid. « C'est un « nemsky » (allemand) disait-on. Il n'est pas de notre religion [1]. Nous lui payons beaucoup d'argent !... Est-ce que nous ne pourrions pas nous passer de prince ? » Voilà ce que l'on entendait souvent répéter. Certains poli-

[1] Le prince Alexandre appartient à la religion réformée luthérienne.

tiques bulgares sont dans ce sens très avancés et estiment qu'une république ferait bien mieux leurs affaires, et qu'ils se gouverneraient très bien eux-mêmes.

CHAPITRE XX

La mission du général de Kaulbars. Résistance du gouvernement de la régence. Élections générales. Convocation de la grande Assemblée à Tirnovo. Nomination du prince Valdemar de Danemark au trône bulgare. Son refus. Départ du général de Kaulbars et rupture des relations diplomatiques avec la Russie. Les probabilités sur le règlement de la question bulgare.

Le 25 septembre, le général de Kaulbars arrivait à Sofia. Jusqu'alors attaché militaire près la cour de Vienne, il venait d'être nommé représentant de l'empereur de Russie en Bulgarie. Ce poste avait été laissé intentionnellement vacant depuis la révolution rouméliote et le départ de M. Koïander. D'un caractère conciliant et affable, le général avait déjà eu, en 1883, l'occasion de conduire à bonne fin les pourparlers relatifs à la convention militaire qui réglait la situation réciproque des officiers russes et bulgares. Aussi n'avait-il laissé que d'excellents souvenirs et pouvait-on s'attendre à voir les divergences existant entre les deux pays s'effacer à bref délai. Tel ne fut malheureusement pas le cas. La mission du représentant russe se heurta à l'opiniâtreté et à la ténacité de la régence.

Dès son arrivée il formula trois demandes exigeant du gouvernement bulgare :

1° La levée de l'état de siège ;

2° L'élargissement des officiers compromis dans la conspiration du 21 août (retenus injustement en prison, le prince Alexandre les ayant graciés);

3° Le renvoi à deux mois de l'élection des députés à la grande Assemblée Nationale [1].

Mais les régents et le ministère n'accédèrent qu'aux deux premières demandes qui ne pouvaient en rien compromettre leur situation. Il paraissait cependant probable qu'après avoir abandonné le prince Alexandre les chefs du parti radical, obéissant aux désirs de la Russie, n'hésiteraient pas à retarder la date des élections, Non ! Ils avaient pensé que cette puissance, satisfaite par l'abdication du prince, désarmerait vis-à-vis de leur parti.

Les élections renvoyées, le pays eût été éclairé sur les intentions du czar et les populations russophiles des campagnes auraient élu des partisans de l'accord entre les deux pays. Cela ne rentrait pas dans le programme des ministres et des régents, et ils s'opposèrent énergiquement à différer d'aucune façon la date de la convocation des électeurs.

Dès lors, et devant l'intention bien évidente du général de Kaulbars de provoquer la retraite du gouvernement de la Régence, sa mission se com-

[1] D'après la Constitution, la Grande Assemblée ne fonctionne que pour une révision de celle-ci ou pour l'élection d'un nouveau prince.

pliqua. Il n'avait plus, avant les élections, le temps matériel nécessaire pour faire connaître aux populations les vues de la Russie.

La même difficulté existait pour le parti libéral et russophile, le délai étant trop bref pour profiter des sympathies des habitants des campagnes dévouées à la Russie et au czar. On ne se fait guère une idée de l'amour, touchant au fanatisme, que le paysan porte à l'empereur et à l'impératrice. Il en parle toujours avec un profond respect. Leurs portraits se trouvent dans chaque chaumière. Il acceptera et accèdera à tout, pourvu qu'on lui dise que telle est la volonté du czar. Notre prince est grand ; mais le « Roussky czar » (l'empereur russe) est bien plus grand, disait-il, lorsqu'on lui en parlait.

Quoique crédule, il est méfiant et brutal. On en a vu un exemple, lors des dernières élections du 10 octobre, à Doubnitza, où quatre personnes, dont deux députés furent tués. Les troubles qui éclatèrent dans cette ville furent le fait de campagnards armés de bâtons. (Les gourdins jouent un grand rôle dans les luttes politiques et on les a baptisés du nom de « Tirnovsky-Constitoutio »). A l'instant où les paysans connaîtraient la volonté de l'empereur, ils se lèveraient en masse, assailleraient les villes et seraient capables de faire une nouvelle jacquerie.

Les élections en Bulgarie tournent au gré de ceux qui gouvernent. On y emploie la manière forte. L'essentiel est d'être au pouvoir, et, les radicaux usent, un peu partout, de procédés autori-

taires. Les résultats de la journée du 10 octobre furent en grande majorité favorables au gouvernement et au ministère de la Régence.

A part M. Karavéloff, ministres et régents appartenaient exclusivement au parti ultra-radical. Radoslavoff-Stambouloff, auquel s'était rallié le faible groupe de conservateurs dont les principaux chefs Stoïloff, Natschéwitsch et Grékoff avaient toujours été des fidèles du palais, et avaient poussé le prince Alexandre dans la politique anti-russe.

La Russie ne pouvait avoir aucune confiance dans ces hommes, battenbergistes avérés, qui avaient continuellement fait échec à son influence, et il n'y a rien d'étonnant à ce que le général de Kaulbars reçut l'ordre de frapper à coups redoublés pour amener leur chute. Malgré les avertissements répétés du représentant de la Russie, la Régence convoquait la Chambre bulgare pour la fin d'octobre, à Tirnovo.

Le 26 octobre, le général faisait une dernière tentative et annonçait au gouvernement que les décisions de la grande Assemblée nationale ne seraient pas reconnues par l'empereur. En même temps, deux navires russes se présentaient à Varna. Les régents passèrent outre, prétextant du respect de la Constitution, qui n'était cependant pas vierge d'accrocs, et les gouvernants refusèrent d'apporter aucun retard à l'élection d'un prince. Le Sobranié se réunit le 31 octobre dans l'ancienne capitale bulgare.

Le 18 novembre, la Chambre bulgare élisait à l'unanimité, le prince Valdemar de Danemark. On pensa que le choix du frère de l'impératrice serait agréable à la Russie, d'autant plus que ce prince semblait être le candidat préféré du czar. Mais c'était trop de présomption de la part du gouvernement bulgare que de supposer un instant que cette puissance se déjugerait vis-à-vis de la Bulgarie et qu'elle reconnaîtrait une élection faite par une assemblée dont elle avait à plusieurs reprises contesté la validité.

Le prince Valdemar ne pouvait accepter un trône offert dans de telles conditions. Il s'en remit à son père, le roi de Danemark, qui refusa avec hauteur. Si les Bulgares avaient eu réellement le désir d'avoir comme souverain ce prince, ils ne pouvaient agir plus maladroitement ; mais ils pensaient que le titre de prince de Bulgarie est si attrayant et enviable qu'il serait immédiatement accepté par le nouvel élu.

Un moment, on crut que les régents feraient acte d'abnégation et de patriotisme et que, vu l'insuccès manifeste de la tâche qu'ils s'étaient imposée, ils présenteraient collectivement leurs démissions pour amener une détente dans les rapports et les relations existant entre les deux pays. Tel ne fut pas le cas ; Karavéloff seul, faisant minorité, se retira. Il fut remplacé par un ultra-radical.

Devant le mauvais vouloir patent de la régence et du ministère, il ne restait plus au représentant

de la Russie qu'à rompre les relations avec la Bulgarie; un accord venant de jour en jour moins probable. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Une attaque non justifiée d'une patrouille bulgare sur la personne d'un kavass du consulat russe à Philippopoli en fournit les motifs. Le général de Kaulbars demanda une réparation dans un délai déterminé et fixé au 17 novembre.

Le gouvernement bulgare ne daigna pas même répondre et, le 20 du même mois, le représentant de la Russie quittait Sofia ainsi que tous les consuls russes de la principauté et de Roumélie.

La rupture était complète.

Voilà l'énoncé peut-être trop succinct des derniers événements. On peut se demander quels ont été les mobiles qui ont guidé les personnages actuellement à la tête du gouvernement bulgare à accentuer la brouille entre les deux pays jusqu'à la rupture des relations diplomatiques.

Ils ont voulu se maintenir au pouvoir quand même et par tous les moyens possibles. Pour cela ils ont sacrifié le prince Alexandre aux garanties données par le czar, à la veille de l'abdication, garanties qui devaient les satisfaire, puisqu'elles sauvegardaient l'indépendance de leur pays.

Ils n'ont pas voulu retarder les élections de crainte que le peuple ne se retournât contre eux.

Ils ont élu le prince Valdemar, pensant racheter ainsi leur faute et rentrer en grâce auprès de la Russie.

Mais, convaincus après le refus du roi de Danemark, que cette puissance désirait les voir remplacer au gouvernement par des membres du parti libéral, ils ont agi comme le prince Alexandre et se sont jetés dans les bras de l'Angleterre. Du reste les relations existant entre les conservateurs qui font partie du ministère et le consul britannique ne sont un secret pour personne et datent de loin. L'or anglais a fait le reste. Le représentant de l'Angleterre n'a pas été le seul à inciter le gouvernement de la régence à résister à la Russie et à refuser de souscrire à tout arrangement. D'autres consuls ont prêté leurs conseils officieux aux Bulgares et le général de Kaulbars s'est plaint amèrement de leurs agissements.

C'est une grande faute de la part de la régence de rendre, de jour en jour, le conflit plus aigu. Au lieu d'y gagner, elle aigrit le gouvernement russe et le czar.

Heureusement qu'en Russie on fait une notable différence entre le peuple et les *politiciens* qui le gouvernent. Le peuple est brave, économe et travailleur, mais il est livré aux spéculateurs de la politique qui ne cherchent que plaies et bosses et se font acheter tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Une des preuves les plus éclatantes que la Bulgarie se stérilise par ses luttes politiques, c'est que, dans ce pays où les ressources principales tiennent au sol, il n'y a jamais eu de ministère d'agriculture.

Les Bulgares, grisés par leurs récents succès, appliquent actuellement le principe *Divide et impera* et profitent du désaccord des puissances qu'ils traitent un peu trop à leur aise. Ils espèrent se servir des intrigues de la politique européenne pour se dégager complètement de la tutelle de la Russie. Ils comptent pour cela sur l'Angleterre, qui les abandonnera certainement au moment critique, comme elle l'a fait à l'égard du prince Alexandre. Il est à craindre pour eux que l'Europe, se lassant des révolutions répétées auxquelles ce pays est en proie, révolutions qui compromettent à chaque moment la paix générale, donne carte blanche à la Russie pour agir et rétablir l'ordre.

Le réglement de la question bulgare présente de nombreuses difficultés, et il ne serait pas étonnant que sa solution entraînât à de nouvelles et graves complications. Sans vouloir préjuger la suite des événements, il paraît impossible qu'une entente s'établisse entre le gouvernement actuel et la Russie. Cette puissance ne rentrera vraisemblablement en relation qu'avec une régence et un ministère ayant sa confiance, et, les personnages politiques, actuellement au pouvoir, sont trop bien pris dans les filets de la diplomatie anglaise pour entrer dans la voie des arrangements amiables. Ne s'est-on pas déjà prononcé à Sofia contre la candidature[1] russe

[1] Une nouvelle candidature de conciliation vient d'être mise en avant : celle du prince de Leuchtenberg.

du prince Nicolas de Mingrélie, et contre toute com binaison venant de saint-Pétersbourg.

Les partisans du prince déchu s'agitent, et on parle de son rappel. Alexandre de Battenberg, souteau et encouragé par l'Angleterre, cherche à renouveler les intrigues en Bulgarie et à réchauffer le zèle de ses amis. Plusieurs indices non équivoques la création d'un journal allemand à Sofia, l'apparition prochaine d'un ouvrage sur la politique du prince, par un de ses conseillers, la présence de son secrétaire particulier en Bulgarie, les allées et venues entre Darmstadt et Sofia) prouvent qu'il nourrit l'espérance de remonter sur le trône bulgare. Vaine illusion! La Russie ne permettra jamais qu'un prince qui a été son ennemi rentre à Sofia.

Il est possible que les puissances se mettent d'accord pour faire intervenir diplomatiquement la Turquie [1], ou pour soumettre le règlement de l'imbroglio bulgare à une conférence. Dans cette dernière alternative on ouvrirait la porte à l'inconnu. On ne sait jamais comment se terminent les assises européennes, et il serait à craindre que les divergences des vues et d'intérêts ne conduisant à l'explosion d'un conflit entre l'Angleterre et l'Autriche d'un côté et la Russie de l'autre, conflit dans lequel d'autres puissances se verraient inévitablement entraînées.

L'échec manifeste de la mission bulgare auprès des différents gouvernements européens et de la candidature, proposée par elle, du prince de Saxe

Cobourg au trône de Bulgarie, indiquerait que ce danger soit momentanément écarté, l'empereur Guillaume et la diplomatie allemande ayant pour le conjurer réuni leursefforts auprès d'Alexandre III et promis de laisser toute latitude à la Russie dans le règlement de la question bulgare. Mais que s'est-il passé à Londres? MM. Stoïloff, Kaltcheff et Grékoff avant de s'y rendre, ont eu une longue entrevue à Cologne avec leur ancien prince. L'accueil qu'ils ont reçu de lord Iddesleigh, chef du Foreign Office, a été des plus sympathiques et chaleureux. Il est certain qu'ils auront été vivement engagés, en sous mains, à ceque le gouvernement de la régence continue la politique de résistance à outrance, qu'elle a inaugurée à l'égard de la Russie, et probablement à travailler au retour d'Alexandre de Battenberg !...

Il ne paraît pas improbable qu'une nouvelle révolution, renversant la Régence actuelle, éclate en Bulgarie. A cet égard, les partisans de la Russie ont déjà averti le gouvernement bulgare et clairement manifesté leurs intentions. Ceci permettrait à la Russie d'intervenir sans éveiller les susceptibilités de l'Autriche et de l'Angleterre, l'intervention russe devenant une nécessité ; plus l'interrègne se prolongera et plus les partisans de la Russie recueilleront d'adhérents. Le mécontentement deviendra général. Il faut ajouter que les auteurs de la conspiration du 11 août contre le prince Alexandre, qui méditent une réédition du complot contre les régents,

sont des personnes habiles. De plus les sentiments de l'armée sont très partagés et, d'un instant à l'autre, une partie des troupes peut se déclarer contre le gouvernement actuel. Il est à craindre que tout ne se passe pas aussi calmement que lors de l'enlèvement du prince Alexandre, et qu'alors la guerre civile n'éclate pour de bon.

Une éventualité pourrait encore se produire : une action subite de la Russie en Orient. Sa politique consiste actuellement à ne pas perdre les maigres avantages qui lui ont été laissés, par le traité de Berlin, après la campagne de 1876-1877. Elle veut bien protéger la formation d'une Bulgarie indépendante[1] et même la création d'une grande Bulgarie, comme elle était prévue dans le traité de San-Stéfano, mais elle doit rester dans les eaux de l'empire et du slavisme. Il ne faut pas qu'elle devienne une entrave et un obstacle à sa marche en Orient. Il n'y a rien là que de très naturel et ce qui serait au contraire extraordinaire et peu normal ce serait

[1] A ce sujet la circulaire de M. de Giers du 11/23 novembre contient le passage assez significatif suivant :

« La Russie qui a créé la Bulgarie, ne veut certainement pas attenter à son indépendance Elle veut la lui rendre. Elle a le droit et le devoir de ne point permettre que le peuple bulgare, pour lequel elle a combattu, — le peuple qui ne fait pas de politique, mais qui travaille, veut vivre en ordre et en paix et contient en lui le germe et l'avenir du pays, — soit opprimé par une minorité d'agitateurs radicaux, détourné de sa voie naturelle et transformé en un foyer d'anarchie. de révolution et d'hostilité envers la nation qui l'a appelé à la vie et n'a pas d'autre désir que de la lui conserver.

l'existence d'une Bulgarie ingrate, maîtresse absolue des Balkans et servant les intérêts des Anglais qui n'ont jamais dépensé que des paroles et des discours platoniques pour les chrétiens d'Orient.

Espérons que l'unité de cette jeune nation, compromise par la fausse direction donnée jusqu'ici à sa politique extérieure, ne sombrera pas, et que, les Bulgares abandonnant la voie malheureuse dans laquelle ils se sont engagés, la Russie, après avoir repris sa légitime part d'influence, se montrera généreuse et garantira à ce petit et valeureux peuple ses libertés et son indépendance. Ce sont nos vœux les plus sincères.

Si la Bulgarie abrite sa politique sous l'égide de la diplomatie de l'empire du Nord, elle aura toutes chances de réussir dans ses aspirations panbulgares ; mais si elle persiste à suivre une ligne de conduite contraire aux idées et au but poursuivis par la Russie, sa perte ne sera plus qu'une question de temps. Il serait prudent et patriotique que les *politiciens* de Sofia et de Tirnovo le comprissent. L'avenir est aux sages.

Au point de vue de la politique européenne, les progrès de la Russie en Orient n'ont rien de bien effrayant. Nous saluerons toujours avec plaisir chaque pas qu'elle fera vers Constantinople, en tendant au but qu'elle s'est proposé : remplacer l'empire efféminé et pourri des Osmanlis ; ainsi cette puissance menacera toujours plus la route commerciale et stratégique de l'égoïste Angleterre, et l'ac-

croissement de son influence permettra à la France de reprendre un rôle prépondérant dans le concert européen et dégagera l'Europe de la pression exercée sur elle par la main toute puissante du chancelier de fer.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

FIN DE LA TABLE

Imp. Ch. Bayle, 16, rue de l'Abbaye, Paris.